

Les 7 Culottes du Diable

1^{ère} Culotte

Le bateau de l'homo sapiens

Que de grands et beaux esprits se sont laissés embarquer sur ce bateau !

La navigation n'a pas duré longtemps : car, sous de brillantes apparences, il faisait eau de tous côtés, il n'était qu'un misérable rafiote d'écorces de bouleau !

Je me suis demandé longtemps comment un poète incontestable, un homme de cœur, un croyant, un religieux même, sincère autant que peut l'être un jésuite, avait pu, lui aussi, se laisser embarquer avec les innombrables passagers anonymes que nous sommes, incompetents ès sciences géologiques et anthropologiques ! Bien mieux : cet écrivain célèbre, qui fut d'abord un signe de contradiction, et ensuite un signe de ralliement, pour tous les primates évolués de notre temps, avait pris en main lui-même la barre de ce bateau de l'Homo Sapiens, au point que les hypothèses les plus fumeuses revêtirent, pendant un temps, sous le poids de son autorité, toutes les apparences de la vérité...

Le douloureux problème des « origines de l'homme » ne me tortura que jusqu'au jour où, dans l'une des maisons de nos pères de la Compagnie, je fis une rencontre du plus vif intérêt. Que personne ne s'enhardisse à conjecturer quelle fut cette maison. Elle n'était point la villa Manrèse, à Clamart, tout près des chênes de Meudon, où médita autrefois le père Charles de Foucault, avant de s'enfoncer dans les sables de Tamanrasset, pour y brûler, sous la chaleur du Sahara, les débordements de sa jeunesse. Ce n'était pas non plus cette « Villa Saint Hugues », près de Grenoble, aux allées fleuries, autour d'un étang parsemé de nénuphars. Ce n'était pas non plus Trésun où d'innombrables prédicateurs ont prêché l'austérité mortifiante des « Exercices » sous l'ombre tutélaire des amours de Monsieur de Sales et sainte Jeanne de Chantal. Ce n'est pas non plus le centre de la Rue Monsieur, haut lieu tentaculaire de l'action jésuitique, où les conseillers de Simon Weil sont venus consulter des conseillers merveilleux, pour savoir si l'on pouvait rendre légal le meurtre des innocents. En fait, toutes les maisons de nos pères jésuites se ressemblent : l'odeur du manichéisme destructeur de toute beauté corporelle s'y exhale avec un arrière-goût d'amertume désespérée qui vous serre la gorge. C'est peut être en ces lieux ombragés de cyprès et de térébinthes qu'aujourd'hui l'influence diabolique est la plus subtile (?). Qui sait ?... Et nos bons pères n'en sont-ils pas, pour la plupart, des victimes de choix ? ...

oooooooooooo

Dans une telle maison j'arrivai donc un jour. J'y frappais à la porte du directeur. J'entendis : « Entrez », avec le ton de quelqu'un qui semblait m'attendre. Effectivement, ce vénérable religieux était assis devant un bureau propre et net : il venait sans doute de glisser subrepticement le livre qu'il lisait dans un tiroir à fermeture silencieuse. Il était tout à moi. Je le saluai :

- Asseyez-vous, mon ami, me dit-il.
- Une cordialité parfaite.
- Alors ?...

Il me regardait avec des yeux gris, sans éclat, Son coup d'oeil fut bref. Il n'insista pas : juste assez pour me deviner un peu et scruter le trouble de mon âme.

- Je suis inquiet, mon père, dis-je.
- Ah !...

Son visage s'éclaira d'un sourire. Il branla la tête d'un air satisfait. Etais-je une future recrue pour la compagnie ? Etais-je une proie comme la mouche qui réveille l'araignée aux aguets dans sa toile ? Non pas !

- Comment ne pas être inquiet en ce monde ? me dit-il. Seuls les insensés s'y trouvent à l'aise. Tout homme intelligent ressent en lui, sous un aspect qui lui est personnel, l'angoisse de l'homme en exil loin de Dieu. Nul ne saurait mieux dire que saint Augustin : « *Il est inquiet notre coeur tant qu'il ne t'a pas trouvé* ».
- A vrai dire, mon père, c'est plutôt la question de l'homme qui me préoccupe, lui dis-je.
- Exactement ! Qui dit : « homme » dit « Dieu » ; qui dit « Dieu » dit « homme » ! Surtout en notre temps où la notion de divinité tend à prendre des aspects tout à fait nouveaux.
- C'est justement cette « nouveauté » qui m'inquiète, lui dis-je.
- Ah ?...
- Eh oui, mon père.

Son visage s'allongea, il était étonné, déçu, attristé...

- Alors, vous croyez encore à la transcendance de Dieu ?
- Oui, mon père...
- Et qu'il est le Créateur du ciel et de la terre ?
- Eh oui... sinon...
- Ca alors ! ... Eh bien, c'est bon, c'est bon, mon ami.

Son visage s'éclaira avec une franchise émouvante, que soulignait sa parole :

- Eh bien, moi aussi, voyez-vous. Mais il faut bien distinguer entre la Foi et la tactique du combat pour la foi. Comprenez-vous ? Vous hésitez ?... C'est dans cette astucieuse distinction que résident justement toute la force et toute l'efficacité de la Compagnie. La sagesse produit la vertu, laquelle est estimable, certes ; mais le savoir-faire engendre le succès. Et c'est le succès qui compte. Un général sage ne sait-il pas éventuellement simuler une retraite pour mieux tromper l'ennemi ?

Il se mit à sourire en clignant des yeux d'un air entendu, comme s'il buvait avec délice les paroles que murmuraient ses lèvres.

- Si Pascal vous entendait ! lui dis-je.
- Oui, je sais, je sais... Mais Pascal est mort et Port-Royal aussi, et personne ne lit plus les Provinciales ! Alors que la Compagnie demeure. Elle fléchit comme le roseau sous le vent qui passe, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Elle ne s'oppose pas à l'iniquité par le Droit, ni par la controverse tranchante.
- Mais par la ruse ?
- Une sainte ruse, en effet, mon ami, tout comme il peut y avoir de saintes colères.

Il faisait allusion, sans doute, à Jésus chassant les vendeurs du Temple. Il y eut quelques secondes de silence. Peut-être priait-il pour ne point être, lui aussi, chassé ?...

- Mais, au fait, mon ami, venons au fait. Quel est le trouble de votre âme ?
- Eh bien voici, lui dis-je. Il s'agit des origines de l'homme. L'Ecriture nous enseigne qu'il fut créé selon l'image et la ressemblance de Dieu ; que Dieu lui modela un corps et insuffla dans ses narines un souffle de vie. Il semble donc que l'homme ait été l'objet d'une prédilection spéciale de la part du Créateur dès le moment de sa création ?.. Comment se fait-il donc que l'auteur du « Phénomène humain » ait tenté de nous faire croire qu'il en fut autrement ? La Bible date la création d'Adam à moins de six mille ans avant nous ; alors que notre auteur, et combien d'autres, la font

remonter à des dizaines, voire des centaines de milliers d'années ! Je vous avoue que j'ai le vertige : cette contradiction entre la foi et la science... Vous comprenez... ? non vraiment !

- Comment ?... Vous êtes inquiet pour cela ? Pour des questions si futiles, si enfantines !

Ce jésuite riait ; c'est rare pour un jésuite. Il se frottait les mains. Il me regardait en gloussant, avec commisération, pour la trop grande simplicité de mon esprit. Je m'indignai :

- Comment pouvez-vous parler ainsi, mon père ? Infantiles de telles questions ? Vous me faites honte, vous m'accablez, alors que c'est vous qui devriez rougir... On ne sait plus à qui se fier. Qui faut-il croire ? Moïse ou nos auteurs modernes qui...
- Mais vous devez croire à l'Écriture, à la parole de Dieu, vous, puisque vous êtes chrétien ! Vous êtes bien chrétien, tout en étant prêtre ?
- Oui, bien sûr...
- Alors pourquoi hésitez-vous ?
- Mais pourquoi ce religieux si influent...
- Mais mon ami, notre bon père n'a jamais cru un mot de ce qu'il disait ni de ce qu'il écrivait !...

Je fus suffoqué. Je crus avoir mal entendu.

- Comment dites-vous ?
- Je dis ce que je sais, et je sais ce que je dis ! Ce n'est pas pour les chrétiens que notre bon père a écrit, mais pour les incroyants qui, ne pouvant se référer à la parole de Dieu, devaient être confondus par leurs propres arguments. En cela notre auteur a usé de notre tactique avec une habileté extrême, une finesse si exacte, une subtilité si parfaite que les chrétiens eux-mêmes se sont laissés prendre au jeu !... Convertir les incroyants au risque de pervertir les fidèles. C'est un risque qu'il fallait courir, il l'a couru !...
- Est-ce possible ?
- Si c'est possible !

Mon interlocuteur imprima un demi-tour à son fauteuil tournant. Il se leva, ouvrit la bibliothèque non vitrée qui me faisait face et que je n'avais pas remarquée. Je vis sur les rayons de ce meuble, haut et discret, non des livres, mais des dossiers avec des numéros et des sigles. Il en prit un au niveau de sa tête, après avoir cherché quelques secondes. Et il se retourna vers moi, en le tenant précieusement entre ses deux mains.

- Puis-je avoir confiance en vous ?
- Que voulez-vous dire, mon père ?
- Oui, confiance, en ce sens que si je vous remets ce dossier, vous me le rapporterez ?
- Oui, mon père, je vous le promets, lui dis-je sans hésiter.
- Oui, dit-il, après m'avoir scruté jusqu'au fond avec ses yeux gris d'acier. Je vois que vous êtes un homme d'honneur. Par amitié pour vous, puisque la charité passe avant tout règlement, je prends la responsabilité de contrevenir aux règles les plus impérieuses de notre Compagnie : j'ose vous remettre un dossier ultra secret.

Il s'assit et le déposa sur le bureau, entre lui et moi. Il me le désigna de la main droite :

- Je vous confie la correspondance intime de cet illustre fils de saint Ignace, avec son directeur spirituel, un père très humble, très détaché, totalement inconnu du public, qui, comme quelques autres hautement spécialisés, sont délégués comme des pionniers, des explorateurs, pour sentir de loin venir le vent. Le père Balthazar Duroc était de ceux là. C'est lui qui a guidé notre auteur dans sa vocation très spéciale.

C'est là une correspondance ancienne, certes, inédite, bien sûr. Mais elle gagnera un jour à être livrée au public... D'ailleurs, ni l'un ni l'autre ne sont plus de ce monde : ils voient les choses d'en haut; et ils sont heureux, assurément que, pour le soulagement de votre âme, vous preniez connaissance de la vérité.

C'était à peine croyable ! Je mettais la main sur un document d'une valeur incomparable : il allait m'être confié, comme cela, sur la mine !... Mes mains tremblaient au contact de cette chemise de carton gris très ordinaire, entourée d'un élastique. Comme j'hésitais à l'ouvrir, de peur d'une véritable profanation, le père m'encouragea :

- Oui ! n'ayez pas peur ! Ouvrez, et lisez.

Je fis donc glisser l'élastique vers le haut, et je vis une liasse de lettres de différents formats, encastrées dans le bas de la chemise qui se rabattait à l'intérieur pour éviter qu'elles ne glissent par le bas. Je fus surpris par la légèreté de ces papiers desséchés par les années, plus de soixante ans déjà ! de ce moment où la plume de notre illustre écrivain et poète glissait sur les feuillets ici rassemblés depuis les quatre coins du monde.

- Oh, vous aurez vite lu, me dit le père, ce n'est pas long, bien écrit, bien rédigé, comme tout ce qu'il faisait. Mais c'est extrêmement significatif.

Je promis à mon bon père directeur de lui rapporter le tout dans la huitaine.

Je tins ma promesse. J'eus le temps de lire, de relire, de sourire, de m'étonner, d'être stupéfié, de pleurer même, parfois, et de relever quelques morceaux choisis que je transcris ci-dessous.

oooooooo

Sussex 1er mai 1910.

Mon très cher et très révérend père,

Je suis las. Je suis fatigué, et je ne fais que commencer ma trentième année ! Je vous avoue que l'obéissance m'est parfois bien austère, celle que je vous ai promise lorsque vous m'avez engagé dans l'étude de Darwin. A vrai dire, plus j'avance, plus il me semble que le transformisme est une hypothèse des plus hasardeuses. Il faudrait la vérifier par des documents sérieux, des pièces à conviction indiscutables, que l'on ne trouvera probablement jamais. Il m'arrive de penser avec nostalgie à mes premières leçons de catéchisme, lorsque j'étais enfant, sur ma bonne terre d'Auvergne. Mon vieux curé nous apprenait les raisons des malheurs du genre humain par cette histoire imagée de la faute d'Adam et d'Eve. Tout cela était logique et lumineux. Trop simple, évidemment pour être vrai ! Ce que disait Moïse, ou du moins ce que l'Écriture fait dire à Moïse, ne peut plus satisfaire les intelligences de nos contemporains, et nous devons tenir compte des étapes considérables parcourues, depuis ces temps reculés de l'Exode.

Néanmoins, l'indécision habite mon âme, et je me demande si, pour ramener le monde au Christ, il est indispensable de remonter si loin dans un passé qui a manifestement échappé à la Bible elle-même. Est-il si nécessaire d'errer si longtemps dans les déserts d'une science qui ne veut pas faire appel à l'Esprit ? Ne serait-il pas infiniment plus direct de prêcher tout simplement les perfections de Jésus-Christ, plutôt que d'évoquer avec tout le caractère

conjectural que présentera toujours une telle évocation, les hasardeux commencements de l'homme du bronze, de la pierre polie, ou de la pierre taillée ? Arrivera-t-on jamais à savoir quand et comment s'est allumée la première étincelle de la conscience et de l'esprit ? Evénement d'une importance primordiale, évidemment; mais que la nuit des siècles a recouvert de ténèbres si épaisses, qu'il semble chimérique de prétendre l'exhumer. Je vous expose donc les hésitations dont je souffre dans mon âme, tout en me remettant à votre discernement, du moment que je me suis engagé à travailler A.M.D.G.¹ dans la compagnie.

En toute filiale obéissance...

oooo

Hastings le 15 mai 1910

Mon fils très cher,

Nous n'avons pas à nous demander, nous autres, fils spirituels de saint Ignace, si le transformisme de Darwin est vrai ou faux. Cela n'a aucune importance. Ce qui importe c'est l'incidence de ces thèses ou hypothèses sur les esprits de notre temps. Ce n'est pas la paléontologie qui nous intéresse, mais les idées qui habitent les intelligences et les mémoires des hommes. Nous ne pourrons jamais savoir d'ailleurs, en ce monde du moins, si elles correspondent ou non à la réalité, à ce qui est arrivé effectivement dans le passé. C'est le réel psychologique du présent qui nous intéresse ; c'est là que nous devons nous insérer pour imprimer à ces remous incohérents une orientation chrétienne. Rappelez-vous ce que nous avons si souvent dit ensemble : « La christianisation des âmes passe par ce qu'elles conçoivent, que cela soit vrai ou faux, et de nos jours, la foi au Christ doit passer par la foi au monde, puisque tout le monde aujourd'hui croit au monde. »

Ne vous ai-je pas dit également que l'Écriture, donnée autrefois par Moïse, correspondait à l'idée cosmologique des gens de ce temps là ? C'est la transformation de l'idée cosmologique qui doit nous amener aujourd'hui à comprendre autrement les paroles immuables de Dieu. Vous verrez que, dans quelques années, on enseignera dans les catéchismes des plus humbles campagnes, qu'Adam et Eve sont des mythes et des légendes ; et alors, ce que vous aurez dit, mon cher père, sur les origines de l'homme, formera en quelque sorte le fondement scientifique de la bible des temps nouveaux.

Nous sommes les pèlerins de l'avenir, mon fils, et d'un avenir que Dieu a façonné graduellement pour nous dans le passé. Nous savons par avance que le passé ne nous apprendra rien, du moins ce qui dans le passé est antérieur à tout document écrit. Car, effectivement, comme vous le pensez très justement, nous ne pourrons jamais savoir à quel moment l'âme rationnelle a habité le corps d'un primate particulièrement sélectionné. Mais qu'il y ait eu ou non primate, qu'il y ait eu ou non sélection, il faut que les gens de notre temps apprennent que Dieu est universellement présent à ce monde, que celui-ci évolue ou non, qu'il se transforme ou non. Tous ces beaux esprits de notre temps tiennent pour l'évolution : allez-y donc ! Vous ne risquez rien. Vous baptiserez allègrement tout ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce fourmillement d'idées nouvelles, et le reste s'effondrera comme fumée au vent. Mais vous aurez eu le succès que vous ont mérité vos travaux et votre habileté.

Balthasar

¹ - Ad majorem Dei gloriam : à la plus grande gloire de Dieu.

Juillet 1915 (front)

Mon révérend père,

C'est affreux. Je vous écris dans un abri souterrain, à la lumière d'une bougie vacillante, alors que le canon gronde et que la terre est secouée de véritables tremblements sismiques. Toute la journée, le ciel a été obscurci par la fumée de la poudre et la poussière des explosions. Ce que nos ancêtres appelaient l'enfer ne saurait être pire que ce que nous voyons ici... Nos troupes sont sorties des tranchées plusieurs fois aujourd'hui pour des attaques et des contre-attaques; des hommes ivres, et hors d'eux-mêmes, les uns tenaillés par la peur, les autres par une atroce poussée animale de vengeance, de carnage et de meurtre. Le sang appelle le sang. C'est ce que disaient déjà les Tragiques. Il devait en être de même dans ces combats furieux où s'affrontaient les tribus préhistoriques, en se lançant des flèches et en se bombardant avec des pierres taillées. Ils avaient un grand avantage sur nous : leurs armes étaient moins meurtrières. Nous avons, nous, ici, l'avantage d'avoir de grandes réserves, non de munitions, mais d'alcool sous diverses formes. Lorsque nos valeureux soldats ont ingurgité des doses suffisantes de stupéfiants, ils obéissent comme des automates au son du clairon et aux commandements. « *Perinde ac cadaver* »². Des cadavres ambulants surgissent de terre pour y enfouir d'autres cadavres à la pointe de leur baïonnettes.

Je suis tenté de douter de la direction même de l'Evolution, dans de telles circonstances, qu'on ne peut tout de même pas nier, et peut-être, est-elle rétrograde ?... En tous cas, elle n'apparaît pas encore selon le modèle que l'on avait pré-établi, ni dans lequel nous mettions nos espérances ! D'autre part, j'en arrive à mettre en doute la légitimité de l'obéissance militaire, et je sens constamment comme une lame de fond intérieure qui me pousse à quitter ce lieu, où règne la pestilence des chairs décomposés et l'hébétéude des consciences terrorisées.

Comme caporal brancardier, je vais chaque nuit, au clair de lune, relever les blessés et les morts, les identifier et les déposer à l'arrière des lignes, en attendant que l'on puisse les enterrer avec un minimum de décence. J'entends les gémissements désespérés de la part de ces jeunes hommes mutilés, vidés de leur sang, qui appellent leur mère dans un dernier souffle. Certains prient, d'autres blasphèment, la plupart se laissent sombrer dans la mort avec la résignation des bêtes, malheureuses, mais dignes. Nous sommes des primates, c'est évident, La plus grande partie de ces hommes est chrétienne : nous avons sous les yeux la preuve flagrante de l'inefficacité très générale du baptême : impulsion impuissante de l'Esprit dans une masse humaine encore engluée dans la boue primitive.

Mais, en revanche, on peut se demander si l'idée de Patrie, pour laquelle nous combattons, est un idéal si élevé qu'il soit légitime de lui sacrifier de si précieuses existences individuelles ? ...

Voilà que l'on nous appelle, il fait nuit, la Lune vient de se lever. C'est le moment pour nous de patauger dans la glèbe profondément labourée par les obus, en portant nos civières, tout en évitant, autant que possible, de fouler aux pieds les corps de nos camarades à demi enfouis.

Je pense bien à vous, cher père, et je me recommande à votre sollicitude.

A.M.D.G...

oooo

² - Exactement comme un cadavre.

Mon fils en la sainte Compagnie,

Ce que votre lettre me dit des combats meurtriers correspond, hélas ! à ce que nous apprenons par les communiqués laconiques des journaux. La guerre doit être en effet une chose si horrible que le gouvernement lui-même est obligé d'user de prudence pour en cacher les horreurs aux gens de l'arrière. Il ne faut pas essayer de justifier la guerre par quelque argument que ce soit : il faut l'accepter comme un fait. Il est bien certain que la Loi de Dieu interdit non seulement la guerre, mais toute action, et même toute pensée outrageuse pour le prochain. Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre, vous le savez aussi bien que moi... Nous devons regarder vers le temps où la conscience humaine n'obéira plus qu'à l'amour, puisqu'au dire de saint Jean : « *Dieu est amour* ».

Toutefois nous devons admettre, même aujourd'hui, que le Dieu du Décalogue est aussi le Dieu immanent à ce monde ; du moins il faut le dire, même si cela n'est pas vrai. Car nous devons rester solidaires de ce monde pour le christianiser. En définitive, il vaut mieux qu'un soldat se batte en croyant faire son devoir plutôt qu'il soit fusillé comme déserteur, s'il vient à douter de son devoir (militaire). Il vaut mieux se tromper hardiment que d'éclairer sa conscience par trop de vérité. Question de tactique, entendez bien. Si nous pensons le contraire, nous ne serions plus solidaires de ce monde. Aussi faites bien votre devoir de caporal brancardier, et vous recevrez la médaille militaire et la légion d'honneur, ce qui ne manquera pas de rejaillir sur le renommée de notre Compagnie.

L'évolution ne saurait être remise en doute, en raison du simple fait de cette guerre mondiale, qui n'est évidemment qu'une reproduction à grande échelle, des guerres antérieures, avec des armes un peu plus meurtrières. Il n'y aurait pas de géologie sans volcans, sans tremblements de terre, sans chevauchements de roches. Et même, il importe, sans doute, que la conscience de l'humanité subisse de telles crises, pour passer à des niveaux supérieurs, dont nous ne soupçonnons pas encore les splendeurs. Je vous l'ai dit : seul l'avenir importe. Efforçons-nous donc d'avoir une vue suffisamment haute pour que les accidents de parcours ne nous découragent pas. Sans doute, il serait infiniment plus simple de s'en tenir tout de suite à la Loi de Dieu et à la Foi ; plus direct, également de condamner carrément ce monde, ses iniquités et ses abominations, par la pureté de l'Évangile. Ainsi faisaient les martyrs et les premiers Pères. Mais ce n'est plus à cette vocation de témoins intrépides que vous êtes appelé, mon fils : mais à celle d'un argumentateur captieux. Vous serez le héraut du transformisme et, dès la fin de la guerre, vous reprendrez vos travaux à Paris au Muséum, et nous tâcherons de vous pousser plus haut, jusqu'à l'Institut Catholique.

J'allais oublier de vous répondre sur l'idée de « Patrie », que vous soulevez dans votre lettre. Il y a tout lieu de croire que les artisans de cette guerre, je veux dire les responsables, se moquent tout à fait de quelque patrie que ce soit, et n'ont en vue que de sordides intérêts matériels. Mais il ne faut pas le dire, ni même le penser. Il faut admettre l'idée de « patrie », je dirais comme un dogme, tout en sachant qu'elle est vaine, comme toutes les idées humaines qui ne découlent pas directement de la foi. Et il est vrai que les hommes ont toujours sacrifié leur existence individuelle pour des idées collectivement reçues comme vraies, mais qui ne sont que des vanités. Il n'y a donc rien de nouveau dans l'idée de patrie. Ce que nous pouvons admettre comme valable, c'est qu'elle recouvre l'impulsion ancestrale, la sève vitale qui pousse vers l'avenir des groupes raciaux et ethniques, lesquels ne purent évoluer que par leurs affrontements mutuels dans lesquels ils furent contraints de se surpasser jusqu'à l'héroïsme. De ce fait, votre séjour dans les armées françaises ne vous écarte pas, tout au contraire, d'une expérimentation pratique de l'évolution des groupes dans les espèces, des espèces dans les

tribus, des tribus dans les populations, qu'elles soient sédentaires ou nomades, localisées par la culture des sols, ou errantes à la poursuite du gibier. Vous voici donc en pleine glèbe et en pleine chasse. Vous êtes donc en train de vivre concrètement le « phénomène humain », dans un réalisme évidemment atroce, - comment ne pas le déplorer ? – mais qui n'est pas dénué de tout enseignement, loin de là. D'ailleurs, un livre de vous, avec ce titre : « Le phénomène humain », - ne manquerait pas d'attirer sur vous toutes les attentions intellectuelles, toujours avides de nouveauté.

(...)

Balthazar.

ooooo

Ning Hia Fou, Octobre 1923

Mon Révérend père,

Nous avons repris les fouilles dans un foyer paléolithique trouvé le 23 juillet. Des pierres taillées en grand nombre : plus de trois cents kilos, que nous avons soigneusement étiquetées et emballées, pour les confier au dos de nos ânes et de nos mulets. A vrai dire, il est bien difficile de savoir si ces pierres ont été taillées par les hommes ou sont simplement des éclats de roches, cassés soit par le gel, soit par la foudre. Confidentiellement, je vous dirais que ce ramassage de cailloux me semble, à certains moments, complètement ridicule. Les longues études de géologie que j'ai poursuivies autrefois à Jersey, puis mon doctorat ès sciences, m'ont amené à être présentement une sorte de fossoyeur aristocratique, à la recherche d'un hypothétique cadavre qui formerait le maillon tant espéré entre le phylum des primates évolués et l'homme primitif, dont nous ne savons encore rien de précis, alors que l'on a déjà écrit sur lui des milliers de livres et plusieurs dizaines de milliers d'articles divers, dans toutes sortes de revues et de journaux. Nous sommes, mon père, en pleine fantasmagorie. Le mythe de l'Evolution devient une hallucination collective qui grandit et se propage par les subventions de l'Etat. Je ne m'en plains pas : j'en vis. Mais pour ma part, me voici maintenant, avec mes médailles et mes diplômes, condamné à glaner des cailloux, sous le soleil accablant d'un plateau désertique. Les membres de l'expédition travaillent de même - avec moins d'enthousiasme que moi. Plusieurs sont malades de dysenterie, de fièvre, sous diverses formes, de dermites éruptives, dues aux insectes piqueurs qui pullulent en ces lieux, et à la vermine proliférante favorisée par le manque d'hygiène. Les uns se grattent, d'autres halètent de fièvre, la plupart se bourrent de quinine et d'aspirine, et tous nous sommes comme des esclaves de la Science, astreints à remplir des caisses de cailloux. A vrai dire, nous en aurions trouvé tout autant et même davantage en Europe et en France, sans être obligés de venir les ramasser ici, à dix mille kilomètres de Paris. Il est en effet avéré que le gel brise certaines roches gélives du crétacé supérieur en magnifiques pierres taillées. Il serait actuellement trop risqué de répandre dans le public cette constatation géologique et scientifique qui donne raison au vieux proverbe de nos ancêtres : « *Geler à pierre fendre* ». Mais il ne faut point aller à l'encontre des opinions reçues, - question de tactique, entendez bien. Nous voici donc obligés, non pour l'idée de Patrie mais pour l'idole de la Science, à subir l'exil des terres lointaines, et nous épuiser sur un plateau désolé, torride le jour, glacial la nuit. Donnez-moi, mon père un mot d'encouragement... Ai-je bien fait de sacrifier mon sacerdoce pour le transformisme ? N'aurais-je pas dû, au contraire, sacrifier le Transformisme pour le Sacerdoce ? ...

A bientôt, mon père, une lettre de vous. L'atmosphère de Paris me manque, comme la douceur de l'Île de France. Ma foi en l'Avenir subit des éclipses. Ecrivez-moi à Tienstin, où je me trouverai le mois de Novembre prochain.

(...)

oooooo

Décembre 1923

Mon fils très cher,

Trois cents kilos de pierres taillées, c'est quelque chose... ! Les Croisés ramenaient autrefois des reliques de la Terre Sainte, vraies ou fausses : elles entretenaient la foi de la chrétienté. Vous êtes le croisé des temps modernes, qui ramène à la surface de la conscience humaine, les origines de l'homme !... Pensez à la grandeur de votre tâche ! Trois cents kilos de pierres taillées !... Je vous félicite, je vous envie, je vous admire : vous êtes un vrai fils de notre Compagnie, obéissant, non pas jusqu'à la mort ni au martyre, mais jusqu'à la dysenterie, avec une abnégation admirable, exemplaire, affrontant ces aberrations de la nature que sont les parasites. Trois cents kilos ! Pensez à ce butin incomparable. Et surtout ne parlez jamais du gel, ni de la foudre en cette affaire, car c'est votre vocation elle-même qui serait compromise.

Le Sacerdoce de l'Avenir, mon fils passera par le Transformisme ! Allez jusqu'au bout dans le passé, pour mieux voir derrière vous s'éclairer l'avenir.

Balthasar D.

oooooo

Août 1926

Télégramme.

Revue américaine, thèse du professeur Swingum : « *La main facteur d'Evolution* ». Toute la théorie paléontologique remise en question. L'intelligence naîtrait de la main, en raison de son image cervicale. Que penser ?

Réponse du père Balthasar Duroc au télégramme.

Lu article de Swingum. Lettre suit. Courage.

oooooo

Lettre qui a suivi le télégramme du père Balthasar Duroc.

Mon très cher fils,

Je m'étonne de votre excessive sensibilité et de vos scrupules. J'ai lu effectivement l'article du professeur Swingum sur « *La main facteur de l'évolution de l'intelligence* ». C'est une hypothèse très valable, puisqu'il est avéré, selon cet éminent savant, que la majeure partie de l'encéphale, ou du moins de la zone corticale, est l'image de la main. L'outil manié par la main

serait donc la cause du développement de l'intelligence humaine. Mais cela ne détruit en rien les thèses plus générales du Transformisme : tout au contraire. Cela apporte une pierre nouvelle à l'édifice, moins lourde à transporter que vos pierres, et cette pierre, vous pouvez la faire vôtre, c'est-à-dire « nôtre », ou bien la faire oublier sous les milliers de kilos de ces cailloux taillés et polis, dont vous avez déjà enrichi tous les muséums du monde.

Toutefois, je vais vous dire une objection fondamentale contre la thèse du professeur Swingum, objection qu'il convient pour l'instant de tenir ultra secrète. Cet éminent savant peut être un allié, et il ne faut pas le chagriner, du moins pour l'instant, tant qu'il ne prend pas parti contre le Transformisme. S'il est vrai, selon ce qu'il avance, que la main est le moyen par lequel l'homme a développé son intelligence, « l'organe créant la fonction », il devient tout à fait évident que les primates qui ont quatre mains devraient être deux fois plus intelligents que nous. En effet : $2 \times 2 = 4$; ou bien $4/2 = 2$; de même, $4-2 = 2$ et $2+2 = 4$... Il n'y a pas moyen d'en sortir, et par logarithme, le calcul donne le même résultat, évidemment. Ainsi les singes avec leurs quatre mains devraient être deux fois plus avancés que nous dans l'Evolution. Ils devraient donc, depuis longtemps, nous avoir tous exterminés avec des armes beaucoup plus sophistiquées que nos meilleures pièces d'artillerie et nos meilleures mitrailleuses. Or, manifestement, c'est bien l'inverse qui tend à se produire. Il nous faut donc, pour l'avenir du Transformisme, envelopper cette objection d'une forte épaisseur de silence, sinon tout est par terre. Dans un avenir lointain, peut-être, donnera-t-on raison à cet enfant ivoirien, qui, instruit par un missionnaire sur les origines de l'homme, selon nos thèses, lui répondit : « Non, ce n'est pas vrai, mon père, car si l'homme descendait du singe, il n'y aurait plus de singes aujourd'hui ». Mais pour l'instant votre bateau file trop bien sous le vent, pour lui imprimer quelque changement de direction que ce soit.

Votre nom est déjà murmuré dans toutes les sociétés savantes, et nous faisons circuler sous le manteau les documents nécessaires, en nombre et en qualité, pour susciter l'intérêt qui convient. Courage !...

(...)

oooooooo

19 Septembre 1929, Tai-Yuan, Chan-Si.

Mon père très révérend,

Je ne vous apprends donc pas la nouvelle, qui, sur la foi de nos télégrammes, a été diffusée par la presse du monde entier. Comme vous l'aviez prédit : j'ai trouvé ! Nous avons trouvé. Nous exultons de joie, et j'ai écrit moi-même, non publiquement, mais à mes meilleurs amis, « C'est le coup de grâce donné aux adversaires du transformisme étendu l'homme ».

Nous avons baptisé ce préhominien le « *Sinanthrope* ».

Mais à vous, mon cher père, qui êtes pour moi bien plus cher que le plus cher des amis, j'avoue mon ambiguïté secrète : ce n'est pas sérieux. Nous avons dégagé des sables deux fragments de mâchoire et quelques fragments de crâne. La dentition - ce qui en reste ! - est ou semble humaine. Mais la forme des mâchoires est nettement simienne. Quant aux fragments de crâne, ils sont tellement « fragmentaires », si l'on peut dire, que l'on ne peut rien conclure de ce crâne, s'il était d'un singe ou d'un homme... Ces fragments, d'ailleurs étaient éparpillés : fracture brutale sous le poids d'une massue ? Appartenaient-ils au même individu ? Cet individu était-il « normal » par rapport à ses contemporains ? Qui pourra jamais le dire ? Le site paléontologique est difficilement datable, car le cours du fleuve est instable, et il est impossible

de dire si la couche est primitive ou rapportée... Il est ridicule de faire quelque hypothèse que ce soit sur des bases aussi fragiles. Il faudrait pouvoir étudier avec des sphéromètres de précision les courbures de ces fragments de crâne dans les plans normaux aux plans tangents, en chaque point de leur surface. Le professeur M... les a déjà soigneusement examinés, avec les moyens du bord, pour tenter une reconstitution du crâne entier. On peut, nous a-t-il dit, extrapoler un nombre illimité de courbures possibles donnant des capacités crâniennes, allant de 1000 cm³ à 3000 cm³. Mais cette découverte mythique par son imprécision même peut grossir énormément le mythe du transformisme. Ainsi vos ambitions et vos prédictions se trouvent avérées.

A bientôt, mon père, de vive voix, nous rirons ensemble de tout cela, le plus sérieusement du monde !

Pierre

ooooo

Mon fils !...

Notre Compagnie n'a pas eu, jusqu'à ce jour, de génie capable de rivaliser avec Pascal Newton, Copernic ou Galilée... Ni même avec ce bon abbé Mariotte. Nos pères se sont certes illustrés sur tout le continent comme des chercheurs inlassables et d'éminents professeurs, mais nous n'avions pas de découvreur. Aujourd'hui, vous l'êtes ! Vous avez enfanté le Sinanthrope ! De votre cerveau génial est enfin sorti le préhominien ! Il aura le vie dure, c'est certain. A voir la distance qui vous sépare de lui, nous pouvons évidemment dès maintenant extrapoler et prévoir ce que sera l'Homme dans l'Avenir, lorsque les savants de l'an 50 000 ou 60 000 compareront votre crâne au leur. On verra alors combien, graduellement, l'avenir s'est élaboré dans le passé !

Voilà ce qu'il faut dire, même si on ne le pense pas.

C'est par obéissance que vous avez été engagé dans cette recherche paléontologique : Vous voyez que cette obéissance a été récompensée. Vous êtes à jamais le découvreur du Sinanthrope. On mettra cela dans les dictionnaires Larousse à l'usage de tous les écoliers de France. A vrai dire, théologiquement parlant, cela ne nous apprend strictement rien, tout au contraire. Cela risque d'ébranler les bases mêmes de la foi chrétienne dans la vocation divine de l'homme, telle que l'Ecriture nous l'expose dans ses premières pages. Heureusement que nous sommes sur le terrain des hypothèses ! Rien n'est vrai de tout cela : car si cela était vrai, nous serions profondément humiliés. En effet, théologiquement, nos maux s'expliquent par le fait que nous sommes le fruit du péché originel, c'est-à-dire de la fornication des hommes ; et voici qu'ils deviendraient inexplicables et incurables, si nous étions, par surcroît, le résultat de l'accouplement des animaux. Jamais personne ne pourra nous faire croire, heureusement ! que nos grands-mères étaient des guenons.

Mais nous reparlerons de tout cela de vive voix. Ce qui serait à craindre, c'est que les autorités ecclésiastiques vous prennent au sérieux, et qu'ensuite, elles en viennent à condamner d'honnêtes serviteurs de Dieu, qui s'aviseraient de donner à la Sainte Ecriture son sens obvie et direct, tout comme le faisaient nos pères dans la foi. Je ne sais trop comment nous allons maintenant mettre un frein à la fureur des flots, et je crains un peu qu'en ayant voulu tromper le Diable, nous ne soyons finalement les artisans d'une plus grande confusion. Nous rirons, si vous le voulez, du Sinanthrope, mais je ne sais si nous pourrions rire longtemps. (...)

Balthasar

ooooo

Enfin la dernière lettre de ce dossier.

Mon fils,

J'ai reçu il y a quatre jours le manuscrit de votre « Phénomène Humain ». Je suis sur mon lit de mort. Notre frère N... m'en a lu de longs passages. Si ce n'était l'harmonie de votre phrase et la poésie de votre style, tout cela serait diablement ennuyeux. Votre rêve paléontologique s'accommode fort bien avec mon état d'âme actuel, car je sombre moi aussi dans le délire.

Je vais paraître devant le tribunal de Dieu et je tremble : pour « quel phénomène humain » vais-je passer à ses yeux, moi qui n'ai cessé de vous pousser dans la voie du succès, par le moyen du mensonge ? C'est plus grave qu'un péché : c'est une irrémédiable erreur de tactique. Vais-je l'expier au Purgatoire par une souffrance aussi longue que les siècles écoulés qui nous séparent du Sinanthrope ? J'espère que, par la miséricorde de Dieu, ma peine si méritée sera mitigée.

Prier pour moi, s'il vous plaît ! Au lieu de dire votre messe sur le monde, dites-la plutôt sur ma pauvre carcasse, pour qu'elle parvienne malgré tout à la résurrection. Nous nous y rejoindrons un jour, j'en suis assuré, un jour de véritable Pâque ! Et ce jour là, nous aurons enfin la certitude que nos hypothèses n'étaient qu'hypothétiques.

Balthasar Duroc

oooooooooooo

Après avoir lu ces précieux documents ultra secrets (dont je n'ai rapporté ici que les lettres les moins choquantes pour les opinions répandues aujourd'hui dans le public), je le reportai à mon bon père jésuite.

- Ah ! me dit-il, en percevant la chemise de carton très ordinaire entourée d'un élastique. Ah, vous l'avez... Bon, bon ... Lorsque je vous ai vu partir, l'autre jour, j'ai eu un peu peur. C'est tellement compromettant, vous comprenez ! Et vous, vous n'avez pas été trop choqué, scandalisé ? ...
- Pas le moins du monde, mon père ! Tout au contraire ! Je suis extrêmement réconforté.
- Ah ! bon. Car, en général, on ne triomphe du scandale produit par l'erreur que si l'on peut surmonter celui que produit la vérité. Ce n'est pas facile, car les hommes se laissent beaucoup plus séduire que persuader par la vérité.
- C'est éminemment regrettable !

Et j'ajoutai, avec une certaine indignation :

- Alors, pourquoi nous a-t-on rabattu les oreilles avec cette « évolution » et ce « transformisme », et ces « hommes de Cro-Magnon », de « Neandertal » ... Que sais-je ? Ces pithécantropes, et ces australopithèques, et ces ...
- Ces Sinanthropes... Je sais, lequel fut imaginé à partir de quelques fragments misérables et tout à fait problématiques. Que voulez-vous, mon ami, le Moyen Age vivait de la foi, mais aussi de contes de fée, de lutins, de djinns, et les anciens rêvaient de dryades et de nymphes, de centaures et de satires... A nous aussi, il nous faut un rêve.

- Un rêve... Et pourtant mon père, n'y a-t-il pas dans certaines grottes, des peintures, des fresques de ces hommes préhistoriques ?...
- Oui, oui...

Il riait malicieusement.

- On a tellement parlé de cette grotte de Lascaut...
- Oui, Oui...

Il riait toujours.

- Quoi, mon père, lui dis-je, on dirait que vous révoquez en doute ce monument exceptionnel de la préhistoire ?
- Savez-vous que l'abbé Breuil, qui découvrit ces fresques, était le confident de notre illustre père Teilhard ?
- Ah ? Non, je l'ignorais.
- Ils s'écrivaient très amicalement, aimaient à se rencontrer, et marchaient la main dans la main dans les sillages du Transformisme. Leur confiance commune dans les vertus du préhominien était si grande qu'ils avaient fini par avoir totalement confiance l'un dans l'autre. Et il arriva que l'abbé Breuil fit à notre illustre père certains singulières confidences...
- Comment cela ?

Je m'apprêtais à l'écouter avec le plus vif intérêt.

- Eh bien voici ce que confia l'abbé Breuil à son cher ami. Un jour, tout en jouant, les enfants de son catéchisme s'introduisirent dans une grotte comme par hasard. Ils en révélèrent l'existence à leur curé qui s'y introduisit lui-même, et découvrit en ce lieu un sanctuaire providentiellement disposé pour l'enfantement d'une prodigieuse légende, susceptible d'illustrer par des images les exposés un peu rébarbatifs de nos savants. Les curés de campagne, près du peuple, ont le génie de la didactique simple et directe. Il mit donc son sacristain dans le plus grand secret et lui confia la lampe électrique qui, dans ce lieu obscur, fournissait l'éclairage indispensable, pour qu'il puisse tracer sur les parois, avec d'astucieux mélanges d'argile rouge et de charbon de bois, de l'ocre et de brique pilée, les fameuses scènes de chasse ou figurines initiatiques, que le monde entier connut par la photographie. C'est ainsi que l'abbé Breuil fut le découvreur universellement admiré de ces fresques, dont il était aussi l'artiste incomparable. Il savoura ainsi, pendant des années, les éloges de tous les éberlués du monde qui vantaient à qui mieux mieux le découvreur moderne et le lointain peintre anonyme.
- C'était donc un canular ? ...
- Ah, vous n'êtes pas obligé de me croire... L'opinion commune reste encore de loin la plus probable, puisqu'elle est partagée par le plus grand nombre.
- Ca alors !
- A vous de voir.
- Et vous, mon père, quelle est votre opinion ?
- Moi ? Je n'ai aucune compétence en paléontologie. Toutefois il y a deux arguments que tout homme de bon sens devrait prendre en considération : Tout d'abord, le plafond de la fameuse grotte de Lascaut ne porte aucune trace de fumée... On est donc obligé de conclure que les hommes qui ont peint ces fresques se servaient d'une lampe électrique. Et d'autre part, les dites fresques se dégradent à grande vitesse depuis leur découverte, en raison de l'humidité de la grotte alors qu'elles étaient restées intactes depuis plus de dix millénaires !... Ne trouvez-vous pas la chose étrange ? ...
- Mais alors ... C'est une supercherie ! Nous avons été trompés !...
- Trompés, non !..... Tôt ou tard, l'astuce se fera évidente. Moi je n'affirme rien, je ne nie rien, à chacun de juger.

- Oui, mais, l'abbé Breuil ?...
- Il a emporté son secret dans sa tombe. Peut-être le sacristain a-t-il noté quelque chose sur un carnet que l'on retrouvera peut-être un jour ? On a bien trouvé le Sinanthrope ! On trouve tout, vous savez, lorsque l'on veut que les choses soient autrement que ce qu'elles sont !...`

Je fis quelques pas dans la pièce, les mains dans les poches à la fois déçu et content.

- Alors, l'homme préhistorique, c'est un bateau monumental ?
- Evidemment. Il n'y a jamais eu d'homme préhistorique. Tout s'est passé comme l'enseigne l'Ecriture. D'ailleurs, il y a la barrière des chromosomes, comprenez-vous ?

Et le père m'expliqua que les primates ont 48 chromosomes dans leurs cellules, et que les hommes n'en ont que 46. De ce fait, il n'y a aucun passage possible d'une espèce à l'autre.

- ... Vous savez bien qu'un malheureux enfant qui a 47 chromosomes est un trisomique. S'il en a 48, il n'est pas un singe, mais un monstre qui ne survit pas. Et un primate de 46 chromosomes est un singe raté et non un homme.
- Alors, il y a beau temps que ces fables auraient dû disparaître !...
- Parlons plutôt d'affabulations, car la fable comporte toujours une parcelle de vérité, au moins moralisante. Lorsque l'Ecriture nous affirme que tous les animaux sont créés « selon leurs espèces », cela signifie quelque chose, voyez-vous. Nous le savons aujourd'hui, après la découverte des chromosomes et la barrière infranchissable que leur programmation génétique impose à toutes les espèces vivantes.
- Il fallait donc s'en tenir à l'Ecriture ?
- Tout serait resté infiniment plus simple. Mais la fantasmagorie préhistorique a la vie dure, elle sera plus difficile à déraciner que les contes de fée. Tenez, par exemple, lisez donc cet article de journal !

Il me tendit une feuille de papier imprimé portant en gros titre :

« L'HOMME DE LA PIERRE BRUTE »

Et je lus avec stupéfaction les lignes suivantes :

« La Science vient de faire un pas de géant dans l'investigation du passé. L'âge de bronze, en effet, nous permettait de remonter de quelques millénaires seulement avant notre ère. L'âge de la pierre polie à quelques dizaines de millénaires. Avec la pierre taillée, on remontait à quelques centaines de milliers d'années, sans atteindre toutefois l'apparition des hommes sur la terre. Mais voici que le professeur Van Der Kracking a repoussé au delà de un million d'années l'existence de nos lointains ancêtres dont les formes encore hésitantes se dégageaient peu à peu de celles des primates. L'idée géniale du professeur Van Der Kracking est pourtant évidente et simple si l'on se demande comment d'illustres paléontologues, tel le découvreur du Sinanthrope, n'y ont pas songé plus tôt : avant l'homme de la pierre taillée, il y avait l'homme de la pierre brute.

Voici en quels termes le professeur Van Der Kracking fait la description de l'objet de sa découverte :

« Il était velu, le poil roux ou noir. Il avait les épaules courbées, les muscles saillants. Il déambulait jambes fléchies, toujours aux aguets, se propulsait de taillis en taillis, de buisson en buisson, prêt à prendre son élan pour l'attaque. Ses pieds étaient larges et longs, armés de puissants orteils aux ongles incisifs. Son front était fuyant, son nez aplati, ses arcades sourcilières proéminentes abritaient des yeux féroces, et déjà pleins de malice, furetant de tous côtés, pour voir s'il n'y avait rien à grappiller ou à dévorer. Au cours de ses déplacements, il

portait deux lourdes pierres brutes, une dans chaque main, d'un calibre bien ajusté à la largeur de ses paumes. Dès qu'il apercevait une proie, ou l'un de ses semblables, il se servait aussitôt de ces pierres comme projectiles et les lançait à la tête de l'adversaire avec une force et une précision incroyables. Il ratait rarement son coup. Cette seule arme, la pierre brute, était évidemment tout aussi efficace que la pierre taillée, sinon plus, et que la pierre polie ».

Le professeur Van Der Kracking, en raison de sa foi en l'avenir de la science, s'est offert lui-même comme cobaye pour l'expérimentation de la pierre brute. Des lanceurs de poids olympiques furent invités à projeter successivement sur l'éminent professeur des pierres taillées, des pierres polies et des pierres brutes. Et il a pu ainsi établir que la pierre taillée avait l'inconvénient de flotter un peu en l'air et d'être déviée de la trajectoire parabolique idéale en raison même de sa forme. La pierre polie, comme le nom l'indique, ne produit au contact de la peau, surtout si elle est recouverte de poils, qu'un effet atténué. Mais la pierre brute, au contraire, est d'une efficacité souveraine, et cela se conçoit parfaitement, car ses rugosités provoquent des blessures et des meurtrissures profondes. Si elle est suffisamment grosse de l'ordre de 500 cm³, elle peut faire éclater d'un seul coup le crâne de la victime, homme ou animal. C'est ce qui a failli se produire d'ailleurs pour le professeur Van Der Kracking, qui, ayant été atteint au front par une pierre brute eut la boîte crânienne enfoncée, et dut être hospitalisé. De ce fait, il a bien démontré que la pierre taillée, et surtout la pierre polie, étaient l'une et l'autre un effet de la civilisation, tout comme les gants de boxe en caoutchouc, un progrès incontestable par rapport à l'ancien « pugillum » dont se servaient les gladiateurs romains, qui était un gant armé de pointes de fer.

« L'homme de la pierre brute a laissé partout des traces importantes de son passage sur la terre, notamment sur certains plateaux appelés « clapiers », ou « claps », ou « clapars, ou « caillasses » ou « casses », ou « cassets », ou « garattes » ou « garets » ou « garasses », ou encore « graves, grèves, gravières » etc, etc... Près d'Apt, en Provence, il existe un large plateau appelé « Claparède ». On y trouve d'étonnants amoncellements de pierres brutes, qui furent assurément des dépôts de munitions pour les hommes de la pierre brute, justement nommés, qui occupaient ce plateau il y a un million d'années au moins. Malheureusement le carbone 14 ne permet pas de dater les minéraux de la pierre brute. C'est pourquoi le chiffre avancé de un million reste une hypothèse. »

Le professeur Van Der Kracking a passé plus de deux ans à l'étude la répartition des pierres brutes sur un plateau isolé des Carpates, où l'on n'a pas découvert de traces de civilisation ultérieure, ni de pierres taillées, ni polies, ni bronze, ni fer. L'éminent savant a relevé, avec le plus grand soin, la disposition exacte des pierres brutes qui jonchaient le sol, ayant un calibre convenable pour qu'elle aient pu servir de projectiles. Les relevés du professeur ont été confiés à des calculatrices qui ont déterminé que ces pierres étaient ainsi réparties au hasard, parce que l'ensemble des points de chute résultait de nombreuses batailles rangées, que s'étaient livrés les hommes de la pierre brute, sur ces plateaux aujourd'hui désertiques.

En rendant cet article à ce bon père jésuite, je lui dis :

- Faut-il en rire ou en pleurer ?
- Voulez-vous que je vous donne ma pensée ? me dit-il. Il n'y eut jamais d'Homo Sapiens, ni d'Homo Faber, ni de Sinanthrope... Mais seulement de grands singes qui vivaient en troupes, en familles, comme aujourd'hui les chimpanzés et les Gibbons, ou tout simplement les abeilles, avec des lois très bien adaptées à leurs espèces. Ils étaient créés pour être les serviteurs de l'homme. Et ils nous auraient été infiniment précieux, si nous ne les avons pas exterminés, dans la cruauté qui a suivi la faute originelle. Et le résultat de cette extermination, fut que l'homme a réduit son semblable en esclavage..

- Un esclavage dont nous ne sommes pas encore sortis aujourd'hui !
- Certes non !
- Cette paléontologie, c'est une fantasmagorie !...
- Non, non, me dit le père jésuite. C'est du crétinisme scientifique, le même que celui qui nous fabrique la bombe nucléaire.

oooooooooooooooo

Les 7 Culottes du Diable

2^{ème} culotte

Les fumisteries de l'exégèse moderne.

J'étais en voyage dans l'est de la France. Je séjournais chez un ami. La presse catholique locale avait annoncé une conférence dans la ville voisine, un soir à 20 h. 30, par un éminent professeur de séminaire sur l'Évangile de Saint Matthieu. Je pensais naïvement que cette conférence m'apporterait quelques éléments positifs pour mieux connaître l'histoire et surtout la Personne de Jésus-Christ. Ne valait-il pas mieux, en effet, en toute loyauté chrétienne, écouter un bon prêcheur évangélique, plutôt que de se divertir au cinéma en assistant par exemple à un film de Bourvil ? ...

Eh bien, croyez-moi : cela était peut-être vrai autrefois, mais plus aujourd'hui. Car Bourvil est un « prêcheur évangélique » de beaucoup supérieur à certains professeurs de séminaire !...

Répondant à l'appel de la presse, l'élite de la population catholique s'était rassemblée dans la salle municipale, deux à trois cents personnes. Il s'exhalait de cette assemblée chrétienne (?) non plus des cantiques harmonieux pleins de foi, mais un brouhaha confus, semblable à ce tohu-bohu qui avait précédé l'organisation du chaos. Le conférencier arriva. Il monta sur l'estrade. Personne ne se leva, sauf moi, pressé par une politesse qui n'est plus de mise aujourd'hui, et me fit passer, sans doute, pour un étrange bloc erratique du début du quaternaire. Personne ne salua, personne ne fit silence. La vulgarité démocratique a supprimé les anciens usages qu'inspirait autrefois un parfum de charité chrétienne. Mais notre conférencier, démocrate sans doute, ne s'en trouva nullement gêné. Je m'attendais à ce qu'il fit une prière pour invoquer le Saint Esprit, organisateur du chaos, lumière des cœurs et des intelligences : pas du tout. A l'école laïque, on invoque au moins Jean Jaurès... Ici le discours commença par des hoquets et des raclements de gorge, tels les ratés d'un vieux moteur qui peine à démarrer.

Un discours !... Que dis-je ! Un enchevêtrement confus de matériaux informes : un chantier de démolition. Les mots s'entrechoquaient dans sa bouche en propositions inachevées, sur le ton monotone de la désespérance: plus de flamme, plus de foi, ni d'enthousiasme, plus de clarté, plus de joie, plus rien.

« - *Humm... Hasch... Rhasm...* Vous avez entre les mains une petite feuille de papier. Vous l'avez tous ? Non ? Oui... Non... Ici... il y a des personnes qui ne l'ont pas. S'il vous plaît... *Humm... Hasch... Rrrhom... Bon* ; c'est un plan de l'Évangile de Luc ; non, excusez-moi, de Matthieu. Donc, c'est un plan. Un plan... on peut en faire plusieurs. Ici, bon, il est divisé en 5 parties. C'est plus commode, ça aide la lecture ; mais c'est arbitraire, bien sûr... *Atchoum* !...

« - Voilà... *Bon... Humm...* Matthieu, c'est un évangile, un des quatre évangiles. C'est ce que l'on croyait, ce que l'on pensait de Jésus lorsqu'il a été rédigé. Il nous donne une image de Jésus. C'est Jésus en image : l'image mentale de la communauté chrétienne à propos de Jésus... Le reflet de ce qu'elle pensait à ce moment-là sur Jésus, sur le personnage « Jésus »... Vous n'avez pas froid, là-bas ? On pourrait fermer la porte de derrière... oui, tirez un peu la porte. Là, ça y est. Ça évite le courant d'air. *Humm... Rasch...* Le tout est de savoir quelle fut cette communauté pour laquelle a été écrit cet évangile de Marc... non de Matthieu, vers les années 90-100. Eh bien, c'est une communauté dans le sud de la Palestine, au même endroit

où s'était retirée une communauté juive dirigée ou même formée par les pharisiens qui avaient survécu à la ruine de Jérusalem en 70, vous savez ?... Bon ! La ruine de Jérusalem ? c'est connu ! Josèphe, l'historien juif... Et, entre ces communautés, il y avait une rivalité qui explique que le Jésus de Matthieu soit si opposé aux pharisiens. Comprenez-vous ? « *Malheur à vous pharisiens hypocrites...* » Le chapitre 23 de Matthieu. Vous savez ? Bon. Vous l'avez lu ? Bon, vous le lirez si vous ne l'avez pas lu. C'est invraisemblable que Jésus ait pu prononcer de telles paroles, comprenez-vous ? Car les pharisiens contemporains de Jésus étaient des gens droits et honnêtes, vénérés du peuple, estimés de tous ; et on ne voit pas pourquoi ils auraient pris Jésus en grippe ?... Ils avaient même beaucoup d'admiration pour lui, comme ce docteur de la loi qui vient l'interroger sur le plus grand commandement... Mais dans la communauté chrétienne du sud de la Palestine, en 90-100, *Humm... Rhomm... Heusch...* ce fut tout différent... Et alors, il fallait transposer dans le passé cette hostilité contre les pharisiens : phantasme de transfert... et l'on fait dire à Jésus toute la haine que la communauté nourrissait contre les pharisiens...

« Vous comprenez ?... Ca explique tout !... La communauté forme les personnages en fonction de ce qu'elle sent, de ce qu'elle vit... Bien sûr, c'est quelqu'un qui a rédigé cet évangile, mais ce type-là, il a écrit sur son papier ce que la communauté pensait de Jésus. Il ne pouvait pas faire autrement, sinon il se serait fait sortir... C'est la psychologie de groupe... *Atchoum ! RHHHACH... Humm...* L'auteur écrit toujours en fonction de la réaction de la communauté. Tout comme aujourd'hui un prédicateur ne parle pas pareil quand il parle à des bonnes soeurs ou à des enfants du catéchisme. Ainsi l'auteur de cet évangile que l'on attribue à Matthieu. Bien sûr qu'aujourd'hui on écrirait tout autrement l'Évangile de Saint Matthieu, puisque ce que l'on pense de Jésus a changé depuis ce temps-là. Comprenez-vous ? ...

« Oui, Bon, Voilà... Donc, évidemment, bien sûr... Lorsque enfin... car les choses se font comme ça, c'est comme ça que se font les choses. Il n'y a pas à chercher plus loin. Maintenant voyons un peu les deux premiers chapitres. La communauté se fait une idée de Jésus, une haute idée, une grande idée, il faut donc que Jésus soit de lignée royale, donc évidemment fils de David, c'est pourquoi l'auteur forge la liste de ses ancêtres. « *Abraham engendra Isaac, et Isaac engendra Jacob...* et patati... et patata... engendra... » (rires d'une centaine d'imbéciles). Il faut assurer à Jésus la lignée royale, comprenez-vous ? Il y avait des rois, à ce moment-là, et il fallait que l'on puisse appeler Jésus : « *Roi des rois et Seigneur des seigneurs...* » De nos jours, ce serait tout différent, puisque dans un monde démocratique, on ne se rattache plus à une lignée royale, tout au contraire. *Humm... Humm... Hasch...* Matthieu nous présenterait aujourd'hui un Jésus plébiscité par le peuple, vous comprenez, tout s'explique en fonction du contexte socio-politique...

« Donc, la liste des ancêtres, jusqu'à Joseph, qui, lui, n'engendre pas. Bien sûr, Jésus est né de la Vierge, par l'Esprit Saint. C'est ce que pense la communauté qui grandit ainsi l'homme Jésus en lui donnant une origine céleste... Il ne faut pas que Jésus soit inférieur aux héros et aux dieux de l'antiquité... Vous comprenez ?... Et c'est Joseph qui va donner à Jésus son identité judaïque, c'est lui qui va assumer la paternité à l'égard de cet enfant, encore qu'il ne soit pas de lui. C'est ce qui explique que ce Joseph veuille tout d'abord renvoyer Marie, car il n'est pas le père de l'enfant, et c'est l'ange qui intervient et qui ordonne de lui donner un nom. C'est le privilège du père de donner un nom à l'enfant. Ainsi, comme un auteur de film qui donne au point de départ l'image clé du film, ici, l'auteur nous donne l'image clé de Jésus, qui expliquera tout, les miracles, et tout, et tout... »

(...)

Au bout de trente minutes de ce jargon, il n'était plus possible de croire que Saint Matthieu était l'auteur du premier évangile, s'il avait lui-même existé, si même Jésus avait eu

une existence réelle, autre que celle qui lui prêtait l'imagination (?) ou la foi (?) ou la croyance (?) de la communauté... Et d'une communauté très localisée, et tout à fait hypothétique. Certes, tout n'était pas nié clairement, loin de là : c'eût été trop simple ! Mais tout devenait fumeux, aussi bien les affirmations traditionnelles que les négations les plus farfelues. « On pense que... On peut penser que... Il est probable que.. » Nous eûmes droit au tour de carrousel qui fit défiler les « proto-Marc », et les « proto-Luc », et les « proto-Matthieu », et les documents K, J, L, M... Si je n'avais pas eu antérieurement quelque connaissance de cette argumentation facétieuse, ma foi eût été ébranlée. Le fût-elle chez quelques auditeurs ? Chez la plupart ? ... Elle ne pouvait être que détruite, à moins qu'une grâce spéciale, tel un parapluie protecteur sur les âmes trop simples, les empêchât d'être scandalisées par ce discours destructeur, déclamé par un professeur de séminaire !

Lorsque l'Évangile de Saint Matthieu nous eût été ainsi présenté comme un cadavre parfaitement disséqué, nous eûmes droit à la lecture expliquée d'un texte choisi. Il s'agissait de la tempête apaisée. A la suite de tous les chrétiens, depuis cet événement significatif de la puissance de Jésus sur les éléments, je pensais que cette tempête avait bel et bien existé, qu'elle avait été effectivement apaisée, comme l'Évangile le raconte de la manière la plus objective et la plus directe qui soit. Eh bien non ! Aujourd'hui il n'en est rien ! Selon nos modernes exégètes, nos pères dans la foi étaient des benêts et des nigauds. Pourquoi donc ? Parce que, selon cet éminent professeur de séminaire, le mot grec que l'auteur a employé pour désigner cette « tempête », est « seismos » qui signifie d'abord secousse et tremblement de terre. Ce n'est pas le terme spécifique pour désigner une tempête. C'est donc que, par cette image colorée d'une tempête, l'auteur a voulu simplement nous enseigner que Jésus est toujours présent pour assister ce misérable rafiote qu'est l'Église !...

J'eus le souffle coupé par cette exégèse. J'étais étourdi à tel point que je n'osai plus prendre la parole. J'avais envie de hurler, et d'autre part, je me demandai s'il valait la peine de lutter contre le néant. Par la suite, j'écrivis une lettre bien articulée à cet éminent professeur de séminaire, pour lui dire avec de bons arguments rationnels, conformes à la vraie foi, qu'il était noyé dans le cirage le plus noir. Il n'a jamais répondu à cette lettre, car il est, comme tant d'autres, partisan du « dialogue démocratique ».

oooooooo

Par la suite, je n'ai pu chasser de mon esprit cette question énervante : En 90-100, saint Matthieu était assurément mort, martyr. Comment a-t-il pu écrire son évangile à cette date ? De qui se moque-t-on ? de Saint Matthieu ? de son Évangile ? de la foi ? de la tradition de l'Église ? de la sainte Liturgie qui a toujours chanté : « Lectio sancti evangelii secundum Mattheum » ? Qui faut-il croire ? Que faut-il rejeter ?...

Ma perplexité augmentait de jour en jour. Je n'eus pas d'autre issue que celle d'aller consulter un éminent professeur d'Écriture Sainte mieux informé et plus compétent que ce conférencier d'un soir. Je le verrai seul à seul, dans son bureau. Je pourrai lui parler d'homme à homme et apprendre de lui, en toute simplicité, ce qu'il en fut réellement, ou, du moins, ce qu'il en pense. Mais existe-t-il aujourd'hui un professeur capable de penser ? Pouvons-nous être assurés en notre temps, de l'histoire réelle de Jésus Christ, dans laquelle nous avons le fondement de la foi ?

Pendant les jours qui suivirent, le doute me rongea : j'étais tenaillé, bouleversé, presque malade. « Finalement, me disais-je, si les Évangiles ne sont qu'une imagination apparemment historique, reflétant la croyance de la première, - ou de la deuxième... ou de la troisième,... ou de la énième - communauté chrétienne, quelle raison nous reste-t-il pour admettre et professer que Jésus est fils de Dieu ?... Comme je ne pouvais moi-même sortir de cette douloureuse

ambiguïté, je pris rendez-vous chez un célèbre professeur : le professeur « Helme Vagalam », universellement connu, pour ses travaux sur les langues orientales anciennes, sur la philologie du copte et du syriaque, sur la reconstitution de l'ancien araméen, d'une compétence hors pair sur tous les anciens documents écrits, canoniques et apocryphes, archéologiques même, capables de nous assurer de la réalité historique de Jésus. Comme cet illustre professeur est toujours surchargé de travail, il ne m'accorda qu'une seule heure d'entretien. Je me rendis à son rendez-vous qu'il m'avait fixé par téléphone.

oooo

Je fus à l'heure dite sur le seuil de son bureau, où il m'invita à entrer d'une voix chevrotante et timide, lorsque je frappai à sa porte. L'homme était petit et maigre. Il portait le col romain et un complet de clergyman gris sombre. Il disparaissait derrière un monceau de livres, documents, dossiers, paperasses entassées devant lui, et dans son dos, la bibliothèque aux portes béantes, alignait des rayons chargés de livres et de cartons. Il m'accueillit ainsi :

- Ah ! Monsieur l'abbé !... Je ne vous attendais plus... A vrai dire, excusez-moi, j'avais oublié ce rendez-vous. Rappelez-moi votre nom, s'il vous plaît.

Je le lui dis.

- Ah ! J'y suis, j'y suis. Votre coup de téléphone, l'autre jour. Vous me demandiez si saint Matthieu était déjà mort lorsqu'il écrivit son évangile ?... Eh bien, oui, voyez-vous. C'est scientifiquement démontrable. Nous pouvons maintenant considérer que la question synoptique est enterrée, et qu'il n'y a plus à la ressusciter.
- Enterrée ?... Enterrée ?... Que voulez-vous dire, cher maître ?
- Je veux dire que l'on a accumulé sur cette question des monceaux d'arguments de toute sorte, et de toutes provenances : tout ce qui pouvait être dit a été dit, et même tout ce qui ne le pouvait pas.
- Mais, cher maître, songez-vous à ce que vous dites ?

Il prit un air olympien, mi comique, mi sérieux, branlant la tête de droite à gauche et de gauche à droite, pinçant les lèvres...

- Oui, manière de parler, évidemment... Cela signifie que les textes autrefois attribués à saint Matthieu, Luc et Marc, peuvent n'être que le résultat de compilations et de rédactions successives, de différents documents antérieurs, entre le proto-Matthieu, disons, et ce petit livret qui depuis le début - soit environ la première moitié du deuxième siècle - est connu sous le nom de « *Evangile de Saint Matthieu* ». Pour chacun des évangiles, nous avons déterminé un certain nombre de rédactions intermédiaires, que l'on ne pourrait dépasser sans tomber dans la pure imagination. Ainsi celui de Marc pourrait être le résultat de cinq ou six compilations successives, entre les premiers documents pouvant être de la main même de saint Marc et ce qui figure aujourd'hui dans les plus anciens manuscrits. Ensuite, le texte n'a pas varié. On ne peut mettre en doute la tradition manuscrite depuis le troisième siècle. On ne peut tout de même pas dire, là, que nous n'avons pas les manuscrits, puisque nous les avons. Leur existence même nous interdit toute autre hypothèse. On peut donc être inclinés à penser, scientifiquement bien sûr, que Marc était déjà mort depuis au moins quatre-vingts ans lorsque son évangile a pris sa forme définitive. De même Matthieu, que l'on croyait autrefois être l'évangile le plus ancien.
- Mais j'ai toujours cru, moi, que saint Matthieu avait été écrit en araméen dès les années 30, pour les juifs de Jérusalem, dès la toute première prédication apostolique... N'est-ce pas saint Jérôme qui en porte témoignage ?
- Jérôme, ou le pseudo Jérôme ou le plagiaire du pseudo Jérôme... à moins qu'un copiste ait intercalé un feuillet de son crû dans le plagiaire du pseudo Jérôme... Que l'ancien publicain nommé Matthieu, ait écrit quelque chose, à la limite,

scientifiquement parlant, ce n'est pas impossible, à la rigueur en araméen, si vous le voulez. Votre hypothèse n'est pas irrecevable. Elle est même encore aujourd'hui soutenue par des vrais savants. A vrai dire elle serait même tout à fait satisfaisante, et correspondrait assez bien à ce que l'Eglise a toujours cru.

- Et qu'a-t-elle cru ?
- Ce que vous dites !... Que saint Matthieu, comme vous le dites, a écrit son évangile avant la première communauté de Jérusalem, soit avant l'année 37. Mais il faut alors admettre ce que l'Eglise a également cru : que Jésus aussi a bel et bien existé comme les Evangiles le racontent ; qu'il a fait et dit tout ce qui s'y trouve rapporté. Or c'est justement cela qui est contesté aujourd'hui par les tenants de l'évolution des formes, et qui constitue, à leurs yeux, un postulat irrecevable.
- Un postulat ?... Comment, un postulat ? ... Si les évangiles sont historiques, si les faits qu'ils rapportent se sont réellement produits, ce sont eux qui s'imposent !... Où voyez-vous là un postulat ?
- Mais ... Monsieur l'abbé !...

Le professeur me regardait avec une évidente consternation : il semblait scandalisé par mon ignorance...

- Comment !... Vous êtes donc si mal informé des nouvelles méthodes de l'exégèse ?... Mais voyons... ne comprenez-vous pas que, parlant comme vous le faites, vous imposez à priori le postulat de la Révélation ?
- Comment cela ?
- Mais enfin !... Si vous admettez au départ la possibilité même de la Révélation, il n'est plus possible de faire une exégèse scientifique, voyons !...

J'eus un moment de trouble, de vertige.... Je me crus au bord d'un précipice : ma foi allait s'y engouffrer et avec elle toute ma raison de vivre, le fondement de mon espérance ; j'allais bientôt douter de mon sacerdoce et de ma propre existence. J'eus peur. Je crus d'abord que nous nous étions mal compris.

- Cher maître, dis-je, entendons-nous bien sur le mot « révélation ». Moi je pense que la Révélation est le fait que Dieu a parlé aux hommes, tout d'abord par les prophètes et les sages, ensuite par les évangélistes et les apôtres qui nous ont rapporté fidèlement le témoignage de son propre Fils, Jésus...
- Oui, oui, oui !... cria le professeur. C'est bien cela, nous sommes parfaitement d'accord sur le mot « Révélation ». Eh bien, oui, voyez, c'est bien cette Révélation telle que vous la définissez que nous excluons par méthode scientifique, car cette idée de « Révélation » vient tout brouiller !... Comprenez-vous ? Nous proposons donc, maintenant, d'étudier les textes considérés jusqu'ici comme sacrés, comme canoniques, comme inspirés de Dieu, sous un aspect strictement humain, dans leur facture littéraire brute. Là nous sommes en terrain sûr, voyez-vous. Et là, finalement, tous les adversaires de la foi seront obligés de nous donner raison. En épousant leurs méthodes, nous arriverons à les convaincre.
- Les convaincre de quoi ?
- Que nous sommes aussi intelligents qu'eux, mon ami ! Nous dépouillons les Philistins de leurs armes !... Comprenez bien : si la communauté chrétienne a fait le Christ, en façonnant, en inventant, par sa foi, la personne de Jésus, son histoire, sa conception virginale, sa résurrection glorieuse, nous aussi, éventuellement, nous pourrions tout aussi bien aujourd'hui qu'autrefois, en fonction de notre foi, refaire le Christ... pourquoi pas ?... Vous me comprenez ?... N'est-ce pas très fort ? N'est-ce pas une position inattaquable ? Le Christ est vivant, du moment que la communauté chrétienne le dit et le chante !...

Je balbutiai :

- Oui, mais... la réalité historique, tout de même !... Si je dis « Jésus est ressuscité », cela doit être vrai d'abord dans les faits, que je le croie ou non, que je le sache ou non !... La réalité historique a précédé l'opinion de la communauté chrétienne...

Mais le professeur Vagalam, sur le moment, poursuivait son idée. Il ne se rendait pas compte de mon trouble, ou, peut-être, feignit-il de ne pas le voir. Il s'était levé et déambulait entre son bureau et sa bibliothèque, le doigt tendu, et déclama d'un ton doctoral qui convenait fort mal à sa voix grêle :

- D'ailleurs, c'est en fonction même des règles exégétiques que nous sommes conduits à penser que la communauté chrétienne a fait le Christ, tout comme ce fut la communauté juive qui a fait les prophètes, les psalmistes et les sages; de même c'est la foi mosaïque qui a fait Moïse, et finalement c'est Moïse qui a fait Dieu... C'est d'ailleurs le titre d'un livre qui vient d'être édité.
- Quant à moi, lui dis-je, je pensais jusqu'ici que c'était l'inverse : que Dieu a fait le ciel et la terre, qu'il a appelé Moïse, qu'il lui a parlé, lui a donné ses commandements et la puissance des miracles, de sorte que, par la main de Moïse, Dieu a délivré son peuple de la servitude du Pharaon...
- Oui, oui, oui... cela était ainsi autrefois, mais nous avons changé tout cela, et nous expliquons l'Écriture d'une manière toute nouvelle. Voyez combien cette exégèse moderne s'adapte admirablement aux idées démocratiques de notre temps : si le peuple est souverain dans le domaine de la politique, pourquoi ne le serait-il pas également dans le domaine de la foi ?... La foi jaillit du peuple, je veux dire, de la communauté des croyants. Elle s'est exprimée autrefois par les Évangiles, puis par les innombrables documents de la foi, au cours des siècles, et bientôt elle va s'exprimer dans les formes nouvelles socio-politiques de la cité sans classe et internationale qui se construit sous nos yeux...
- En êtes-vous bien sûr ? lui demandai-je.
- Sûr.. Non, on ne peut être sûr de rien. Et c'est là justement le postulat scientifique de base qui élimine tout postulat irrationnel !...
- On ne peut donc plus être assuré que Jésus est fils de Dieu ?
- Eh ! eh ! eh... !

Vagalam hoquetait : il avait le souffle coupé. Cette simple proposition « Jésus est fils de Dieu » l'avait comme assommé... Il répéta :

- Jésus Fils de Dieu... Jésus Fils de Dieu... Oui, c'est la confession inaugurale de Pierre... sa fameuse confession au cours du voyage à Césarée de Philippe : chapitre XVI de Matthieu. Mais... entendons-nous bien, monsieur l'abbé, entendons-nous bien... Je suis sûr de cela par une certitude de foi, mais non point d'une certitude de science, puisque la science aujourd'hui, par principe, doute de tout.
- Alors, cher maître, vous vous mentez à vous-même !... Ou alors vous vous moquez de moi !
- Non !
- Si !

J'eus peine à maîtriser mon indignation :

- Quoi, lui dis-je : vous croyez par la foi ce que vous niez par la science ? Vous êtes un drôle de bonhomme !... Et vous vous trouvez à l'aise ? Vous estimez votre position confortable ?... Ne sentez-vous pas que vous sombrez dans la déraison et l'hébétéude ?... Toutes vos puissantes études vous ont conduit au délabrement de l'esprit, à cette négation de la raison, par laquelle vous prétendez éliminer « l'irrationnel » !... Alors, et l'objectivité de l'histoire ? ... De qui vous moquez-vous ?

La colère montait en moi, et je ne pus me contenir ; debout, je criai avec force :

- Apprenez, monsieur, que tout érudit et savant que vous êtes, vous êtes devenu méprisable et vil, non seulement aux yeux des vrais chrétiens mais de tout homme droit et honnête !... Ne voyez-vous pas que la poussière de vos livres vous recouvre comme une larve misérable, et que vous êtes là, dans votre trou, enfoncé comme une taupe loin de toute vie, de toute espérance ? Apprenez, monsieur, que vous n'êtes qu'un ruminant de parchemins, trop myope pour voir ce qu'ils signifient, et que, chez vous, le goût de la lettre a tué l'esprit...

C'était affreux... Mes paroles étaient tranchantes comme un glaive, écrasantes comme une massue: le petit homme tremblait devant moi comme une feuille ; il me regardait avec des yeux hagards, livide. Je fus effrayé. Je vis que toute son érudition fantastique avait la fragilité d'un château de cartes, et qu'elle recouvrait, comme d'un vêtement d'emprunt, une âme d'une extrême pusillanimité.

- Excusez-moi, lui dis-je, je vous ai fait mal...

Je voulus prendre congé :

- Je m'en vais, lui dis-je. J'ai eu la maladresse de m'appuyer sur un roseau cassé qui vient de me percer la main. J'ai crié... Je vous ai importuné, je vous demande pardon...

La main sur la poignée de la porte, je m'apprêtais à tourner les talons... Alors, chose surprenante, ce petit homme courut vers moi en gémissant, en bredouillant, en balbutiant je ne sais quelles excuses. Puis il me supplia, en me prenant les mains :

- Non, non, restez, monsieur l'abbé. Je vous en prie, restez. Ecoutez-moi, écoutez-moi...

Ses yeux brillaient comme des charbons dans ce visage de déterré. Il me ramena de force jusqu'au fauteuil délabré où je m'étais un instant assis. Il me disait : « Attendez, attendez, je veux vous dire quelque chose... » Et, disant cela, il approcha une chaise et s'assit tout près de moi.

J'étais au comble de la stupeur et de l'émotion. Je ne pouvais imaginer que sous le masque de professeur auréolé par une renommée quasi mondiale, vivait encore un enfant en qui l'espérance n'était pas éteinte. J'en eus l'intuition subite, à ne voir que ses yeux mouillés de larmes, et je devinai déjà ce qu'il allait me dire :

- Je veux vous parler d'homme à homme, ou, mieux encore, de prêtre à prêtre, me dit-il. Accordez-moi quelques minutes, monsieur l'abbé, et vous garderez tout cela pour vous. Vous ne le révélez à personne.

Il jetait sur moi un regard semblable à celui d'un prisonnier derrière ses grilles.

- Mon cher ami, mais bien sûr que c'est vous qui avez raison ! C'est évident, c'est très certain !... Moi aussi je crois que l'Évangile est vrai, tel qu'il est écrit, que Jésus est fils de Dieu, né d'une maman vierge, d'une mère admirable: c'est trop évident ! Joseph, son père... quel homme, quel homme vrai !... Voulez-vous que je vous dise ? Moi, tel que vous me voyez ici, décrépi par la vieillesse, chargé d'années, usé par des veilles infinies : c'est tout à fait malgré moi que j'ai été poussé dans ce désert sans eau de l'exégèse moderne. Mais au fond de moi-même, je vomis tout cela, j'en ai horreur. J'aurais tant voulu être un vrai prêtre, tout simple, tout direct, portant témoignage pour la foi apostolique, qui n'est pas à remettre en question, pour la Révélation divine qui est incontestable. J'aurais appris aux enfants, par de simples leçons de catéchisme, à aimer Jésus ; aux jeunes vierges à se garder toutes pures pour leur époux céleste,

aux jeunes hommes à consacrer toute leur vie et tous leurs talents à l'unique cause qui en vaille la peine : le service du Seigneur Jésus, l'avènement de son Règne, la Rédemption de l'humanité !... C'est tout simple la foi ! La foi d'Agathe, de Lucie, de Cécile, d'Agnès, de ces petites vierges chrétiennes qui savaient seulement le Credo, mais qui en voyaient aussitôt pour elles la conséquence pratique, sans ambiguïté, sans aucune hésitation : imiter Marie, la vierge des vierges, le modèle irrécusable de la foi : « *Heureuse es-tu, parce que tu as cru...* » Telle était alors cette faiblesse dans le monde, qui confondait les sages, les forts et les puissants : « *Infirma mundi elegit Deus...* »

Il avait tiré de sa poche un mouchoir déchiré, et s'en épongeait les yeux. Encore aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je suis bouleversé : je ne comprends pas le phénomène de bascule psychologique qui venait de se produire dans cet homme : comment, en un instant, il me faisait ainsi ses sublimes confidences. Il me racontait l'accablement de son « Devoir d'état » décevant, sa longue patience, son découragement, sa détresse devant une Eglise qui s'éloignait des sources vives de la foi. Il m'avouait que, depuis cinquante ans, il n'avait pas quitté cet obscur bureau, refusant même de prendre quelques vacances, toujours sollicité qu'il était, d'un côté ou de l'autre, pour tel article, telle étude, que personne évidemment ne lirait jamais, et dont il mesurait lui-même le mortel ennui... Toutefois, il se reprit :

- Mais, voyez, j'ai comme un jardin secret dans mon âme, et je le cultive par cette foi des premiers âges, dont je respire le sublime parfum à jamais envolé pour la plupart des chrétiens. Moi, j'ai l'avantage d'être au contact direct de documents inégalables... que le public aujourd'hui raillerait, ne pourrait plus supporter ... Tenez, par exemple...

Et il se leva, et me montra un rayon de sa bibliothèque :

- Voyez : ce sont là des documents, des photocopies de très très vieux manuscrits. Voici le « *Banquet des dix vierges* », de Méthode d'Olympe ; et voici « *l'Adversus Haereses* » d'Hyppolite. Ici, les actes des premiers martyrs tels qu'ils furent recueillis par le Saint pape Damase. Là, saint Clément de Rome, le 4^{ème} successeur de Saint Pierre : ses lettres. Mon Dieu, quelle querelle autour de ces lettres !... Elles sont authentiques, vous savez !... Et ici saint Justin, et là Papias... Nous y respirons la vraie foi apostolique, la véritable espérance du monde. Telles sont les dernières lueurs crépusculaires de la primordiale Eglise encore rayonnante de vraie liberté, juste avant qu'elle ne devînt, hélas ! ce qu'elle n'a jamais cessé d'être jusqu'à nous : une administration impériale orientée vers la fosse de perdition... Hélas, maintenant, et depuis longtemps ! on ne croit plus aux promesses du Christ !... Là, dans ces vieux textes, nous voyons bien que l'Eglise pré-constantiniennne n'a pas « inventé le Christ », comme l'ont enseigné de tristes crétiens. Elle vivait alors intensément de son souvenir, de son mémorial. Elle était l'Eglise fidèle, fidèle jusqu'à la croix, l'épouse fidèle dans l'oblation eucharistique de son Seigneur, acceptant le martyre plutôt que renier la moindre de ses paroles... ! Il n'y avait pas de pèlerinages militaires, en ce temps-là ! On n'avait pas supprimé les exorcismes du Baptême !... On identifiait sans erreur l'ennemi qu'il fallait abattre pour remporter la victoire de la vie sur la mort : promesse solennelle du Seigneur Jésus - il cita la promesse du Christ en criant d'une voix éclatante - « *En vérité, je vous le dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort* » : verset 51 du huitième chapitre de Jean, monsieur l'abbé, rappelé par Paul dans le chapitre 15 de la première aux Corinthiens... En ces temps-là, difficiles, mais héroïques, la foi était intacte, lucide, brillante comme le Soleil, au point qu'elle n'avait plus besoin, si l'on peut dire, de sources écrites. La Tradition des Apôtres, scellée par leur sang, était alors non seulement connue, mais vécue ! Voilà ce que nous avons perdu, comprenez-vous, monsieur l'abbé... ! et que nous ne retrouverons probablement jamais ...

Il gémissait, il pleurait, autant qu'un vieillard usé par ses austères travaux pouvait encore pleurer.

- ...pardonnez-moi, pardonnez-moi, disait-il, j'ai quand même un coeur, vous savez... mais je n'ai jamais pu l'ouvrir à personne. Vous êtes le premier, mon ami, parce que votre légitime indignation contre nos méthodes pleines de superbe, vient de réveiller en moi le désir mourant de mon âme : je ne pensais plus trouver en ce monde, un chrétien, un prêtre !... qui ait encore la foi... Et vous, vous l'avez !

Il y eut un moment de silence. Je compris qu'il avait caché pendant des années, avec une sainte pudeur, le secret de son espérance intime.

- Mais, mon père, lui dis-je, rien ne vous empêche... comment dirai-je ?... de changer votre fusil d'épaule, de vous dégager de ce carcan insupportable qui vous étrange ?...
- Ah ! vous croyez que c'est facile !... Vous ne savez pas ce qu'est la tyrannie des intellectuels ! Quelle pression psychologique est imposée par les Ecoles ! Il faut être « dans le vent » !... Or, aujourd'hui, c'est le dogmatisme de la Négation qui commande. A vrai dire, ce que je pense, moi, en toute sincérité envers moi-même, ne pourrait être publié : je me ferais moquer de moi. Je me ferais houspiller et conspuer, on m'accuserait de sombrer dans le gâtisme. Dire franchement comme cela, que la Tradition de l'Eglise ne nous a pas trompés, que saint Matthieu, saint Marc et saint Luc sont de vrais historiens, qu'ils ont raconté tel quel ce qu'ils ont vu et entendu, que Saint Jean est aussi vrai que les trois autres, que saint Paul a bel et bien écrit toutes les épîtres que nous avons de lui, et sans doute aussi d'autres qui sont perdues à jamais... que les faits de l'Evangile sont bien arrivés, y compris la conception virginale de Jésus, sa Transfiguration et sa Résurrection... vous vous rendez compte ? Plus personne ne veut admettre que ces faits furent réels !... Le croiriez-vous ? : eh bien ! pour avoir audience aujourd'hui, il faut mentir, vous entendez, mentir !... Tout de même ! c'est inadmissible !... Pour avoir un renom de savant, il faut avouer que l'on ne sait rien... C'est incroyable !... L'opinion démocratique universelle nous oblige à mentir ! Entendez-vous ? Vous entendez ?... Les savants loyaux réduits au silence sont victimes, on ne sait comment ?... d'une énorme et tyrannique supercherie !...

Il s'était levé, il reprenait courage, et même, rougissant et s'échauffant, il gesticulait et vociférait avec fougue :

- En fait, nous savons beaucoup de choses ; on sait tout et on ne dit rien ! On sait tout, et tout est enterré ! On pourrait mettre à la disposition des fidèles, aux portes des églises, les trésors merveilleux des Pères, des martyrs, des anciens confesseurs, des pionniers de la foi... Et on leur donne Bibi Fricotin, Fripounet et Marysette... que sais-je encore !... On leur vend des sornettes en bandes dessinées.... C'est une honte !... Pour ce qui est de la vraie tradition de la foi, nous avons les textes critiques, les références précises aux plus anciens manuscrits, indiscutables. Mais... tout est falsifié, enterré, « pour ne pas déplaire au monde ». L'opportunisme supplante la vérité. L'Evangile éternel est devenu « l'évangile aujourd'hui ». La vérité, nous l'avons, nous l'avons toujours eue, mais elle est ensevelie. L'église... victime de milliers de fossoyeurs venus d'on ne sait où, entrés on ne sait comment... cadavres intellectuels imposés par des intrigues diaboliques : ils ont éteint sous les cendres du doute dit « scientifique » le feu vivant de la Vérité... !

Il se fut un instant. Il marchait toujours de long en large n'arrivant plus à dissimuler son agitation intérieure, ses lèvres tremblaient, balbutiaient, comme s'il hésitait à livrer ce qu'il avait encore à dire. Je le considérai avec la plus extrême émotion. S'il avait parlé, avec sa voix

chevrotante et ses gestes maladroits, devant un amphithéâtre rempli d'étudiants, il se serait fait siffler. Puis, se plantant tout droit devant moi, il déclara :

- Mais, je tiens ma vengeance, monsieur l'abbé, Je la tiens ! Après ma mort... Comme Copernic qui, ayant découvert le système du monde, attendit d'être sur son lit de mort, avant de le dévoiler, dit-on... Eh bien, moi aussi, je tiens ma vengeance contre la confusion des ténèbres

Il se dirigea vers la bibliothèque. Il en tira un dossier de carton gris ; il le saisit pieusement comme un calice d'or, et vint s'asseoir tout près de moi. De ses mains tremblantes, il l'ouvrit :

- Voyez ! ...

Je regardai. Je vis. Pour la première fois de ma vie, et pour la seule, sans doute, je connus l'émotion de l'homme qui met la main sur un document authentique qui, par miracle, a traversé les siècles : j'avais sous les yeux un codex de papyrus, une vingtaine de feuillets, fragiles, plus que des ailes de papillon, jaunies, presque marron, mais ornés d'une belle écriture, bien noire encore, fine, serrée, aux caractères bien dessinés, en lignes compactes et uniformes : un miracle de conservation... Le professeur Vagalam murmura en le mettant sous mes yeux :

- Unique ! Une découverte unique ! monsieur l'abbé, une chance inouïe... Figurez-vous que l'an dernier un de mes amis très cher, passait au Caire après avoir visité les Pyramides. Il avait un jour à perdre dans cette cité que l'on dit étrange et fantastique. Il errait dans les rues étroites de la ville arabe. Il fureta. Le miracle se produisit. Il entra, comme par hasard, chez un marchand juif, un brocanteur qui vendait de tout, à la fois antiquaire et épicière, quincaillier, droguiste, libraire. Il échangea avec lui quelques mots. Ce marchand juif, flatté d'entendre de la bouche de mon ami l'hébreu de ses pères, lui présenta cela en disant : « Moi, je ne sais pas lire cette langue... mais toi peut-être. Je te le donne si tu m'achètes quelque chose ».
- Est-ce possible ?
- Tenez, regardez, il est entre vos mains. Un texte copte des premiers siècles...

Les feuillets, trop précieux, étaient protégés par un plastique transparent Je n'osais, évidemment, les toucher. Je dis au professeur Vagalam :

- Vous avez lu ?
- Bien sûr ! Et j'ai traduit ! avec toutes les annotations nécessaires, et toutes les références à ce qui peut être connu dans l'ancienne littérature patristique et apocryphe.
- Et qu'est-ce qu'il dit, ce texte ?
- Ah ! Le croirez-vous ? ... Eh bien, c'est un secret, mon ami. Une chose inouïe que le monde d'aujourd'hui ne peut pas supporter : il n'en est pas digne, car sa désespérance s'en offusquerait.
- Et vous pensez, que moi non plus, je ne puis le savoir ?
- Si !... parce que vous avez encore la foi.

Le professeur s'interrompit. Il aiguisait mon désir par son silence. Je jetai le regard sur ce texte abscond pour moi, tout en déplorant mon ignorance.

- Alors, questionnai-je, que contiennent-elles, ces précieuses lignes ?
- Ecoutez bien : c'est presque incroyable. Il s'agit du récit tracé ici par un disciple de saint Paphnuce... et ce récit a pour titre : « *Comment Marie l'Egyptienne fut enlevée au ciel* ».
- Non ?
- Si !
- Marie l'égyptienne ?... Qui est cette « Marie l'Egyptienne » ?

- Eh bien, nous ne connaissions jusqu'à nos jours qu'une seule Marie l'égyptienne: un repentante qui, venue d'Alexandrie, se réfugia en Palestine et se livra aux plus extrêmes pénitences. Elle n'était pas vierge, hélas, celle-ci. Tandis que celle dont l'histoire est ici racontée, c'est tout différent. Elle était presque inconnue de la Tradition, sinon par certaines sculptures de nos cathédrales, qui l'ont représentée avec ses « insignes », si l'on peut dire, à savoir sa longue chevelure couvrant sa nudité.

Le professeur Vagalam voyait tout mon désir de connaître cette histoire :

- Je voudrais bien, me dit-il, vous confier ce précieux trésor, mais, vous comprendrez que... pour m'en séparer ...
- Non, non, je vous en prie, gardez-le précieusement. D'ailleurs, comment pourrai-je le lire ? Il faudrait que j'apprenne le Copte...
- Ce n'est pas une langue difficile, pour qui sait déjà l'hébreu, l'arabe, le grec et le syriaque.
- Il serait plus simple et suffisant pour moi, que j'en lise la traduction. Pourriez-vous me la confier ?
- Justement. C'est ce que je pensais. Mais, elle n'est pas achevée. Dès qu'elle le sera, vous l'aurez.

J'exultais de joie. Nous échangeâmes encore quelques mots sur l'espérance apostolique, bien oubliée aujourd'hui, « et si bien exposée, me disait-il, dans ces pages ». Puis nous nous embrassâmes chaleureusement.

- Maintenant, écoutez, me dit-il. Pour la question synoptique, allez donc consulter le professeur Tubidek. Il connaît tout cela à fond.

Et il me donna son adresse. J'y allais.

Le professeur Tubidek était un autre genre de personnage. Grand, brun, barbu, un gaillard aux larges épaules... Il parlait d'une voix forte, presque sépulcrale. Il évoquait un bûcheron qui aurait abattu tous les arbres de la forêt, et qui, appuyé sur le manche de sa cognée, après son dur travail, se glorifiait de sa force. Restait-il encore quelque pièce secrète, quelque document caché, qui, dans quelque bibliothèque d'un obscur monastère antique, avait échappé à la hache de sa critique ?... Je lui posais, une fois qu'il eut terminé son discours inaugural, la même question :

- Saint Matthieu était-il mort lorsqu'il écrivit son Evangile ?
- Que dites-vous là ? me répondit-il, sans sourciller ; il tira une bouffée de sa pipe : Vous voulez dire que « l'évangile était déjà mort alors que Saint Matthieu était encore vivant ? »
- Ah ! ...

Le professeur paraissait amusé de mon étonnement :

- Vous croyez que je plaisante ? Pas le moins du monde ! Qu'est-ce que l'Evangile, mon ami, le savez-vous ?... Qui le sait ? Qui peut le savoir ? Eh bien moi, voyez-vous, si je le savais, je ne le dirais pas, et comme je le sais, je ne le dis pas. Je me garderai bien de le dire !...
- Ah ?...
- Vous imaginez, dans votre naïveté, que le monde est capable de recevoir l'Evangile !... Vous êtes de ces petits vicaires de banlieue qui pensent que l'Evangile est une compassion larmoyante pour les Vietnamiens tombés sous les bombes américaines ? ou les Cambodgiens pressurés par les Viet-Kong... ! Qu'il se confond avec la liberté et l'égalité démocratiques !... Qu'il est bon pour les Hippies dépenaillés et couverts de poux qui braillent au coin des rues ! Qu'il protège de sa bienveillance

ces garçons et ces filles qui couchent ensemble et dévorent la pilule ! Tout ce que le monde d'aujourd'hui peut faire, monsieur l'abbé, c'est trafiquer et falsifier l'Évangile : le véritable Évangile !... L'Évangile de Jésus-Christ ... ! Il faut d'abord que le monde croule et soit détruit... peut-être alors nous pourrions enfin proclamer l'Évangile...

J'étais de plus en plus étonné. Il y eut un moment de silence. Manifestement le professeur Tubidek me classait parmi ceux et celles qui sont rigoureusement incapables de recevoir l'Évangile. Je lui posais donc ouvertement la question :

- Cher maître, pouvez-vous me dire, à moi, ce que vous entendez par « Évangile » ?
- Ah non alors !

Et ce fut tout. Il resta bouche close. Il tira quelques bouffées de sa pipe. J'étais extrêmement gêné. Je me demandais si je ne ferais pas mieux de prendre la porte. Cependant, pour gagner quelque peu sa confiance, je lui dis :

- C'est le professeur Vagalam qui m'a envoyé chez vous.
- Ce vieux racorni ! Cette vieille chouette !... Chez moi ? Pour quoi faire ?
- Il paraît que vous connaissez à fond la question synoptique.

Il se mit à rire

- S'il y a une question stupide, c'est bien celle-là !... Oui, je la connais. Mais voyez, mon ami, tant que les hommes sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire de vraies bêtes, comme le dit le Qohélet, (3/19) , - d'ailleurs ils se disent eux-mêmes de vraies bêtes, puisqu'ils sont, disent-ils, des primates évolués - donc, mon ami, tant que les hommes sont ce qu'ils sont, il ne fut pas prêcher l'Évangile, mais les amuser avec des querelles idiotes, des discours politiques insensés, les divertir avec des matchs, des paris et des jeux. Ce sont de tels imbéciles qui ont posé, comme vous dites, la question synoptique, qui agite encore les esprits en notre temps, comme au Moyen Age, la querelle des Universaux, et au XVII^e siècle le problème de la Grâce et du libre arbitre. Tant que les hommes sont incapables de s'élever dans les hauteurs de l'Évangile, ils tournent autour, grattant les péripécies, comptant les mots, faisant de l'analyse grammaticale et logique sur les paroles du Verbe de Dieu... Tels de petits chats qui font pipi sur le pied de la Tour Eiffel.

Cette comparaison me dit rire.

- C'est exact, poursuivit le professeur. Vous savez ce qui s'est passé ? Comment s'est terminée cette querelle ridicule où tous les ratacorneurs de vieilles savates s'étaient demandé quel était celui des trois évangélistes qui avait copié les deux autres, ou les deux qui avaient copié le premier ?... Eh bien voici ce qui s'est passé : dans un diocèse de France, les séminaristes, car il y en avait encore en ce temps-là, furent occupés pendant des années à copier sur des matrices les péripécies des Évangiles synoptiques. Ces matrices furent ensuite passées dans un ordinateur. Savez-vous ce que l'ordinateur a répondu ?

J'avais entendu parler de cette affaire. Je connaissais la réponse de la machine, mais je feignis de l'ignorer, pour l'entendre tomber des lèvres du professeur Tubidek.

- Eh bien, mon ami, l'ordinateur répondit, pour confondre ces crétiens : « *Erreur : la question n'a pas de sens* ». Nous aurions pu nous en apercevoir plus tôt !

Après un court silence, il poursuivit :

- Mais, vous savez, les questions que l'on pose aujourd'hui, non pas sur le sens divin, sur la substance sacrée des Évangiles, mais sur les à-côtés, les approches... sont encore plus stupides qu'il y a trente ans !
- Et vous, cher maître, quelle est la question que vous étudiez actuellement ?

- Eh bien, mon ami, avant que nous puissions livrer au peuple dit « chrétien » et proposer aux pasteurs de ce peuple la véritable substance évangélique, c'est-à-dire la doctrine de l'immortalité, il faut bien s'occuper à quelque chose, n'est-ce pas ?

Il parlait avec une ironie amère. Je supposais qu'il avait dû mille fois être rebuté par certaines autorités influentes...

- Comme nous ne pouvons pas poser la question fondamentale qui soulèverait un scandale insurmontable, il faut traiter des questions subsidiaires. Celle-ci, par exemple : n'avez-vous pas lu dans l'Évangile que Jean-Baptiste, le précurseur, mangeait des sauterelles ?
- Oui, en effet.
- Eh bien savez-vous que l'Écriture autorisait les Juifs à manger trois espèces de sauterelles ?
- Ah non !
- Eh bien, vous l'apprenez, voyez. Mais vous l'auriez su si vous aviez lu le Lévitique, ch. 11 verset 22. La question est de savoir quelle espèce de sauterelles mangeait Jean Baptiste, ou s'il en mangeait deux ou trois espèces. Si donc nous voulons scientifiquement résoudre cette question, il nous faut identifier ces espèces, qui, sans doute, se sont maintenues jusqu'à nos jours. Ce n'est pas facile. Nous avons obtenu l'année dernière des subventions de l'École biblique de Jérusalem et de l'Université d'Oxford pour monter une expédition, afin de faire le recensement des diverses espèces de sauterelles qui ont leur habitat dans la région du Jourdain où Jean baptisait. Ces travaux sont loin d'être achevés ; nous ne sommes pas sûrs d'avoir inventorié toutes les espèces. Lorsque cette première tranche de travaux sera achevée, disons : « l'identification des effectifs », nous étudierons les moeurs de chacune de ces espèces, afin de déterminer s'il est possible à un homme d'abord de les attraper, - ce qui n'est pas facile non plus - et ensuite d'évaluer combien un homme normal doit manger de ces bestioles pour subsister. C'est le problème de la ration quotidienne. En prévision de travaux tout à fait systématiques et à grande échelle, nous avons réalisé plusieurs expériences préliminaires. Plusieurs volontaires, en effet, se sont astreints à se nourrir exclusivement de telle ou telle espèce de sauterelles. Malheureusement l'un d'entre eux est mort d'épuisement et un autre de dysenterie. Il fallut interrompre. Mais ces deux accidents, évidemment regrettables, nous ont déjà permis d'éliminer deux espèces sur les 25 à 30 probables, répondant aux termes hébraïques mentionnés dans l'Écriture. Donc, jusqu'à présent, nous sommes toujours dans la même perplexité pour savoir de quelle espèce de sauterelles Jean se nourrissait au désert. Et si, par malheur, nous n'arriverions pas à démontrer qu'un homme peut subsister en mangeant des sauterelles, cela nous amènerait à douter du séjour de Jean au désert, et peut-être même de l'existence de Jean. D'ailleurs, en fait, on en doute déjà. Et cela ne changerait rien à l'état actuel de la question Mais c'est pour vous dire qu'une question que l'on croit subsidiaire peut avoir des conséquences graves pour l'historicité des Évangiles...

Le professeur arrêta là son discours. Cette histoire de sauterelles l'avait assombri.

- On m'a dit, lui dis-je, que le mot « sauterelle » peut aussi signifier la jeune pousse d'une plante tropicale, genre d'asperge...
- Oui, je sais, je sais... C'est une hypothèse qui simplifierait bien les choses. Il faut chercher. Trouver de nouveaux volontaires pour se nourrir de sauterelles pendant au moins une saison. Sinon nous ne pourrions parvenir à une conclusion scientifique sur les moyens de subsistance de Jean Baptiste au désert.
- Mais, croyez-vous, cher maître, que ce soit là une question si importante ?... Je vous vois tout triste, je vous entends gémir. Est-ce que la résurrection de Jésus n'est pas un événement d'une import...

Il me coupa la parole avec vivacité :

- Que me parlez-vous de la résurrection de Jésus ! Il n'y a pas lieu de discuter de la résurrection de Jésus-Christ qui est le fait historique le mieux assuré de toute l'histoire ! Les preuves en sont écrasantes, indiscutables !...
- Et alors ?
- Comment « alors » ? Mais, si vous parlez de la résurrection de Jésus-Christ.... Vous rendez-vous compte de ce que vous dites ?...
- Comment ? Quoi ?... On dirait que vous me mettez en accusation !
- Mais B. D. (il prononça ici un juron en frappant fortement sur la table, si bien que la cendre de sa pipe se mit à jaillir de tous cotés).
- Merde ! dit-il. Mais vous perdez la tête ?... Lancer la résurrection de Jésus-Christ sur les gens de notre temps !... C'est jeter les perles aux porcs ! Il faut les alimenter, ces porcs-là, avec des sauterelles !

J'étais médusé. Je regardai ce cher maître avec stupeur, ses yeux courroucés, son front plissé et menaçant. Je ne saisissais pas. Il le voyait bien. Il s'esclaffa :

- Ah ! Vous ne comprenez pas !... Vous ne comprenez pas ce que je veux dire ! C'est l'Evangile, monsieur l'abbé, auquel vous n'avez strictement rien compris, rien, rien de rien, car vous l'avez lu trop superficiellement !.. Heureusement pour vous, peut-être d'ailleurs !...

Après un instant de silence, pendant lequel il me toisa avec un mépris condescendant pour mon peu de clairvoyance et d'intelligence, il poursuivit :

- Faut-il vous le définir en un mot l'Evangile ?

J'attendis en silence, un silence approbatif.

- Apprenez, monsieur l'abbé, que celui qui est ressuscité d'entre les morts est le fils d'une femme vierge, d'une maman vierge. Mais si vous dites cela, tous les fornicateurs du monde vont vous étrangler.

Il se leva. Se promena de long en large dans son bureau. Puis il se retourna vers moi :

- Allez, dites-le, va... Continuez à proclamer l'Evangile, à le chanter, à le brailler, au son de la guitare. Dites-le, et perdez votre temps... car ces fornicateurs sont tellement c... qu'ils sont rigoureusement incapables de comprendre ce que signifie la résurrection du fils d'une maman vierge !...

Je risquai une timide objection :

- Mais... ne devons-nous pas porter témoignage pour la résurrection de Jésus-Christ ?
- Le témoignage a été porté depuis deux mille ans, mon cher. Qu'a-t-il produit ?.. Rien du tout ! Rien de rien ! Tout au contraire. L'iniquité n'a fait que grandir. Elle a envahi tout le champ de la conscience humaine. L'athéisme dégradant est érigé à l'état de système philosophique et politique. Maintenant, c'est trop tard.

Puis, après quelques secondes de silence :

- Eh bien, allez-y ! Allez donc sur un stade, sur un champ de courses, où s'entassent en masses compactes les super bourriques de nos démocraties ! Parlez un peu de la résurrection du Christ à ces joueurs de tiercé, à ces supporters de boxe, à ces croqueurs de pilules contraceptives, aux avorteurs qui nous gouvernent ! Parlez-leur de la résurrection du Christ, et expliquez-leur le pourquoi de cette résurrection. Vous verrez ce qui vous arrivera.

Puis revenant s'asseoir avec un calme sarcastique :

- Faites comme moi : étudiez une question subsidiaire, mon ami, en attendant.
- En attendant quoi ?
- En attendant que la terre soit labourée par les bombes atomiques.

Il bourra et ralluma sa pipe. Mi-sérieux, mi-plaisant, il poursuivit :

- Tenez, en voici des questions subsidiaires : A quelle espèce de chameaux appartenait les poils dont Jean avait fabriqué son pagne ? Comment était-il tissé ? Ou encore : quelle était la variété de lys dont Jésus parle dans le chapitre 12 de Luc ? Quelle était en ce temps-là la forme des pressoirs, des cuves, la nature des outres où l'on mesurait le vin ? Y avait-il des tonneaux dans l'arche de Noé ?... Voilà qui intéresserait les chevaliers du tâte-vin... Comment étaient fabriqués les faucilles et les marteaux au temps du Christ, ou même des prophètes... En voilà des questions dignes de « l'Évangile aujourd'hui » ! Elles intéresseraient non seulement les prolétaires déchristianisés, mais les militants syndicalistes, et surtout nos sommités progressistes !... Voilà les vrais chemins de l'exégèse moderne. Ou alors vous passez votre temps à compter les lettres dans les mots, et les mots dans les phrases, et les phrases dans les chapitres, et le nombre de chapitres dans les livres. Et vous comptez les verbes au subjonctif, ou bien ceux qui sont au participe... et vous recommencez avec les substantifs au nominatif, au génitif, à l'accusatif... Vous comptez tout ça... Là, personne ne pourra vous contredire, et vous préparez des matériaux pour que les calculatrices des temps futurs réapprennent aux hommes le sens des Écritures !...

La sonnette de l'appartement retentit.

- Entrez, cria le professeur Tubidek.

C'était un télégraphiste. Il apportait un pli urgent. Le professeur le décacheta fiévreusement :

- Excusez-moi, dit-il

Il le lut en un clin d'œil : tout à coup son visage s'illumina. Il s'écria, levant les bras au ciel dans une exultation indicible :

- Merveilleux ! ... Magnifique, admirable, incroyable !...

Il s'ébahissait à grand éclat.

- Ah !... Ca alors, ça alors !... Inouï ! La plus grande découverte archéologique du siècle !
i – nou – ĩ !

J'étais intrigué, bien sûr, et désireux de savoir la raison de ces transports d'allégresse. Par bonheur, le professeur se tourna vers moi : il triomphait bien plus qu'au partage du butin, lors de la victoire de Madian ! Bien plus, surtout, que pour la découverte du sinanthrope !...

- Eh bien, savez-vous, me dit-il en brandissant son télégramme, que l'on vient de découvrir dans les fouilles de la Ville Haute de Jérusalem, le pot de chambre du roi David !
- Non ?... Lui dis-je, est-ce possible ?
- Tenez, lisez !

Effectivement, c'était écrit.

Le professeur Tubidek consulta sa montre :

- Il me reste une heure, une heure seulement, je m'excuse. Mais je pars aussitôt pour la ville sainte. Nous continuerons notre entretien plus tard, si vous le voulez. Au revoir, mon ami, je suis obligé de vous congédier. Vous étudierez avec vos propres lumières les retombées de la Résurrection du Christ... Vous comprendrez que...

Disant cela, il avait ramassé quelques papiers qu'il avait fourrés dans sa serviette et déjà il enfilait son pardessus.

- Vous rendez-vous compte ! me dit-il en me serrant la main, les yeux mouillés de larmes, vous vous rendez compte ?... Le pot de chambre de David ! ... Je vole en Terre Sainte contempler ce précieux trésor, cet inestimable joyau !...

o o o o o o

Le professeur Tubidek ne devait pas revenir de ce voyage. Il mourut accidentellement de la manière suivante. Après avoir pris une connaissance approfondie du vase de nuit royal, il s'embarqua sur une vedette légère, qui, cabotant le long de la Palestine et de la Turquie, se proposait de conduire un groupe de pieux pèlerins sur les traces de Saint Paul. Il était donc là, appuyé sur le bastingage, écouté par quelques auditeurs et admiratrices. Il exposait la théorie des genres littéraires :

- ... Le passage qu'on lit doit être interprété selon son genre littéraire, disait-il. Autre est l'épopée, autre l'histoire, autre le roman, autre la poésie, autre un discours de sagesse. Et les genres, d'ailleurs, bien souvent, s'interpénètrent et se chevauchent, si bien qu'il devient parfois difficile de savoir ce que l'auteur a voulu dire exactement. L'épopée de la sortie d'Egypte, par exemple, se mêle très probablement d'une affabulation romanesque. De même par exemple aussi, ce fameux Jonas englouti par une baleine, ou un gros poisson... Il est vrai que Jésus a dit : « *Jonas a été trois jours dans le ventre de la baleine* ». Il cite l'Écriture, entendue et admise telle qu'elle est par les esprits simplistes de ses contemporains. De nos jours, nous autres, nous savons que le livre de Jonas est un roman : l'histoire de la baleine est une imagerie poétique destiné à un peuple enfant...

Il en était là de son discours, lorsqu'une lame de fond inopinée souleva brusquement l'embarcation. Le professeur Tubidek, qui, à ce moment précis, levait les bras pour mieux protester contre l'historicité de Jonas, culbuta en arrière, et tomba dans l'eau. Misère !... Le temps de ramasser une corde et de lui lancer une bouée de sauvetage... On crut qu'il était englouti à tout jamais. Mais au bout de quelques secondes, il remonta à la surface dans le sillage écumant de la vedette... Il était loin, déjà, lorsque le pilote, alerté aussitôt, eût arrêté ses moteurs et amorcé une manoeuvre de retour. Les auditeurs et les admiratrices du célèbre professeur gémissaient, lançant vers le ciel de poignantes prières, mais aucun d'eux, ou d'elles, ne se risqua à la nage pour se porter à son secours. Ils pensaient tous que la foi sans les oeuvres suffirait à le sauver. Mon Dieu, mon Dieu !... quelle angoisse... ! Enfin la barque avait terminé son demi-tour et s'approchait : le professeur flottait encore, par moments du moins, crachant, telle une baleine, l'écume qu'il avait avalée. Il parvenait, heureusement ! à se maintenir entre deux eaux, et parfois à la surface, par une brasse malhabile. Et l'on vit soudain, un peu plus au loin, les vagues de la mer se gonfler curieusement. Ciel !... Un énorme requin surgissait des flots, et nageait à grande vitesse sur le professeur Tubidek. Heureusement, à cet instant même, il venait d'attraper la corde qu'on lui avait lancée et il s'approchait de la bouée de sauvetage. Et voici que, depuis l'embarcation, toutes les mains valides tiraient sur cette corde pour gagner de vitesse l'approche du requin. Mon Dieu, mon Dieu ! Quelle angoisse !... Il aurait fallu avoir à bord un canon pour trucider ce squal : on n'avait rien, aucune arme !... Il avançait beaucoup plus vite que l'on ne pouvait tirer le professeur. De temps à autre sa gueule énorme surgissait au-dessus de la surface des eaux, et l'on pouvait voir la triple rangée de ses dents pointues, brillant au soleil, toutes baveuses d'écume !... C'était terrifiant ! Mon Dieu, mon Dieu, quelle angoisse !... Dans la barque plusieurs admiratrices du professeur mouraient de peur, d'autres se pâmaient d'épouvante, d'autres s'arrachaient les cheveux de désespoir. Par

bonheur le professeur n'était plus maintenant qu'à quelques brasses, mais, hélas, le requin lui aussi s'était rapproché, comme en se jouant, tel un chat qui s'amuse d'une souris. Quelle angoisse, mon Dieu !... Enfin voici : le professeur met la main sur le bord de la vedette. Il faut le hisser : ce n'est pas facile, et le requin, qui voit sa proie lui échapper, s'agite furieusement ; de ses grands coups de queue il asperge tout le monde de torrents d'eau glacée... Le professeur était à bout de souffle, et ceux qui l'avaient attrapé, qui par son veston, qui par son col, qui par les cheveux, qui par la barbe, n'avaient plus aucune force : paralysés qu'ils étaient par la frayeur. Tout à coup le requin effectua une rapide plongée, et il se passa quelque chose dans l'eau qui fit hurler le professeur. On le hissa enfin, dans un état pitoyable. Il perdait son sang en abondance. Il fallut se rendre à l'évidence: nous n'avions plus que la moitié du professeur Tubidek, car le requin d'un seul coup de dents, lui avait tranché les deux jambes ! Il n'y avait évidemment ni médecin, ni chirurgien à bord, ni même une modeste infirmière pour lui faire un pansement de secours... Il dut se contenter de la confession de ses péchés : il s'en repentait amèrement, comme en témoignent ses dernières paroles :

- Oui, oui, c'est vrai, c'est vrai ! Il est resté trois jours dans le ventre de la Baleine, Jonas ! Il n'y a pas de genre littéraire qui tienne !... Il faut entendre la parole de Dieu comme elle est écrite, telle qu'elle est écrite...

Disant cela, il expira

oooooooooooo

Les 7 Culottes du Diable

3^{ème} Culotte

Le mythe de la Révolution

Très ému par la mort édifiante du professeur Tubidek, et, à vrai dire, par tout ce qui s'était déroulé précédemment, j'avais besoin de retrouver le calme et la sérénité de mon âme. Je décidai donc de consacrer quelques jours à une retraite spirituelle silencieuse dans une maison religieuse particulièrement accueillante. Je pourrais donc méditer tout à loisir - s'il est toutefois possible de les découvrir - les impulsions psychologiques profondes qui poussent nos contemporains à contester n'importe quoi, n'importe comment, et pour n'importe quel motif. Non seulement les vérités de l'histoire, mais celles mêmes de la foi se trouvent ainsi révoquées en doute. C'est vraiment très regrettable : est-ce une mode ? Est-ce un signe des temps ? Pourquoi ce besoin morbide de détruire tout ce qui est vrai, beau et bon, alors qu'il est si doux de croire, d'espérer et d'aimer ? Touchons-nous là un « mal du siècle » ? Ou bien sommes-nous en présence d'une caractéristique psychologique universelle de l'homme déchu de la grâce ? Tendances qui s'exaspèrent en notre temps, où nous avons, cependant, tout - matériellement parlant - pour être heureux...

Il me vint à la pensée le souvenir du général De Gaulle qui se plaignait de la grogne, de la hargne, et de la chienlit, alors qu'il avait été lui-même, le premier, un insupportable contestataire ...

Telles étaient mes réflexions, le long du trottoir, en me rendant à la vétuste maison des prêtres de Saint Sulpice, où je me proposais de faire cette retraite spirituelle. J'étais en effet assuré de trouver en ce lieu la bonne odeur de la placidité, de la sérénité, de la tranquillité, de l'uniformité, et de la stabilité, dont monsieur Emery avait prodigué pendant toute sa vie de si fastueux exemples.

Le prêtre de Saint Sulpice qui m'ouvrit la porte accueillit ma requête avec une légère révérence et un ineffable sourire, les yeux baissés par discrétion, et sa main effleurant la mienne par un toucher léger, pour que ma liberté restât bien entière. Il me saluait sans me connaître, m'aimait sans me voir, me recevait sans me retenir, me guidait sans me parler, me laissa sur le seuil de ma chambre sans m'y introduire, et referma la porte derrière moi en disparaissant aussitôt. Ainsi le veulent les habitudes d'extrême délicatesse à l'égard des âmes, entretenues pieusement jusqu'à nos jours dans cette association des prêtres de Saint Sulpice, où le respect de la personne, dans sa vocation propre, et de l'intériorité de chacun, en fait le dernier refuge contre le nivellement démocratique qui a tout envahi aujourd'hui, jusqu'à détruire la notion même de la conscience individuelle.

Me voici donc dans cette chambrette aux murs gris, au pauvre mobilier de sapin, seul avec mes réflexions. J'avais sous les yeux le règlement déposé sur la table. Il ne comportait qu'un seul article : « Les retraits sont priés d'être à l'heure aux repas et de signaler leur absence au cuisinier s'ils veulent manger en ville ». Je fus donc à l'heure au repas.

Il se déroulait dans un grand réfectoire quasi monastique. Une table en fer à cheval longeait les murs. Quelques-uns de nos pères s'y trouvaient, à l'heure également. Après avoir récité l'Angelus en latin, ils s'assirent. La plupart des places étaient vides, occupées seulement par les assiettes et les serviettes de nos pères qui mangeaient en ville. Dès le début du repas, un lecteur monta en chaire. Il ouvrit sur son pupitre un puissant volume. Il s'assit et lut, dans un latin bien articulé un passage des « *Fontes Historiae Sacrae* » du Cardinal Baronius. Il annonça

le Tome XXV, Capitulum CCXXIV, paragraphum quinquagésimum, pagina sexagesima quinta millesima quadregesima centesima vicesima octava, colona tertia. Le texte était fort intéressant, j'en traduis le titre pour être plus accessible au lecteur qui n'entendrait pas le latin :

« Entretiens secrets d'Alexandre VI, d'illustre mémoire, avec sa maîtresse Juliana Florina, recueillis par le camérier privé de Sa Sainteté, le Cardinal Marcellus Caraffa sur « *L'art d'aimer d'Ovide* », et quelques autres questions subsidiaires, telles que le gouvernement de l'Eglise et la lutte contre les hérésies ».

Et le Cardinal Baronius commençait ainsi son exposé:

« In illo tempore, summo illustrissimae sedis munere, consuetudine assidua, de rebus naturalibus et aeternis, perennem veritatem requirens Pontifex tractabat, alienis et fatuis contingentium questionibus dimissis, ideoque de die in diem firmabatur et prosperabatur Ecclesia... »

Je fus profondément édifié par cette pieuse lecture et plus encore par l'attention silencieuse et pleine de retenue que nos pères de Saint Sulpice attachaient au déroulement de ces étonnants entretiens particuliers d'Alexandre VI, qui, malheureusement, ont jusqu'ici échappé aux historiens.

Mais mon propos n'est pas de les rapporter ici, puisqu'on peut les trouver dans le Cardinal Baronius. Ils apporteraient, certes, des éléments d'une qualité et d'une valeur exceptionnelles pour éclairer les querelles et disputes qui se lèvent de tous côtés sur la morale conjugale, les relations sexuelles, l'équilibre difficile des relations de l'homme et de la femme etc... dont la sainte Congrégation de la foi est assaillie et douloureusement préoccupée. En sortirions-nous jamais ? Monsieur Emery, fondateur des prêtres de saint Sulpice, avait, en son temps, avec les hommes de la Révolution, bien d'autres chats à fouetter et bien autre chose à faire que de s'occuper du sixième commandement ! On m'a dit, - je ne sais si la chose est vraie - qu'on l'aurait purement et simplement rayé de certains catéchismes, ce qui est une manière très élégante de trouver la solution en supprimant les données du problème.

A la fin de ce repas, où la nourriture spirituelle était incomparablement supérieure à la nourriture terrestre – elle-même excellente - je me rendis auprès du Supérieur, et lui murmurai :

- Me donnez-vous la permission de consulter la bibliothèque ?

Il me répondit par un large sourire, d'une affabilité parfaite, en abaissant la tête et les paupières de ses yeux en signe d'acquiescement.

Je m'y rendis. Sur un rayon élevé, je vis une importante rangée de forts volumes reliés en cuir vert sombre, dont les titres et la numération s'écrivait sur le dos en lettres d'or. Je grimpai sur une chaise pour lire : « *Beati fundatoris nostri opera completa et documenta annexa* ». Il y avait huit volumes. Et un neuvième avait pour titre : « *Addenda* ». C'est ce dernier que je choisis. Je l'attirai à moi. Une couche de poussière honnête, non excessive, montrait qu'il avait été consulté depuis un temps honorable. Je l'ouvris au hasard, vers le milieu, et je tombai sur ce titre fort alléchant :

« *Novissima verba venerabilis patris nostri Jacobi Andreae Emery* ».

Je lus, et après avoir lu, je décidai de faire la rétroversion de ces ultimes paroles, puisque, hélas ! la plupart de nos contemporains n'entendent plus le latin :

« Dernières paroles de notre vénérable père, Jacques André Emery sur son lit de mort, recueillis par les abbés Giraud et de Mazonod. Notre père fondateur a parlé en français, mais

nous avons traduit ses dernières paroles en latin, de manière que leur éternelle vérité soit fixée dans un langage immuable ». (Lingua immutabili aeterna veritas firmetur).

« Nous étions arrivés au 25 avril 1811. Monsieur Emery, épuisé par le travail, et plus encore par les soucis que lui causaient Napoléon, le cardinal Fesch, et la situation dramatique de l'Eglise de France, aussi bien que de sa sainteté le pape prisonnier à Fontainebleau, dut s'aliter. Quelques jours auparavant, il avait eu la plus grande peine à célébrer la messe. Et comme on le dissuadait de cet effort, excessif pour son grand âge, il avait répondu : « C'est à l'autel que le prêtre doit mourir ». Il avait prédit qu'il ne finirait pas sa quatre-vingtième année. Le soir de ce jour, le 25 du mois d'avril, il nous manda à son chevet, et nous parla ainsi :

« O Royaume des cieux ! Vous serez mon partage ! O cité céleste, je serai donc aujourd'hui de vos citoyens ! O maison de Dieu ! O séjour des anges et des saints, où mon Dieu se montre à découvert, face à face, vous serez donc mon habitation éternelle ! Que mon âme et tout ce qui est en moi bénisse le Seigneur ! *Benedic anima mea Domino...* »

Il était comme en extase. Mais avant de s'envoler vers les lieux célestes, il voulut achever son ouvrage jusqu'au bout. C'est pourquoi il nous dit :

« Hélas ! Je ne suis pas encore parti ! Je suis encore prisonnier de cette tente où le cours des choses humaines se dirige tout à l'opposé de la volonté de Dieu ! C'est le souci de l'Eglise qui me tue. Ce malheureux concile de prélats et de cardinaux qui se tient sous la direction de l'empereur me donne la mort ! Il veut être le chef de l'Eglise de France, et je ne sais si le cardinal Fesch, son oncle, aura suffisamment de fermeté pour lui tenir tête, le détourner de cette ambition insensée et le ramener à la raison !... C'est démentiel, mes amis, démentiel, lorsque l'orgueil saisit un homme au point qu'il veut être le maître absolu de l'univers ! Non seulement le chef des armées, le président des Etats, l'empereur des nations, mais même le juge des consciences !... Où allons-nous ? »

Il se tut un instant. Son regard semblait interroger l'avenir en fonction des immenses détresses qu'il avait vécues dans le passé. Ses lèvres murmuraient une prière à voix basse. Puis il nous dit :

« - Ah, mes fils, faut-il vous rappeler ce que je vous disais dans mes « *Entretiens sous forme de dialogue* », que j'ai écrits il y a déjà quinze ans ! Alors la situation de l'Eglise semblait perdue, car tout ce qui était le culte de Dieu était rayé de la terre et semblait disparu à tout jamais. Et voici que les choses ont maintenant changé : le culte est rétabli, mais, hélas, tout ce qui reste de piété dans le peuple chrétien est réduit en servitude par Napoléon... Tenez : voulez-vous me lire quelque passage de ce que j'écrivais alors ? »

Monsieur Emery nous montra le rayon de sa bibliothèque où il avait rassemblé ses ouvrages. Nous y primes les « *Entretiens sous forme de dialogue, sur les préjugés de notre temps contre la religion* ». Et nous lûmes pour lui :

« Je sais et me rappelle avec horreur que l'on a profané les vases sacrés, traité avec ignorance les vêtements sacerdotaux et tout ce qui avait été jusqu'ici l'objet de la vénération publique. Je sais qu'à Paris et par ordre de la municipalité et du département et dans toute l'étendue de la France, par ordre des représentants en mission, on a renversé les autels, brûlé les livres de l'Eglise, mutilé les statues des saints, déchiré leurs images, dispersé leurs reliques, détruit dans tous les lieux publics, et autant qu'on a pu dans les maisons particulières, tous les monuments et tous les signes de la religion, réduisant les temples à l'état d'édifices profanes, et abattu même en quelques départements tous les clochers. Enfin, pour l'enfermer en deux mots, on peut dire, je le sais, que toute la France, pendant quelques mois, a paru faire une profession de foi d'athéisme et d'idolâtrie, ou, si vous aimez mieux, d'un monstrueux mélange de l'une et de l'autre, et qu'elle a offert, et offre encore aujourd'hui, un spectacle de dévastation et de

spoliation, et on peut dire en vérité que si les Turcs ou les Tartares s'étaient rendus maîtres de la France, ils ne se seraient pas portés à de si grands excès... »

- Oui, oui, approuva monsieur Emery. C'est juste, c'est bien cela. Ne disais-je pas dès 1789, dès l'ouverture des Etats Généraux, où régna dès le début la frénésie et la confusion : « Quel peut être le résultat d'une assemblée si tumultueuse, dans un temps où les liens de la subordination et de l'obéissance sont déjà si affaiblis ?... »
- Les faits ont dépassé vos sombres pressentiments, lui dîmes-nous.
- Oh combien ! Qui pouvait alors prévoir cette « *Constitution civile du clergé* » ? Puis la condamnation, l'arrestation, et la mise à mort sur l'échafaud de notre bon roi Louis XVI ?... Puis la famine générale, la sédition continuelle, les poursuites policières, la terreur blanche, la guerre des Vendéens ... La plus grande de mes stupéfactions, fut de voir par quel genre d'hommes successivement, nous avons été gouvernés. Monsieur de Talleyrand appelait l'un « Le Crime », et l'autre « Le Vice ». Les Directeurs, puis les Consuls, se haïssaient tous les uns les autres, alors qu'ils n'avaient sur les lèvres que les mots d'égalité et de fraternité !... Quant à la liberté, elle fut celle du dévergondage, de la licence effrénée, et de la corruption générale. Ah ! Mon Dieu, prenez-moi vite !... Que je suis content de quitter bientôt cette terre !....

Et comme nous lui disions qu'il serait encore tellement nécessaire pour les prêtres de Saint Sulpice, il nous dit :

- Je viens d'être chassé de mon séminaire où je suis demeuré pendant de si longues années... il était vide ; et j'étais seul... Je gardais la maison, dans l'espérance sans cesse déçue que l'iniquité allait cesser d'être toute puissante et que je pourrais librement recevoir des jeunes hommes pour les former au Sacerdoce. Quelles longues veilles ! Quelle patiente vigilance ! Et les années ont passé. J'ai pensé un moment que l'Eglise de France allait disparaître. Il me semble, d'ailleurs, l'avoir écrit dans mes « *Entretiens* »... C'est un peu vers la fin, regardez voir...

Et nous lui lûmes les lignes suivantes :

« Dieu ne peut-il pas vouloir traiter la religion en France comme il l'a traitée dans d'autres contrées bien plus illustres, telle que l'Afrique ? Ne peut-il permettre qu'elle soit anéantie et qu'elle disparaisse ? Jésus-Christ a promis à son Eglise qu'elle ne périrait jamais, mais il n'a rien promis aux églises particulières : l'Eglise de France n'a pas plus de titre à ses yeux pour obtenir une durée perpétuelle que n'avait autrefois l'Eglise d'Afrique... »

- En effet, en effet, conclut monsieur Emery. Les choses de la terre... une fumée légère que le vent disperse. Et cependant, par un curieux effet de circonstances, il arriva précisément que celui qui profana le sanctuaire de Lorette, s'empara de Pie VI et le fit périr dans son douloureux exil jusqu'à Valence, devint l'instrument de Dieu pour la conservation de cette même église de France !... Il ne croyait en rien, il ne croit pas plus aujourd'hui, malgré ses grimaces : ni à Dieu ni à Diable ; il n'a jamais cru qu'à sa propre gloire : toute sa religion est un amour propre démesuré. C'est pourquoi, malgré sa petite taille, son air toujours arrogant impose à tout le monde la terreur. Lorsqu'il m'a convoqué à Fontainebleau, il m'a fait attendre pendant trois jours avant de me recevoir, et finalement, il m'a écouté.
- Chacun sait, cher père que vous êtes le seul français et le seul homme d'Eglise à avoir tenu tête à Napoléon.
- Peut-être, peut-être... Je crois que le pape d'aujourd'hui tiendra tête aussi. Ah je me souviens de cet entretien de Fontainebleau !... Savez-vous ce qu'il prétendait ? Il prétendait régenter toute l'Eglise dans son administration temporelle au nom de

« Charlemagne ». Je me souviens de son propos : « Je respecte la puissance spirituelle du Pape, disait-il, mais sa puissance temporelle ne lui vient pas de Jésus-Christ : elle est de Charlemagne. Mais je puis, et je veux la lui ôter, parce qu'il ne sait pas l'exercer, et qu'étant déchargé de l'administration temporelle, il pourra vaquer plus librement à ses fonctions spirituelles ».

- Et que lui répondiez-vous ?
- Je lui fis observer que la foi et la piété des chrétiens avaient assuré au Pape des possessions temporelles bien avant Charlemagne. « Le Pape est un brave homme, me dit-il, si je le voyais un quart d'heure, il me serait facile de m'entendre avec lui, mais il est entouré de cardinaux encroûtés d'ultra-montanisme, qui le dominent et le font agir à leur gré. ». – « Sire, lui dis-je, si votre majesté croit pouvoir s'arranger facilement avec le Pape, elle pourrait le faire venir à Fontainebleau. » - « C'est aussi ce que j'ai l'intention de faire ». - « Mais dans quel état votre majesté le fera-t-elle venir, lui demandai-je ? S'il traverse la France en prisonnier, un pareil voyage fera beaucoup de tort à sa majesté, car le Pape sera partout environné de la vénération des fidèles ». - « Ce n'est pas ainsi que je l'entends, répliqua l'empereur. Si le pape vient ici, je veux qu'on lui rende les mêmes honneurs que lorsqu'il est venu me couronner. D'ailleurs, il est étonnant que vous, qui avez étudié la théologie toute votre vie, vous ne puissiez, pas plus que les évêques de France, trouver un moyen canonique pour m'arranger avec le Pape. Quant à moi, si j'avais étudié la théologie seulement pendant six mois, j'aurais bientôt débrouillé cette affaire, parce que, dit-il en portant le doigt sur son front, Dieu m'a donné l'intelligence. Je ne parlerai pas latin aussi bien que vous, mon latin serait un latin de cuisine, mais j'aurais bientôt éclairé toutes les difficultés. »
- « Sire, lui répondis-je, vous êtes bienheureux d'être en état d'apprendre toute la théologie en six mois ; pour moi, il y a plus de cinquante ans que je l'étudie et même que je l'enseigne, et je ne crois pas encore la savoir...

Là dessus, je me mis à sourire des folles prétentions de l'Empereur.

Et monsieur Emery ajouta :

- « Depuis ce temps-là, bien entendu, aucune solution n'a été trouvée... Ni cris, ni colères, ni pression d'aucune sorte n'y firent rien : le Pape n'a pas cédé devant lui, mais il est toujours prisonnier à Fontainebleau, et les sièges épiscopaux vacants sont de plus en plus nombreux. C'est une situation sans issue !... Ah ! nous avons eu le plus grand tort de signer un concordat avec cet homme !....

Et monsieur Emery rappela les tentatives de falsifications dont le texte du Concordat avait été l'objet de la part de Bonaparte, et comment le Cardinal Consalvi avait su éviter le piège juste au dernier moment, en prenant soin de jeter un coup d'oeil sur le texte officiel recopié en lettres d'or par les secrétaires du premier consul pendant la nuit précédente...

- « Consalvi refusa devant tout le monde de signer, dit-il, et c'est ainsi que la fourberie de Bonaparte fut étalée au grand jour ».

Puis il nous parla de cette cérémonie funèbre que le premier consul organisa, disait-il, en l'honneur de la dépouille mortelle de Pie VI, comment un cadavre que l'on prétendait être celui du Pape, fut transporté de Valence à Rome sur un énorme corbillard accompagné de trois mille hommes : funérailles grandioses, gigantesques, qui suscitaient partout l'étonnement des populations, et faisaient croire à la piété de Bonaparte.

Il nous rappela aussi son divorce au lendemain de son sacre, prononcé canoniquement par l'Officialité de Paris en moins de cinq jours, sous la pression du Cardinal Fesch. Et le

mariage de l'empereur avec Marie-Louise, auquel refusèrent d'assister plusieurs cardinaux, qui y étaient personnellement invités, et comment ils furent, en punition, dépouillés de la pourpre, pour devenir les « cardinaux noirs », et leurs évêchés supprimés.

- Je me demande, conclut monsieur Emery, si dans ces affaires-là, l'Eglise n'a pas trahi sa mission en s'inclinant devant l'iniquité ; bien plus, en donnant une approbation quasi divine, par un culte et des cérémonies, à toutes les convoitises insensées qui se trouvaient comme concentrées dans ce fruit de la Révolution qu'était Napoléon. Et si l'on pense, ajoute-t-il, à ces « fêtes de la Fédération », à ces cultes iniques organisés dans la Cathédrale Notre Dame, et dans de nombreuses églises de France à la Déesse Raison, puis à l'Etre Suprême... et ce sacre de l'empereur que le pape a honoré de sa présence !... Ces pompes insolentes sont la parodie diabolique des sacrements de Jésus-Christ !...

Il se tut. Pria en silence. Il gémissait, comme s'il était torturé dans le fond de l'âme, à la pensée de cette odieuse trahison des gens d'Eglise. Après quelques instants, il poursuivit :

- J'ai bien peur que l'Eglise ne se soit complètement fourvoyée avec les royaumes de ce monde !... Est-ce une séduction ? Est-ce un aveuglement ? Les papes, les Evêques et les prélats ont usé d'opportunisme, et comme le chantait ironiquement le peuple romain : ils ont toujours hésité entre la « fede » et la « sede », ne voulant perdre si l'une ni l'autre. J'ai écrit moi-même, et je m'en repens amèrement aujourd'hui, un « *Essai de défense du Cardinal Dubois* ». J'aurais bien mieux fait de prendre la défense des hommes de coeur et de bon sens qu'il a détournés de la religion par les scandales de sa vie !... Mais depuis des siècles, dans l'Eglise, on a substitué au culte des Personnes divines celui des personnages humains. C'est un grand désastre !... Il faut arriver aux derniers moments où je suis pour avoir l'évidence que les choses de ce monde sont toutes à l'envers, et que les meilleurs des hommes sont séduits par les plus vaines idoles, fascinés par leur propre gloire, étant alors dans le mensonge et l'iniquité. Depuis combien de siècles, l'Eglise a-t-elle été paralysée et ligotée, par la querelle du Sacerdoce et de l'Empire ? Elle l'est encore aujourd'hui, plus que jamais. Il en était ainsi lorsque les empires étaient stables, bâtis sur le droit ; et il en est encore ainsi, hélas ! pour ces empires construits sur la force et la ruse qui ne dureront que l'espace d'un matin... Et vous verrez : des hommes d'Eglise fléchiront les genoux, successivement, devant tous les nouveaux venus, et devant tous les régimes qui vont maintenant se succéder pour ne régner qu'une heure avec le Prince de ce monde... Et vous verrez, vous qui restez encore en ce monde, les plus pervers d'entre les hommes investis du pouvoir le plus absolu, fortifiés encore par la terreur de l'arbitraire et la puissance des armes... »

Et comme pour illustrer sa pensée par un exemple, il nous dit avec vivacité :

- Tenez : savez-vous que j'ai confessé Robespierre la veille de son exécution ? Il devait périr sur l'échafaud après y avoir fait monter tant d'autres avant lui ! Notamment tout au long de cette « *terreur* » qui prit fin le 9 Thermidor. Vous savez que la tyrannie de l'incorruptible, comme on l'appelait, fut abattue en moins d'un jour !... Il n'y a pas d'histoire plus rocambolesque que celle-là ! Il y avait alors à Paris une femme, quelque peu illuminée, qui se prétendait la « mère de Dieu », et qui vouait à Robespierre une admiration sans bornes. Elle l'appelait le « Verbe divin » et écrivait cela sur les lettres qu'elle faisait circuler partout. L'une de ces lettres parvint à la Convention, et fut lue publiquement. En apprenant ainsi que Robespierre était appelé le « Verbe divin », tous les députés éclatèrent de rire, et d'un seul coup tout le prestige de Robespierre s'écroula. Le même jour, il était destitué, condamné comme

« ennemi du peuple », et lendemain, guillotiné. L'histoire présente parfois de tels brusques renversements : telle fut la fin des persécutions au moment de l'abdication de Dioclétien... C'est un flot mouvant que l'histoire des fils d'Adam sur la terre, et j'ai bien peur que l'Eglise, tout au moins l'Eglise de France, y soit presque entièrement engloutie ! ...

- Alors, dit monsieur de Mazonod, vous avez donc confessé Robespierre ?
- Eh oui ! ... A qui aurait-il pu se confesser, puisque j'étais à ce moment le seul prêtre de Paris qui ne se fut point enfui ou caché ?... C'était dans sa prison, on est venu me chercher alors que la nuit était déjà tombée, et tout ceci dans le plus grand secret.

Monsieur Emery garda le silence un instant, puis il évoqua le souvenir qu'il gardait de Robespierre, ce qu'il pouvait en dire, évidemment : le reste étant sous le sceau du secret :

- On a dit qu'il était un véritable dément... Non pas, mais un tout jeune homme de trente six ans, spontané, naïf, entièrement séduit par les idées de la Révolution. Il ne sortit de son rêve, de son hallucination, dirais-je, qu'au moment où la sentence dont il avait frappé lui-même tant d'ennemis du salut public, tomba inopinément sur lui. J'ai la persuasion que Marat, Danton, Barnave, Fouquier-Tinville, Cambacérès, Lebrun... et combien d'autres, qui ont eu en mains à leur heure, les destinées de la France, n'étaient pas encore sortis de l'adolescence. Chez ces hommes la conscience la plus élémentaire, le discernement premier du bien et du mal, n'étaient pas encore éveillés; ni la piété, qui fait la gloire et la dignité de l'homme. Ils ne savaient, ni les uns ni les autres, les rudiments du catéchisme. Bonaparte lui-même, tout intelligent qu'il fût, et qui traite aujourd'hui les affaires mêmes de l'Eglise, n'est qu'un sous-développé, un primitif, au niveau de la conscience... Et le pape a sacré Empereur un avorton qui devrait encore téter sa mère !... Telle est la séduction diabolique qui engendre ce monde de cauchemar, dans lequel nous sommes plongés... »

L'illustre vieillard répétait plusieurs fois le mot « séduction » avec un accablement qui altérait ses traits et ombrageait son regard. Puis il s'expliqua ainsi :

- Savez-vous ce qu'est une séduction ?... Je vais vous le dire. La tentation, c'est peu de chose, car elle laisse le choix à la liberté. La possession est plus grave, car elle paralyse entièrement la volonté. Mais la séduction diabolique est bien pire, car elle aveugle l'intelligence, de sorte que la créature humaine se trouve engagée toute entière dans l'erreur qu'elle prend pour la vérité. Le Diable, alors, pousse l'homme au mal en le persuadant qu'il fait le bien. Vous comprenez le danger de la séduction ?... Tous ceux dont la conscience n'est pas bien affermie par la foi y tombent infailliblement !

Nous lui dûmes notre accord. Nous étions à la fois heureux et étonnés de voir monsieur Emery dans l'extrême dénuement de ses forces corporelles, parler avec une si grande lucidité d'esprit. Telle était la récompense que Dieu lui donnait déjà sous nos yeux, en raison de sa longue fidélité à son service. Puis il poursuivit son discours :

- Savez-vous que Robespierre pleurait d'enthousiasme et d'émotion en déclamant devant la Convention, le Contrat Social de Jean-Jacques Rousseau ? Voilà le signe de la séduction : pleurer de joie en proclamant l'erreur !...

A cette époque, les travaux de Monsieur Emery sur Fleury, Descartes, Leibnitz et autres philosophes commençaient à se répandre et contribuaient à un nécessaire discernement. Il nous dit qu'il aurait volontiers écrit une réfutation de Jean Jacques Rousseau, si Dieu lui en avait laissé la force et le temps. Puis, reprenant sa verve, tant il est vrai que le corps vit de la force de l'esprit, il se mit à dissenter avec la plus extrême facilité :

- Ce Jean Jacques !... « *L'homme naît naturellement bon, c'est la société qui le déprave...* » Des milliers d'insensés, et même hélas ! hélas ! beaucoup de gens intelligents et de beaux esprits, ont pris au sérieux cet aphorisme irrecevable ! Comment une société faite d'hommes « naturellement bons », pourrait-elle être mauvaise, au point d'être une cause de dépravation de ce même homme naturellement bon ? ... Il est vrai que chacun s'illusionne sur lui-même, et sans apercevoir la poutre dans son oeil, il discerne la paille dans celui de son prochain ! Tel fut ce Jean-Jacques, tout imbu de lui-même, alors qu'il était rempli de mépris pour les autres hommes, ses contemporains !... Tels nous sommes tous : pris au piège de l'amour propre ! Certes, l'homme était naturellement bon lorsqu'il sortit des mains de son Créateur au Paradis ! Il ne l'est plus depuis le péché. Il naît en ce monde avec la faute originelle, grevé de toutes sortes de vices qui vont aller en se développant, s'il n'est point vigilant pour les déraciner. Tels sont les hommes de la Révolution, qui se croient, chacun, naturellement bons, et qui se haïssent si puissamment les uns les autres, au point de s'exterminer mutuellement, comme nous le voyons aujourd'hui. Dire aux hommes qu'ils naissent « naturellement bons », c'est les tromper et les illuminer sur ce qu'ils sont en réalité, et les écarter, en les emmurant dans leur orgueil, de toute possibilité de Salut !... Quel désastre, messieurs, quel désastre !...

Monsieur Emery murmura quelques prières, demandant pardon à Dieu pour cette marée d'iniquité et de torrents de sang qui déferlent sur notre monde. Le jour baissait dans son appartement de la rue Vaugirard, où il avait trouvé refuge après son expulsion du séminaire. La soeur Rosalie avait aménagé elle-même sa chambre, une petite cuisine, un cabinet où il recevait ses visiteurs. Tout était pauvre, comme dans la crèche de Bethléem. A cette heure tardive, le bruit de la rue s'était atténué : quelques cahots de charrettes sur le pavé accompagnés des jurons des cochers. Cela, évidemment, évoquait d'autres charrettes !... Le jour prenait fin, un triste jour, très semblable à tous ceux que Paris vivait depuis tant d'années sous l'oppression et la terreur, dans l'angoisse continuelle et la peur de la famine. Partout on parlait d'une nouvelle guerre imminente contre la Russie et les alliés. La meilleure industrie de la France n'est-elle pas, depuis quelques lustres, non pas celle des meubles ou des vêtements, mais celle des armes ? L'horreur du sang versé étouffe tout le monde, et voici que nous nous apprêtons à ensanglanter l'Europe... Monsieur Emery souffrait de cela au plus intime de son coeur, lui qui, sans cesse, avait prié, supplié, entrepris les plus périlleuses requêtes et démarches, qui s'était si souvent compromis pour empêcher des arrestations iniques, des emprisonnements arbitraires, et le meurtre des innocents. A plusieurs reprises, il avait été lui-même arrêté et interrogé, notamment par le Comité du salut public, et il avait échappé de justesse à l'échafaud en raison de son grand calme. Il fut le seul prêtre de Paris à circuler, pendant des années, avec sa soutane et son tricorne, sans que jamais personne n'osât porter la main sur lui. Une paix émanait de lui qui les déconcertait tous. Mais quels efforts sur lui-même pour dominer les angoisses mortelles de son coeur ! Qui dira l'héroïsme de sa charité pour qu'il se risquât à affronter si souvent les juges iniques et les tyrans sanguinaires ? Sans cesse, il plaidait pour la réconciliation, jetant les ponts entre les prêtres jureurs et les ultramontains, entre les constitutionnels et les évêques exilés, entre les partisans de Grégoire, et les autorités romaines... Rien ne semblait l'effrayer, alors qu'il était cependant le plus timide et le plus délicat des hommes.

Nous lui demandâmes, après un long silence, alors que son alcôve était envahie par la pénombre :

- A quoi pensez-vous, mon père ?
- Je pense à cet autre aphorisme de Rousseau : « *La souveraineté du peuple* ». Il dit que la société déprave l'homme, et c'est à cette société qu'il donne la souveraineté ! Que pensez-vous de cela ? C'est ridicule ! Et c'est pourtant ce mensonge pernicieux

que tout le monde a pris pour une grande vérité !... C'est un vomissement de l'Enfer, que tous prennent pour un principe de libération.

Et, souriant amèrement :

- Nous sommes en droit aujourd'hui d'apprécier à quel genre de liberté nous sommes parvenus !...
- Mais vous, mon père, lui dîmes-nous alors, vous avez gardé votre liberté pendant toute la Révolution, et tout le monde vous a respecté !
- Croyez-moi, si je suis resté à Paris, ce n'est ni par admiration, ni par amour pour la Révolution ! J'ai espéré contre toute espérance garder le séminaire, pour le rouvrir et y former un jour des prêtres saints et sages, qui seraient la force de l'Eglise. Mais, qu'ils m'aient respecté, c'est autre chose ! ...Je n'ai cessé d'être humilié de tous côtés. Les Jacobins me traitaient de « sale royaliste » et les Girondins de « Sans culotte ». Vous rendez-vous compte ? « sans culotte », moi qui n'ai jamais posé la soutane !

... Monsieur Emery se mit à rire de son malheur, car son humilité était si grande qu'aucune insulte ne pouvait l'humilier.

Nous vîmes qu'il asseyait de se mouiller les lèvres avec la langue. Il avait soif, et, comme d'habitude, il souffrait sans rien dire. Il accepta, sur nos instances, un peu de vin mêlé d'eau. Il le but et dit :

- Voyez comme je suis gâté ! Quand je pense que notre Seigneur, sur la croix, n'a eu droit qu'à une gorgée de vinaigre !...

Puis il poursuivit son discours sur les erreurs de notre temps. Il dit :

- Voyez-vous, le peuple souverain, c'est l'impénitence finale.

Nous fûmes surpris de cette formule dont le sens nous échappait.

- Que voulez-vous dire, mon père ?
- C'est difficile à expliquer, dit-il, mais je voudrais bien vous le faire entendre, pour que, dans l'avenir, on puisse empêcher la diffusion d'une pareille erreur. Dieu est souverain, lui seul, et son Christ. Mais non point l'homme. Lorsque la race humaine issue d'Adam s'arroge la souveraineté, elle usurpe une prérogative divine. Cette prétention aboutit au blasphème de Lucifer : « Non serviam ! », je ne servirai pas ! C'est le refus définitif de l'humilité et de la pénitence, auxquelles sont obligatoirement rattachées le Salut et la Rédemption ! Et voilà qui est infiniment triste...

Monsieur Emery se mit à pleurer. Quel contraste ! D'une part les fastes et le culte révolutionnaire, l'enthousiasme délirant des foules, lors de la fête de la Fédération, les pompes du sacre impérial... D'autre part les pleurs de ce mourant, dans une alcôve obscure, sur un lit de misère, qui seul, avec ses yeux pleins de larmes, voyait en toute objectivité et lucidité la détresse de notre temps et ses causes profondes ! D'ailleurs, il voyait plus loin que notre temps : car après avoir formulé quelques invocations rituelles du Bréviaire : « Domine non secundum peccata nostra facias nobis... », il prophétisa :

- Oui, je les vois ces ravages que va déclencher, sur le monde entier, cette double erreur de Rousseau. Elle va se répandre comme une peste contagieuse, et renverser tout ce qui tient encore debout. Ah ! La chute de ce bon roi Louis XVI ! Tous les trônes de l'Europe vont rouler dans la boue. Les nations, que l'on disait chrétiennes, vont être déchirées et dégradées, puis elles s'affronteront les unes contre les autres dans des combats et des guerres impitoyables et gigantesques... « L'homme est naturellement bon... » Vous allez voir cet homme si bon se réduire lui-même en esclavage, s'enfermer dans d'horribles cachots, torturer et outrager sa propre chair !

« Le peuple est souverain » : vous allez voir les tyrannies qui vont résulter de ce principe démocratique ! Des milliers, des millions de gens vont être enchaînés pour les gloires nationales et internationales de cette souveraineté populaire. Que de prisons et de fers ! Que de larmes et de souffrances ! Que de tribunaux et de potences ! Que de victimes et de bourreaux ! Que de crimes odieux ! Que de meurtres, que de trahisons ! que la conscience obscure de ce peuple souverain revendiquera comme des titres de gloire, ou, tout au moins, comme des nécessités politiques !... Voilà la prise de Satan sur l'humanité, jusqu'à ce que viennent ce temps apocalyptique prévu par les Ecritures qui laisseront la miséricorde divine et attireront sur la terre entière ce déluge de feu qui frappa Sodome et Gomorrhe !...

Il joignit ses mains décharnées, et murmura : « Averte faciem tuam a peccatis nostris... Ne irascaris, Domine, ne memineris iniquitatis nostrae... » Puis, après avoir ainsi prié, il dit : « Heureux ceux qui s'endorment dans le Seigneur.... Opera enim illorum sequuntur illos... : Leurs oeuvres les suivent.. ». – Mais un peuple vain s'est détourné de la source des eaux vives, et a voulu s'abreuver à l'écume des eaux sales de ce monde : il en mourra. « Ego vero egenus et pauper sum : Deus adjuva me... »

Il ferma les yeux, la nuit était tombée. Son visage, d'une pâleur presque mortuaire, semblait resplendir dans l'obscurité.

Tels furent les derniers entretiens religieux et philosophiques de monsieur Emery. Ils furent scellés, car leur publication eût heurté trop brusquement les esprits de notre temps, tout imbus des principes démocratiques et républicains, au nom desquels la guillotine resta longtemps dressée en plein coeur de Paris. C'est ainsi que la souveraineté du peuple amena en quelques mois seulement la tyrannie des élus du peuple : nous en avons fait l'amère expérience. En France, heureusement, le réveil de la religion aboutissant à ce concordat de 1801, si déficient qu'il soit, eut l'avantage d'enrayer la persécution et l'extermination de tout ce qu'il y avait de droit, de beau et d'honnête dans le royaume. Mais si la religion, encore si fragile, disparaît, soit en France, soit dans les autres pays de l'Europe, jusqu'à quels excès montera cette tyrannie ? Les anciens romains étaient plus sages que nous : au dire de Tite Live, lorsqu'ils furent amenés à choisir entre la royauté et la république, ils optèrent pour la royauté en disant : « *Il vaut mieux être volé par un seul homme que par plusieurs.* »

Telles furent nos propres réflexions, après que nous eûmes entendu les dernières paroles de monsieur Emery.

Trois jours plus tard, monsieur Emery s'éteignait. Tout le monde sait quelle fut sa fin si édifiante, comment il donna aux prêtres qui l'assistaient sa bénédiction, en leur disant : « Je n'ai vécu que pour le séminaire et pour l'Eglise. Au ciel ils seront encore l'objet de mes prières et de mes vœux. Je vous donne à tous ma bénédiction. »

Il s'assoupit et mourut le jour même, assisté de deux médecins qui ne purent que constater sa mort. C'était le 28 Avril 1811, entre deux et trois heures de l'après-midi... C'était alors le deuxième dimanche de Pâques, et l'Eglise chantait pour lui, avec les saints et les anges, l'Alléluia de la Résurrection.

Ces pages édifiantes et même pathétiques ne manquèrent pas de susciter ma prière et ma réflexion pendant les quelques jours de retraite que je passais à Saint-Sulpice. Je mesurai ainsi la valeur authentique de cette Tradition Sacerdotale, et je désirais m'entretenir à son sujet avec le père Supérieur. Je lui demandais une entrevue. Il me l'accorda volontiers. Nous évoquâmes la mémoire et la sainteté de monsieur Emery, puis il me dit :

- Nous sommes restés fidèles à cette doctrine spirituelle que l'on a appelée à juste titre : « *L'école française* ». Bérulle, Olier, Emery... en furent à la fois les exemples et

les promoteurs, tant par leur vie que par leurs écrits. Monsieur Tronson, avec ses « *Examens particuliers* » (qu'il ne faut pas confondre avec les entretiens particuliers d'Alexandre VI !), mériteraient d'être remis à jour. Car, à cette époque, on souffrait partout, et surtout dans l'Eglise, d'une pruderie excessive, et d'un attachement inconsidéré aux formes extérieures du vêtement et du comportement. Mais tous ces hommes, qui furent l'âme du Séminaire, qui travaillaient non pas en « équipes » mais « dans la communion de la foi », chacun avec sa personnalité très accusée, savaient ce que signifie le mystère du Christ. Ils en vivaient, comprenez-vous ; et de ce fait, c'est bien l'image de Jésus-Christ qu'ils portaient dans leur sacerdoce et dans l'exercice du ministère. Ils gardaient leur âme sans cesse éveillée sur l'Invisible, dans l'adoration du Père, avec Jésus, le véritable adorateur, et restaient en tout temps attentifs aux inspirations de l'Esprit Saint. »

Nous nous rendîmes à la bibliothèque. Le père supérieur me désigna plusieurs passages importants, où cette doctrine est consignée dans les ouvrages de Monsieur Olier et de Bérulle.

- Voyez, me dit-il, vous pourrez prendre contact.

Je lus ainsi de nombreuses pages. Puis j'eus un autre entretien avec ce prêtre éminent. Il me dit :

- Certes, on ne peut guère trouver doctrine plus conforme et exposée dans une langue plus parfaite... conforme, dis-je, aux saints Evangiles et à la pensée de saint Paul ! Le Salut de la créature humaine, auquel nous travaillons tous, exige cependant que nous allions, en notre temps, plus loin que nos prédécesseurs, dans l'intelligence et surtout dans l'application de la foi. Nous ne sommes pas encore revenus au Paradis Terrestre ! Tant s'en faut !...

Je fus étonné de cette proposition assez nouvelle :

- Vous dites, mon père, que nous devons revenir au Paradis Terrestre ?
- Oui, oui, bien sûr ! C'est évident !...
- Comment cela ?
- Oh certes, ce n'est pas un retour à un lieu, comme si le paradis terrestre était situé quelque part sur la terre !... C'est un retour psychologique à l'innocence et à la simplicité premières, mais avec, cette fois, la cuisante expérience des siècles de péché et de malheur dont nous avons souffert. Ainsi nous commençons à savoir ce qu'il nous en a coûté de nous être écartés, sous la séduction diabolique, de la pensée, pourtant si simple, si merveilleuse, du Dieu vivant sur notre nature !...

Il me regardait tout droit en face, avec ses grands yeux bleus, où je pouvais lire, comme à livre ouvert, la simplicité dont il me parlait. Il n'y avait dans ce regard aucune nostalgie, mais une grande certitude ; comme si cet homme tenait déjà fortement en mains son espérance. C'était très curieux. J'entendais pour la première fois des paroles bouleversantes qui me disaient ce que je désirais au plus profond de moi-même.

- Vous dites donc, mon père, qu'il n'est pas perdu ce Paradis Terrestre ?
- Mais non, il est tout proche de nous !

N'était-ce pas vrai ?... Il me semblait que je portais en moi-même un domaine garni des plus belles fleurs du monde, des plus grandes joies de l'être, mais que je ne l'avais jamais exploré. Peut-être ce prêtre allait-il m'y guider comme par la main ?

Tout en reposant sur le rayon de la bibliothèque les « *Fundatorum nostrorum opera completa* », il me dit :

- Monsieur Emery avouait, après cinquante ans d'études et de travaux qu'il n'avait pas encore compris la théologie. Il disait vrai. Mais il était sur la bonne voie. La brièveté de la vie terrestre ne lui a pas permis d'aller jusqu'au bout. Et comme tant de serviteurs de Dieu, il eut son temps mangé par mille occupations temporelles qui l'ont retenu dans son élan, auxquelles il fut contraint de se donner par charité chrétienne. De même ses confrères. Mais si nous savons bien profiter du chemin qu'ils ont parcouru, qui sait ... ?
- Vous pensez, mon père, que nous avons plus de chances ?
- C'est certain. En un siècle et demi, et même un peu plus, l'Esprit de Dieu a travaillé dans le corps du Christ qu'est l'Eglise. Il faut l'admettre comme une donnée de la foi. Nous avons donc plus de chances qu'eux d'atteindre la pleine Rédemption.

Ces paroles m'allaient au coeur comme un baume de réconfort et de joie. Après un moment de silence et de réflexion, il ajouta :

- Comprenez-moi... Nos pères fondateurs ne pouvaient pas, en leur temps, découvrir, identifier la vraie racine de nos maux. Ce « péché originel » dont nous souffrons tous, aujourd'hui plus que jamais, quel est-il ? Voilà la vraie question. Comme je vous l'ai dit, nos pères fondateurs étaient tributaires de la prudence et des conventions de leur temps. Monsieur Tronson en est l'exemple type. Mais prenons bien garde ! Sous cette forme, devenue surannée, de ses « Examens particuliers », l'idée fondamentale était juste, car tous avaient le sens le plus aigu, quoique mal exprimé, de la dignité et de la sainteté du corps, et surtout du corps du chrétien devenu, par le saint Baptême, membre du corps du Christ, et nourri par ce même corps eucharistique. Ils professaient à leur manière, enfantine, peut-être maladroitement, la pensée de Paul : « *Vos corps sont les temples du Saint Esprit...* ». Mais leur direction théologique était la bonne.

Je me souviens qu'au moment où le père supérieur me disait ces choses, nous étions encore à la bibliothèque. Nous revînmes ensuite en silence à son bureau, cheminant côte à côte le long du corridor. Ma pensée, pendant ce temps, se cristallisa sur le sens de ce petit discours, où il avait parlé du péché « originel ».

- Mais vous, mon père, lui dis-je, une fois que nous fûmes de nouveau assis face à face, vous, mon père, vous savez quelle est la nature exacte du péché originel ?
- Oui, bien sûr.

Il disait cela, tout simplement, comme s'il avait parlé de la table de multiplication, que tout le monde connaît depuis sa plus tendre enfance; je fus très étonné de cette assurance :

- Ce n'est pas vrai ? questionnai-je, sachant bien que cette question passait pour la plus obscure de toute la théologie.
- Oui, oui, je vous assure, me dit-il en souriant, le monstre est identifié.
- Est-ce possible ?
- Mais oui.
- Alors, mon père, je vous supplie de m'instruire ! Car depuis mon séminaire où cette question était fort controversée, la confusion n'a fait que croître.
- Vous instruire ?... Hum... Hum...

Il se gratta la tête, soulevant légèrement sa barrette qui s'inclina d'une manière assez cocasse.

- J'ai peur que ce soit un peu long... Nous pourrions voir cela une autre fois.
- Est-ce donc là une question si compliquée ?
- Non, non... pas en elle-même... Mais c'est peut-être difficile à accepter pour celui qui l'entend. Tout dépend de la capacité de l'auditeur. La solution d'un théorème n'est valable que pour l'élève qui en comprend la démonstration... Ici, la présentation de la

solution de ce problème du péché originel peut provoquer un effet de scandale sur une psychologie mal adaptée à la recevoir. Comprenez-vous ? Il faut que vous vous fassiez vous-même votre propre conviction, sinon mon témoignage n'aura aucune valeur; il risquerait même de vous choquer et de vous scandaliser. Il faudrait donc, pour cela, que je vous guide un peu dans la lecture des Pères, des anciens, ceux qui gardaient encore l'intelligence, par la Tradition Apostolique, de ce que nous appelons le « péché originel », mais que Paul appelle simplement « le péché », ou « la transgression », ou la « désobéissance ».

- Je crois que ce serait un peu long, lui dis-je... La lecture des Pères...
- Bien sûr, bien sûr... Les prêtres d'aujourd'hui... toujours pressés... loin des sources de la foi...

Puis il remit sa barrette bien en place sur sa tête, et, prenant un ton un peu doctoral :

- D'ailleurs, la vraie difficulté n'est pas là : ce n'est pas une question d'étude seulement, c'est surtout une affaire de psychologie pratique.
- Ah ?
- Oui, oui, vous êtes étonné, mais c'est comme ça. Et l'on ne change pas la psychologie d'un homme en quelques phrases, ni même en beaucoup. Il faut que vous soyez vous-même amené à vous poser certaines questions : et tant que ces questions ne sont pas montées à votre esprit, nous ne pouvons pas faire un pas.
- Certaines questions ?... Et quelles questions, par exemple ?
- Il y en aurait beaucoup !...

Il hésitait. Il joignit les mains devant sa bouche, comme cherchant à se recueillir. Puis il me dit :

- Comprenez-moi bien... Il est tout à fait contraire à la doctrine de nos pères de Saint Sulpice d'empiéter sur les âmes et de les bousculer si peu que ce soit. Bien sûr, je pourrais vous poser bien des questions et procéder à la manière de certains psychiatres et psychologues modernes qui violent les consciences, les outragent jusqu'à les fausser gravement sous prétexte de les guérir de leurs « complexes ». C'est pourquoi le mieux, et de beaucoup, serait que vous vous les posiez vous-même, ces questions...

Je comprenais de moins en moins :

- Comment ?... Pour résoudre le problème théologique du péché originel ?
- Oui, que l'on appelle, malheureusement, « originel », ce qui, au point de départ fausse tout.

J'étais décontenancé par l'allure énigmatique que prenait cette conversation. Je lui demandai donc instamment de me poser lui même la question qui serait, à son avis, la plus apte à me mettre sur la voie. Finalement, après bien des précautions, s'excusant mille fois d'empiéter sur la délicatesse de mon âme, et sur l'intimité strictement personnelle de ma conscience individuelle, il finit par y consentir :

- Eh bien, dit-il, demandez-vous pourquoi, alors qu'il fait ici une chaleur accablante, nous portons tous des pantalons, alors que nous serions bien mieux tout nus ...

Je fus interloqué. Je me mis à rire à gorge déployée ; non pas de la question elle-même, mais de la gravité toute sulpicienne avec laquelle elle venait de tomber des lèvres de ce prêtre revêtu d'une longue soutane, portant barrette et col romain !... L'idée de voir cet homme si digne, représentant de la vénérable tradition si pudique de l'Ecole Sulpicienne, se mettre tout nu, là, devant moi, ne manquait pas d'être assez surprenante. Un prêtre de saint Sulpice se livrer à une séance de strip-tease ! ... Je riais à mourir. Lui, au contraire ne riait pas ; ce qui

accentuait le caractère comique de la situation. Comme je m'efforçais de me maîtriser, il me dit :

- Pourquoi riez-vous ?
Que faire, sinon rire de plus belle ?
- Mais enfin, pourquoi riez-vous ? Vous voyez, votre rire trahit une psychologie mal assise, mal centrée...

Il parlait le plus sérieusement du monde.

- Alors, vous croyez que je ne devrais pas rire ?
- Non, pas du tout. Mais, c'est bien, riez tout votre saoul. Votre rire vous a révélé tel que vous êtes. Vous avez là, maintenant, dans vos mains, le miroir de votre âme. Demandez-vous pourquoi nous sommes habillés et pourquoi vous riez, à la seule pensée que nous pourrions être nus. Voilà la bonne piste : suivez le pantalon, le veston, la bure, la jupe et le corsage, la robe et les jupons, et tous les chiffons dont les hommes et les femmes déshonorent leurs corps.
- Déshonorent ?
- Oui, déshonorent. Et demandez-vous pourquoi. « Pourquoi ? »... c'est tout. Quand vous pourrez répondre à ce « pourquoi », vous reviendrez, et nous avancerons un peu plus loin.

Cette idée de suivre « le jupon et le corsage » me semblait tout à fait contradictoire avec les « Entretiens particuliers » et les exercices spirituels, non d'Alexandre VI, mais de monsieur Tronson. En y pensant, je me mis à rire encore. Et je riais tant que mon interlocuteur finit par sourire, lui aussi. Il contemplait ma joie avec une intense satisfaction et disait :

- C'est bon, c'est bon Ah que c'est bon cela de rire un peu !...

Mais il ne riait toujours pas. Il le faisait sans doute exprès, et je jugeai qu'il avait un exceptionnel talent de comédien. Il ajouta :

- Lorsque nos retraits quittent la maison avec les larmes du repentir, c'est déjà pas mal... Mais cela reste inquiétant. Lorsqu'ils la quittent avec des larmes de joie, c'est parfait.

Je me levai. J'essuyai mes yeux et mes lunettes avec mon mouchoir, puis nous nous embrassâmes très franchement, très fraternellement.

Il me restait encore une heure avant le départ de mon train. Je me rendis donc à la bibliothèque. « On ne sait jamais, me disais-je, si je mettais la main sur quelque précieux passage des écrits de nos pères fondateurs... »

Je repris donc les volumes des « Addenda », et comme par miracle, je tombai sur le passage suivant, que j'eus juste le temps de transcrire :

« Extrait de l'éloge funèbre de Monsieur Emery, fondateur des prêtres de saint Sulpice, par un prêtre de la même compagnie. »

... Nous garderons sans cesse les yeux levés sur l'admirabilité, l'indéfectibilité, et la sublimité des vertus de notre saint Fondateur, qui resplendissent comme le soleil sur la fragilité, la futilité, et la caducité de ce monde. Notre saint fondateur, en effet, a gravi les sept degrés de l'humilité, avec la plus grande sérénité et s'il y en avait eu huit, ou davantage, il les aurait escaladés avec la même infatigabilité.

« Il donna maints témoignages de son intrépidité, face à l'impudicité et à la multiplicité des ennemis effrontés et concertés de l'Eglise, et il fit preuve d'une imperméabilité et d'une

impermutable au travers des variétés toujours nouvelles des séductions du péché, telles les têtes du Dragon toujours camouflées sous l'incrédulité et la duplicité.

« A son imperturbabilité devenue légendaire, il ajouta l'ininfluçabilité et l'indéconvertibilité, qui, jointes à l'indéracinabilité de sa stabilité, en firent le héros de l'inflexibilité, de l'incoercibilité et de l'expugnabilité. La placidité de son silence succédait selon les éventualités à l'inépuisabilité de son éloquence. Alors que, selon l'oracle du Prophète, les coeurs des princes et des rois étaient agités comme les feuilles des arbres dans le vent de la tempête, il reconfortait tous ceux qui l'approchaient par la virilité de son sourire, l'inirascibilité de son caractère, et l'immarcessibilité de sa bonne humeur.

L'incommensurabilité de ses triomphantes vertus l'élevèrent jusqu'à l'impeccabilité de ses capacités et l'inaccessibilité de sa sainteté. Et voilà pourquoi il gagna, au milieu de tant d'inextricabilités l'incorruptibilité de toutes les qualités et la finalité de toute perfectibilité. La chrétienté se louera dans l'avenir, comme dans le passé, de la fidélité de sa charité, de l'impartialité de son jugement, de l'irréversibilité de ses amitiés, de l'insatiabilité de son dévouement, et de l'inlassabilité de sa générosité.

« Réjouissons-nous donc, mes frères, alors que nous pleurons le départ de notre saint fondateur, de l'incomparabilité de sa mémoire, et suivant l'exemple de la lucidité de sa foi, suivons-le dans la félicité de la béatitude. »

(Addenda et documenta annexa.- Volumen 713, capitulum 567, pagina 45678, columna 6)

oooooooo

Quelques instants plus tard, je me trouvai dans la rue. Horrible contraste : une énorme manifestation se déroulait sur le boulevard Saint Michel. La cohue était infernale, l'atmosphère tendue, crispée, violente, comme il arrive en pareil cas. Je crois bien que Segui et Marchais présidaient le défilé. Des gendarmes et des CRS en grand nombre montaient la garde sur les trottoirs et faisait circuler les passants. Leur visage était allongé et leurs regards furetaient de tous côtés, pour voir s'il n'y avait pas ici ou là d'armes cachées, pour prévenir tout geste subversif, toute démarche provocatrice. Ce tumulte quasi hystérique ébranlait les espaces. La poussière soulevée par ces milliers de pieds alourdissait l'air et lui donnait une odeur de poudre ou de salpêtre. Coude à coude, les manifestants battaient hardiment la semelle depuis plusieurs heures. C'était démesuré, démentiel. La fièvre collective écartait toute lassitude, la colère bouillonnait comme une marmite prête à éclater. Les mécontents, du moins ils semblaient l'être, brandissaient des pancartes et des banderoles, la plupart injurieuses contre l'autorité, le gouvernement, le ministère, les patrons, les engraisés, les profiteurs, les traîtres et les réactionnaires. Sur certaines on lisait : « Du fric ou la mort ! » ; et sur d'autres : « Mort aux hommes du fric » . Et le peuple souverain hurlait en cadence des slogans qui faisaient trembler les vitres et frissonner les képis des gendarmes, et le plus énorme d'entre eux était :

« A bas les cons ! ».

oooooooo

Les 7 Culottes du Diable

4^{ème} Culotte

Du soutien-gorge au chapeau de cardinal

Quelques semaines relativement paisibles se déroulèrent après cette bienfaisante retraite chez les prêtres de Saint Sulpice. Je fus repris par mes travaux habituels et vicissitudes de ce monde, si bien que, peu à peu, le souvenir de ces jours bénis s'effaçait de ma mémoire, que les questions que m'avait proposées le supérieur disparaissaient à ma conscience claire. J'allais, à vrai dire, m'enliser dans les sables mouvants de l'existence terrestre, terre à terre, lorsqu'un événement, tout intérieur celui-là, se produisit, si important qu'il mérite vraiment que je le raconte. En vérité, il se produisit en moi une sorte d'incubation psychologique dont les dimensions extraordinaires allaient se confirmer pendant les mois qui suivirent, par suite d'événements et de circonstances non moins providentielles que ceux qui les avaient précédés.

Les psychologues avertis, dans la mesure où il s'en trouve encore quelques rares spécimens en notre temps, enseignent que le rêve est justement un signe de ces prodigieuses transformations du semi conscient, de l'hémi conscient, de l'hypo conscient, du para conscient du sous conscient et même de l'inconscient, et jusqu'à l'abscond conscient, que l'individu peut subir – ou non – au cours de l'évolution de son moi profond, ou même de son moi superficiel, lorsqu'il parvient à se dégager des influences et des conditionnements souvent contradictoires du sur-moi, ou du péri-moi, voire même de l'anti-moi. Eh bien, c'est sans doute ce qui se produisit pour moi, je veux dire pour ma personne, car n'étant pas psychologue de profession et donc dans la stricte incapacité de me psychanalyser moi-même, - c'est-à-dire d'analyser l'image mentale que je me forme en moi-même de mon moi : le « je » de moi se forme du « moi » de moi, (ou réciproquement) - je ne saurais donc préciser ici si c'était mon « moi » ou mon « je » qui était concerné par ce rêve.

Je fis donc un rêve. Je crus d'abord qu'il m'était strictement personnel, et qu'il n'y avait qu'à moi (sans préciser de quel « moi » il s'agit) que pouvait arriver de pareilles choses. Mais, par la suite on m'apprit que des rêves de ce genre arrivent aussi à d'autres personnes que moi. Voici donc ce rêve :

Je me figurais être dans une grande assemblée où il y avait beaucoup de monde. Ce devait être une sorte de marché, comme il s'en trouve dans les grandes villes, sur les places, le long des avenues ou des boulevards ; la foule se pressait autour des étalages et des éventaires, et moi je me trouvais là, anonyme parmi les anonymes. Jusque là, rien d'extraordinaire. Mais ce qui était gênant dans ce rêve, et qui lui donnait un caractère angoissant, c'est que, - dans mon rêve toujours, car la chose ne se produit jamais chez les civilisés qui oublient parfois leur chapeau ou leur montre, ou leur mouchoir, ou leur portemonnaie – moi j'avais oublié de mettre mes pantalons. Et je devais déambuler ainsi, un cabas dans la main, pour acheter je ne sais quoi. Or, dans mon rêve, très sérieusement, personne ne portait attention à la nudité de mon ventre et de mes jambes, et il n'y avait que moi qui souffrait de cette anomalie. Soudain, un agent de police se trouva là devant moi (toujours dans mon rêve) et s'avisa de me regarder. Je me disais : « C'en est un de la police des moeurs ! Je suis perdu !... » Et effectivement, cette fois, je me trouvais dans la situation la plus désolante qui puisse survenir à un honnête homme, un prêtre par surcroît ! Car un bandit peut cacher ses armes dans les poches de son pantalon sans être inquiété, mais un honnête homme sans pantalon ne peut rien cacher du tout, même s'il n'a rien à cacher !... Et lorsque l'on n'a rien à cacher, on se trouve précisément dans la situation la plus périlleuse qui soit au monde, de n'avoir sur soi aucun vêtement où cacher quelque chose !...

Cet agent de la police des mœurs – toujours dans mon rêve – délaissa donc toute la surveillance qu'il devait exercer professionnellement sur le marché, dans son ensemble, et sur l'ensemble du marché, pour porter brusquement toute son attention fulminante uniquement sur mon ventre et sur mon sexe ! Que faire ? Je m'avisais que j'avais un cabas à la main, et qu'il pourrait éventuellement cacher l'objet du délit, lequel je n'avais ni volé ni dérobé, il était bien à moi, et délictueux quand même... Je le fis, obéissant autant que je le pouvais, aux lois de la pudeur publique. Que pouvais-je faire de mieux ? Ce geste ne témoignait-il pas de ma bonne volonté ? Mais l'agent, avançant vers moi avec une fureur qui faisait vibrer ses moustaches, de grosses moustaches noires, et trembler son képi sur ses cheveux hérissés, l'agent, dis-je, s'écria : - « Enlevez-moi ça d'ici ! » De quoi voulait-il parler ? - « Quoi, ça ? » lui demandai-je. « Ce cabas, là, dit-il, qu'est-ce que vous cachez là-dessous ? » Pour obéir à l'officier gardien de l'ordre public, je repris mon cabas dans la main droite et je me découvris. - « Bon... attentat à la pudeur ! » s'écria-t-il. « Vos papiers ! » J'avais l'habitude de les mettre dans la poche arrière de mon pantalon ; je fis le geste de les prendre... Mais, hélas ! ma main gauche glissa sur ma fesse nue !... C'était logique. - Le rêve est parfois étrangement logique. - Ayant oublié de mettre mes pantalons, j'étais par le fait même dépourvu de mes papiers. J'étais dépourvu de tout : ma détresse était extrême. J'étais dépourvu même de la confiance que je croyais avoir en ma dignité !... C'était atroce ! Et l'agent, toujours courroucé devant moi, me répétait : « Vos papiers, vous dis-je ! » Je lui dis : - « Monsieur l'agent, je m'excuse. Voyez : j'ai oublié de mettre mes pantalons ce matin, et par le fait même je n'ai aucun papier sur moi... Mais je vous donne ma parole d'honneur... » Ce mot fit hurler mon homme : « Parole d'honneur ! Parole d'honneur !... ricanait-il : un homme qui n'a pas de pantalons ! » Je me vis perdu. Et l'agent continuait : « Vous me prenez pour un imbécile ! Suivez-moi. Nous allons voir cela tout de suite, qui vous êtes et ce que vous méritez ».

Et me voici emboîtant le pas derrière le gendarme, pronostiquant toutes les choses fâcheuses qui allaient découler de cet oubli malencontreux. C'est tout de même idiot, pensais-je - toujours dans mon rêve - que je sois mis en arrestation pour un oubli totalement involontaire !... Si encore quelqu'un pouvait là, me prêter quelque chose, un châle, par exemple, une écharpe, que je puisse nouer autour de mes reins... Je regardai de part et d'autre : beaucoup de femmes sur le marché portaient effectivement des châles et des écharpes, mais aucune d'entre elles ne faisait attention à moi. Elles étaient, quant à ma nudité - que l'agent jugeait scandaleuse - d'une indifférence absolue : aucune d'entre elles ne consentait à abaisser sur moi le moindre regard, ni de pitié, ni même de curiosité ! - Là le rêve manquait un peu de logique... Il se révélait fort différent ce que pourrait être la réalité. - Personne n'avait d'entrailles pour ma misère. Et il me fallait évidemment suivre pas à pas cet agent qui me tenait à l'oeil et me conduisait en prison. J'étais donc dans une immense désolation intérieure, toujours en rêve... et l'excès même de ma souffrance et de ma dérégulation me réveilla. Je m'écriai, encore demi conscient : « Mais enfin, ce n'est pas possible ! »

Une sueur froide m'avait envahi. Je reprenais contact avec la réalité. Je me tâtai, je me touchai : oui, ce n'était qu'un rêve, je suis bien dans mon lit. J'allumai ma lampe de chevet et je me mis sur mon séant. J'essuyai mon front perlé de grosses gouttes : ciel ! me disais-je, est-il possible de faire un cauchemar si affreux !... Je me levai, je passais à la cuisine boire un verre d'eau, prendre une serviette pour m'éponger. Puis je revins m'asseoir sur mon lit et je me mis à réfléchir un peu à tout cela...

- C'est la faute du Supérieur de Saint Sulpice ! Cette idée qu'il a eue l'autre jour de me poser la question : « Pourquoi, vous et moi, portons-nous des culottes ? » A-t-on idée de poser des questions pareilles au monde ! J'ai ri, sur le moment, mais en fait, ce n'était pas risible du tout ! C'était même très angoissant !

Et effectivement, quoique je fus bien réveillé et revenu à moi, retrouvant avec satisfaction tous les objets familiers de mon appartement, je ne parvenais pas à reprendre mon calme. Mes mains tremblaient, mon coeur battait. L'angoisse était toujours là. Certes, les images du rêve s'étaient envolées, mais leur impression de gêne et de détresse qui avaient provoqué cette sueur, semblait s'accroître encore, alors que, cependant, tout était redevenu normal. Je me levai donc et je me fis chauffer une tasse de café pour me remonter un peu, comme si j'avais été roué de coups.

Il n'était que trois heures du matin. La nuit était tranquille et silencieuse. Et voici que mon âme était ravagée par une sorte de bouillonnement confus dont, vraiment, je ne pouvais discerner l'origine. J'étais comme ces enfants qui sont saisis de panique par une forme, une lueur, un bruit qu'ils ne peuvent identifier... Cependant, je me disais : « Enfin quoi ? Me voici debout maintenant, avec mon pyjama comme d'habitude ! Pourquoi est-ce que je tremble comme ça ? ...C'est la faute du Supérieur de Saint-Sulpice ! Quelle idée il a eue de me poser cette question ! ... »

Je vins donc devant mon armoire à glace, me considérant moi-même dans mes pantoufles éculées, enveloppé dans ce pyjama froissé et délavé, dont le veston déboutonné laissait paraître les poils noirâtres de ma poitrine velue. Et tout à coup, réalisant le personnage que je pouvais représenter dans cet accoutrement, il me vint une idée qui, jusque-là, n'avait jamais effleuré mon esprit. « Mais, me dis-je, tu as l'air complètement idiot dans ce pyjama ! Suppose qu'ainsi tu te trouves dans la rue, dans une assemblée, au théâtre, au concert ?... Tu aurais l'air de quoi ? On te mettrait dehors. Que signifie cette étoffe autour de moi qui n'a ni forme ni couleur ? » Alors, selon les lois propres, dit-on, de l'esprit humain, je me mis à généraliser : « Mais alors, tous les civilisés du monde ont cette allure-là, la nuit, avec leur pyjama ? Combien d'hommes, mariés ou non, ont en ce moment la même allure que moi, dans le secret de leur chambre à coucher, qu'ils soient simples citoyens, patrons d'usines, députés ?... Et même le président de la République a cette allure là ! Et même les cardinaux, et le Pape aussi ont cette allure là ! » Et une idée tout à fait saugrenue traversa mon esprit : « Quelle différence essentielle, me dis-je, entre Paul VI revêtu d'or et de pierres précieuses dans les besognes de sa haute fonction, et Paul VI en pyjama dans sa chambre de nuit ? Et s'il nous arrivait de nous trouver tous ainsi, en pyjama ? Ce serait d'un ridicule ! » Je me mis à rire à cette pensée d'une manifestation en pyjama. Ou, pire encore, en chemise de nuit !... Et je me dis que si Hitler s'était ainsi présenté en pyjama, ou en chemise de nuit au congrès de Nuremberg, il aurait été sifflé et conspué, et toute sa gloire se serait envolée instantanément !... »

- « C'est pourtant vrai, me dis-je, qui sait si toutes les distinctions, les autorités, les puissances de ce monde, ne sont pas étroitement tributaires de l'habillement ? ... On dit que l'habit ne fait pas le moine, mais c'est tout à fait faux, c'est archi faux ! Il n'y aurait pas de moines sans habit » ! Et puis, - comme il est dans le propre de l'esprit humain, selon ce que disent les psychologues, d'extrapoler - je me dis que, finalement, le pantalon de ville et le pyjama ne sont pas substantiellement différents, ni quant à leur forme, ni quant à leur fonction ; et que, soit l'un, soit l'autre, ils sont ridicules en soi et seule une habitude, une habitude vicieuse, nous permet de les supporter - et nous oblige à les supporter !

Alors je revins à mon rêve. Je découvris que dans toute cette foule, moi qui avais oublié mon pantalon, j'étais le seul à ne pas être ridicule, et que l'opinion générale me donnait raison, puisque aucune de ces personnes, sur le marché, ne faisait attention à moi. C'était l'agent, seul représentant de la convention collective, artificielle, et du tabou social établi par la loi, qui, lui, était tout à fait ridicule, parce qu'il voyait un mal où il n'y en a pas. « Mais alors, me disais-je,

pourquoi cette angoisse ? Pourquoi cette impression de détresse ? Pourquoi cette sueur froide ? ... »

J'étais bien assuré cette fois d'être réveillé : la pendulette de ma chambre indiquait quatre heures moins vingt. Sur la table, la tasse de café était vide, la petite cuillère dedans. Tout cela était bien réel. « Alors, me disais-je, reproduisons l'expérience en sens inverse ». Et j'ôtai mon pyjama, et restai là un moment tout nu devant la glace. Je n'éprouvai aucun trouble !... « Mais c'est très bien, me dis-je, c'est très bien ! ... C'est beau un corps d'homme !... Je devrais d'ailleurs faire de la gymnastique pour développer un peu mes bras et mes cuisses : je serais un peu mieux proportionné ... Et si j'étais un peu bronzé au lieu d'être livide comme un cachet d'aspirine !... » Et tout en me regardant ainsi dans ma glace, sous toutes les coutures, ou mieux, en contemplant ma tunique sans couture, je pensais à la parole de l'Évangile : « *Le corps est plus que le vêtement* ». C'était vrai !... Et je n'avais jamais sondé la profondeur de cette parole. Je vis soudain que, d'un seul mot, le Verbe de Dieu fait chair, avait anéanti tous nos mensonges universellement orchestrés et entretenus par le vêtement !...

Je méditai alors un long moment, tout nu, déambulant dans mon appartement. Puis je revins m'asseoir sur mon lit, sans remettre mon pyjama, et je me mis à réfléchir sur ce contraste étonnant : dans mon rêve, j'avais une peur affreuse d'être nu, et ici, plus du tout !... Pourquoi ?... Pourquoi cette panique ? Et je découvris tout à coup, comme dans l'éclair d'une intuition que je crus géniale, qu'une grande partie de mon jugement reposait en moi sur la sécurité sociale que procure le vêtement !... Oui, sécurité sociale et mentale liée au seul vêtement... Car le vêtement tient lieu d'honneur, de probité, de bonne réputation, de dignité, de vertu, d'honorabilité... Et je me répétais au moins vingt fois cette phrase, comme Archimède lorsqu'il découvrit son fameux principe : « Sécurité sociale et morale que procure le vêtement ! »... Une sécurité de bonne conscience !... Et je mesurai qu'il était absolument affreux et inepte que le jugement qu'un homme porte sur lui-même tienne à un morceau d'étoffe qu'il se met sur les fesses et sur le sexe !... Ainsi je vis quelque chose d'étrange : le vêtement moralise la conscience des hommes et des femmes par le seul fait qu'il est incrusté dans leur conduite et leur comportement !...

Je crus être au bout de mes découvertes. « Bon, me dis-je, maintenant dormons ! ». Il était plus de quatre heures du matin. J'éteignis ma lampe. Mais le sommeil ne vint pas. « Je n'aurais pas dû boire cette tasse de café ! » Ah ! ce n'était pas le café : mais la question qui me travaillait. Je me trouvai contraint de prendre une plus vive conscience, avec une perspicacité qui dura jusqu'au lever du jour, que tout était commandé et systématisé par le vêtement ! La mode, l'uniforme militaire ou religieux. Je découvris même que, finalement, rien n'était aussi impudique que le vêtement, et même qu'il était une offense permanente à la création admirable de Dieu !... Mensonge collectif, adopté, accepté par tous, où chacun refuse de paraître ce qu'il est réellement !...

Mon réveil sonna, bien inutilement. Je me levai. Quelles seront les occupations de cette journée ? Je me souvins tout à coup, que le soir, j'étais invité chez des amis, des amis très chers, avant leur départ en vacances.

La journée, cette journée-là, passa comme un rêve : je revis les gens habillés comme d'habitude, ma femme de ménage, et dans la rue des passants, des acheteurs, des vendeurs, des coiffeurs, des ouvriers, des civils, des militaires, et même des agents de police... Et tous ces gens n'avaient pas fait le même rêve que moi pendant la nuit, ils étaient manifestement, en raison de leurs habitudes, dans l'incapacité sociologique d'avoir fait le même rêve que moi. Je me sentis déphasé. Tout ce monde-là était bien encore en pantalons et en jupes. Tous avaient l'air très satisfaits d'eux mêmes. Il y avait là de pauvres vieilles dans leurs longues robes noires, cachées depuis le cou jusqu'aux chevilles ; et des femmes apparemment jeunes, serrées dans

des minijupes qui leur collaient aux fesses et aux cuisses. Les visages et les mains étaient découverts. Quelques hommes en short montraient les poils de leurs jambes : c'était une fausse note dans l'uniformité, ou une note un peu plus juste dans la dissonance. Mais si tous les visages étaient découverts, tous les sexes étaient cachés, oh combien !... Et tout le monde s'accommodait de cela, de ce ridicule universel, sans la moindre protestation !... Je circulai ainsi, en ville, et c'est curieux comme je ne voyais plus les gens comme auparavant... Dans la vitrine d'un magasin de sous-vêtements – comme si les vêtements ne suffisaient pas ! – il y avait une réclame ostentatoire pour les soutiens-gorge de marque « Paravent ». « Quoi, me dis-je, pourquoi recouvrir les seins qui nous ont allaités et les mamelles que nous avons sucées. Quoi de plus beau, au fond, que les seins d'une femme ? » Et je pris conscience, tout à coup, que depuis que j'avais tété ma mère, - ce dont je n'ai nulle souvenance - je n'avais jamais vu les seins d'une femme ! ... J'en ressentis en moi-même comme une carence quasi-organique : par quelle astuce diabolique avais-je été ainsi privé de la beauté, sans doute la plus achevée de la Création de Dieu qu'est le corps de la femme ? ... Je crus céder un instant à une tentation de révolte contre l'hypocrisie de ce monde... Mais quoi ? Se révolter contre qui ? Nous étions tous logés à la même enseigne, tous aussi malheureux les uns que les autres !...

En passant devant un cinéma je vis, sur une affiche, l'image d'une femme presque nue qui attirait les regards pour illustrer un film « Interdit aux moins de dix-huit ans ». Et je pensais : « C'est l'inverse que l'on devrait faire : tout le monde devrait être nu, et ce sont les films où les acteurs sont habillés qui devraient être interdits, non seulement aux moins de dix-huit ans, mais à tout le monde !... » Tout à coup je pris conscience de l'énormité de ce théorème qui venait de monter en moi : j'en fus un peu ébranlé. Ma pensée devenait aberrante, c'est-à-dire qu'elle se dirigeait hors de la route commune... Qui donc avait raison ? Moi, ou la multitude ?... Ce décalage intérieur me donnait un certain vertige... « C'est la faute au supérieur de Saint Sulpice ! » me dis-je.

Le soir vint de ce jour unique... Je me rendis chez mes amis, sans les faire attendre. Marthe, en effet, la femme de mon ami Philippe, confectionnait souvent des soufflets au fromage, sachant que je les aime, et évidemment il faut les servir bien à point, presque à la minute. C'est pourquoi lorsqu'ils m'invitaient à leur table, une ou deux fois par mois, je m'efforçais d'être ponctuel.

Je sonnai donc les trois coups convenus.
- Entrez, entrez, dirent-ils tous deux ensemble.

J'entrais. Après le baiser fraternel, je me laissai asseoir dans un fauteuil dans leur petit salon. Comme de coutume, Marthe avait un peu de retard pour la cuisine, et il lui fallait « passer une robe » pour le repas. La recommandation du supérieur de Saint Sulpice me revint à la mémoire : « Suivez la robe, suivez le jupon... » C'était obsédant... Bref, pendant ce temps, Philippe me présentait un petit Martini corrosif, sous une apparence de douceur. Mais quoi... il faut bien se contenter des produits de la civilisation : nous n'avons plus le loisir, comme les peuples nus de l'Afrique, de grimper aux arbres pour y cueillir des mangues toutes fraîches... Réfléchissant ainsi à ces problèmes d'éthique, qui brusquement devenaient « mon » problème, je regardai dans mon verre les couleurs alléchantes du Martini.

- Alors ? Ca va ? me demanda Philippe.
- Oui, oui... bien sûr.
- Tu as l'air tout songeur.
- Bien oui... Ca arrive...
- Ca arrive, à toi ?... Oh, non ! pas tellement ! D'habitude tu as toujours une blague à raconter.
- Ah ?...

Serait-il possible que mon basculement psychologique qui n'avait pas encore 24 heures soit déjà si apparent, si discernable, si détectable par les tiers ?... Je crus devoir donner une explication : Philippe l'attendait, manifestement :

- Je viens de faire une retraite spirituelle à Saint Sulpice.
- Ah oui... et tu es inquiet pour le salut de son âme ?
- Non, pas du tout. Mais plutôt pour celui de mon corps...
- Tiens ? Cette idée ? Au moins, tu as pris de bonnes résolutions ?
- C'est-à-dire... C'est plutôt le contraire.

Mais je crus bon de ne pas m'engager sur ce terrain qui suscitait déjà un curieux étonnement de la part de Philippe, qui, peut-être, n'était pas de taille à me suivre, à me comprendre... ?

- Et vous ? Ca va ?
- Oui, bien sûr. Il faut faire aller...
- Alors, vous partez en vacances ? Comme prévu ?
- Oui, demain matin.
- Ah !... Et où donc ?
- Eh bien... Par là-bas, du côté de Bordeaux.

Philippe me semblait évasif ... Le silence tomba. Vraiment j'avais le crâne vide, aucune imagination pour trouver quelque chose à dire. Je craignais, d'autre part, de poser des questions indiscrettes, pourtant, il fallait quand même dire quelque chose...

- Oui, l'Océan, la plage... L'air marin... Ah !... Il faut bien prendre l'air quelque part ... Ici, ou ailleurs... La montagne, c'est plus varié, à mon goût, mais pénible, surtout quand ça monte...

Vraiment j'étais génial !... Je sombrai à pic dans le crétinisme habituel des conversations mondaines. J'eus honte. Je me tirai d'affaire par des questions :

- C'est bien, le coin où vous allez ?... Mais, vous y êtes déjà allés l'année dernière... Non ?...

A ce moment précis Marthe appela son mari : « Philippe, viens déboucher le vin ». Cette brusque intervention avait tout l'air d'une ruse de guerre, pour couper court aux questions indiscrettes. J'avais, comme il se doit, un tire-bouchon sur moi. Je criai d'une voix forte : « J'y vais ! »

Marthe protesta : « Ne vous dérangez pas, monsieur l'abbé ! » J'étais déjà debout, je franchissais le corridor et je poussai la porte de la cuisine. Marthe poussa un cri : « Oh, excusez-moi, je suis en train de passer ma robe... » Marthe venait tout juste de poser sa blouse de cuisinière et elle était là, devant moi, en culotte et en soutien-gorge. Son corps très fin, très harmonieux, très beau, se dessinait à contre-jour devant la fenêtre, si bien que le peu de vêtement qui lui restait était pratiquement invisible. A vrai dire, c'était une grande joie pour mes yeux de voir ainsi sa beauté, toute simple, et comme elle souriait sans être offusquée, je ne le fus pas non plus. Puis, alors qu'elle passait sa robe, je débouchai le Bourgogne.

J'étais, évidemment, sensibilisé par ma longue méditation de toute la journée; aussi je ne pus m'empêcher de dire à Marthe : « Je vous remercie de m'avoir laissé entrer dans la cuisine pour déboucher cette bouteille... » Pour Marthe, ce n'était rien, semblait-il, pour moi c'était beaucoup, c'était presque une révélation.

Le repas commença, amical, comme de coutume, mais contrairement à l'habitude, la conversation ne parvenait pas à s'embrayer. Manifestement, j'étais absent. Peut-être la nausée

à l'égard de ce monde habillé et malsain, qui m'attristait ? Etait-ce l'impression pénible que quelque chose, en moi, glissait ? Les cales qui assuraient jusque là mon équilibre psychologique avaient-elles cédé ? Je ne savais trop... Marthe, de temps en temps jetait sur moi un regard intuitif, comme le font les femmes.

- Vous avez l'air fatigué, monsieur l'abbé, me dit-elle.
- Evidemment, cette chaleur suffocante, cette vie urbaine insupportable... Et puis, je vous l'avoue, j'ai mal dormi cette nuit, j'ai fait une sorte de cauchemar.

Mais, je m'arrêtai là. Je ne voulus pas leur raconter : question de pudeur. Ils n'auraient pas compris l'importance qu'avait pour moi ce rêve qui leur eût paru banal ou idiot...

- Et si vous preniez quelques jours de vacances, proposa Marthe.
- Oui, mais où ?... Avec qui ?... Comment ?
- Vous venez avec nous !...

Mon ami Philippe eut un petit mouvement de recul. « Hum, hum... » dit-il. Il sourit à sa femme d'une manière qui avait l'air de dire : « Tu n'y penses pas ?... » Mais Marthe haussa les épaules et laissait entendre que la chose était parfaitement possible. « Mais si !... » suggérait-elle.

- Que signifient ces grimaces ? demandai-je.
- Eh bien voilà, dit Philippe, c'est que nous allons à Montalivet. J'avais vaguement entendu ce nom quelque part.
- Oui, bon... Montalivet... Pourquoi pas ?

Ils se mirent tous deux à rire aux éclats. Etait-ce ma naïveté ? Mon ingénuité ? Je me souvins que j'avais ri, moi aussi, comme eux, devant le supérieur de Saint Sulpice. Mais ici, manifestement c'est de moi qu'ils riaient, d'autant plus que je répétais : « Montalivet ... Oui... Qu'y a t'il de drôle dans ce nom ? »

- Allez, dit Marthe à son mari... Dis lui tout, va... Tout à l'heure, il m'a vue toute nue dans la cuisine, alors ...
- Eh bien mon vieux, dit Philippe, Montalivet, c'est un camp nudiste.
- Ah oui, oui... ! Je me souviens maintenant ! Mais, c'est très bien ! Pourquoi pas ? Mais c'est formidable ! Vous m'apportez précisément la réponse au rêve que j'ai fait cette nuit....

oooooooo

Le lendemain, nous partîmes tous les trois pour Montalivet.

J'avais un peu peur, en ma qualité d'ecclésiastique, que me soit refusée une carte d'inscription au club. Carte indispensable. Mais Philippe et Marthe m'assurèrent que, par leur parrainage, tout marcherait bien : ils se porteraient garants de ma conduite. Lorsque le directeur du camp me donna ma carte, il dit :

- Les prêtres ? Ils pullulent, ici.

C'est dire à quel point leur discrétion est exemplaire : je n'avais jamais entendu dire dans le clergé - où les potins circulent aussi vite que l'électricité dans un fil de cuivre - qu'un de mes confrères ait jamais fréquenté un camp nudiste.

Philippe et Marthe furent pour moi remplis de délicatesse pour m'apprivoiser, en quelque sorte, m'adapter à ce nouveau « milieu » : le vrai, finalement. J'avais une certaine appréhension

à me trouver soudain tout nu, tel que je suis, non plus devant mon armoire à glace, mais au grand soleil de Dieu, sans défense, sans la cuirasse du vêtement. Mais, à vrai dire, dès que j'eus fait le pas, ce fut merveilleux. Oui, merveilleux, un émerveillement : non seulement devant la beauté incomparable de certains hommes, de certaines femmes, mais surtout devant l'étonnante simplicité des autres : ceux et celles qui traînaient, comme moi, un corps assez quelconque. Je me souviens en particulier d'une femme âgée, toute ridée, comme une pomme reinette qui a passé l'hiver dans un grenier. Avec sa peau flasque, ses seins décharnés, elle se promenait avec une parfaite bonne humeur, respirait une joie de vivre incomparable. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour comprendre à quel point, par une véritable humilité, elle avait triomphé d'elle-même, de son « moi » social et conventionnel !... J'eus avec elle des entretiens éminemment fraternels, et qui brillèrent dans ma pénombre de célibataire comme des beaux feux de joie. D'ailleurs les rapports entre ces êtres qui s'avouaient tels qu'ils sont, s'établissaient aussitôt à un niveau de vérité et de simplicité qui laissait croire un instant que tous les problèmes étaient résolus. Je restai donc dans ce camp une huitaine de jours, rendant grâce à Dieu de ce que quelque chose du Paradis terrestre était retrouvé : « *Ils étaient nus, tous deux, l'homme et la femme l'un devant l'autre sans avoir honte : ils ne rougissaient pas...* »

« Tout était donc très bon », comme au premier jour... Mais il me fallait rentrer. Je laissai donc mes amis à la poursuite de leur cure de grand air et de grand soleil... En une seule nuit de train, je remontai vers la région parisienne ; de bon matin je débarquai en pleine grisaille urbaine, où la bêtise collective faisait que rien ne pouvait changer.

J'eus grande hâte de porter au supérieur de Saint Sulpice, mon heureuse nouvelle: cette transformation de mon regard qui, maintenant, ne se scandalisait plus de la réalité. Dès qu'il m'ouvrit la porte de son bureau, il devina ce qui s'était produit : je n'avais plus la même tête. Il souriait d'un air satisfait :

- Alors ? me dit-il.
- Eh bien mon père, je puis répondre à votre question.
- Quelle question ?
- Comment ? Quelle question ?... Mais, celle que vous m'avez posée l'autre jour et qui m'a fait rire aux éclats... Vous ne vous souvenez pas ?
- Ah, oui, oui... j'y suis... Pourquoi portons-nous tous deux des pantalons ?... Alors, vous pouvez me répondre ?
- Parce que nous sommes des imbéciles, lui dis-je.
- Dites donc des insensés, pour être plus conformes au vocabulaire biblique, tel qu'il est rendu par les traducteurs à fine bouche. Bon... Mais savez-vous que votre réponse ne me satisfait point ?...
- Comment ?... Vous trouvez que c'est très intelligent de demeurer ainsi habillés lorsqu'il fait si chaud ? »
- Ce n'est pas une simple question d'intelligence !
- Mais si !... Je viens de faire une expérience fondamentale.

Et je lui racontais mon aventure.

- O très bon... très bon, ajoutait-il à chacune de mes phrases, notamment quand je lui parlais de l'humilité et de la simplicité de ces frères et soeurs qui trouvaient dans leur simple anatomie acceptée loyalement une raison fondamentale de vraie fraternité ; et je développai ma pensée :
- Croyez-vous, mon père, qu'il y aurait tant de luttes de classes, de nations et de tribus, tant de procès ridicules, tant d'oppression inique de l'homme par l'homme, si tous, une bonne fois, savaient se mettre nus ? C'est le vêtement, l'uniforme et même

l'habit dit « religieux » - comme le vôtre – qui font les divisions entre les hommes. Croyez-vous qu'il y aurait des parias chez les Hindous si les Brame osaient se mettre nus ? Si les bonzes avaient, comme les plus pauvres, la peau au soleil ?... Mais, sans aller chercher si loin, chez nous, sur un marché, par exemple, quand il fait si chaud, si les vendeurs et les acheteurs, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, si tous pouvaient, s'ils le veulent bien sûr, circuler simplement avec leur peau ?... Rendez-vous compte de la transformation psychologique que cela amènerait dans le monde ! Et si les présidents des Etats, et même les autorités hiérarchiques de l'Eglise acceptaient d'être simplement des hommes tout nus sur les écrans de la télévision ?

J'avais l'enthousiasme du néophyte, évidemment. Le Père Supérieur acquiesçait assez bien mes paroles. Il ajouta :

- Et si, à la messe, les fidèles pouvaient être nus, s'ils le veulent, bien sûr, s'ils le veulent... Il n'est pas question de forcer personne, soit dans un sens, soit dans l'autre... Le Christ n'était-il pas nu sur la Croix ?... Et tout nu aussi le jour de sa Résurrection ? Le corps glorieux a-t-il besoin de quelque vêtement que ce soit ?...

Ainsi le supérieur de Saint Sulpice était encore plus révolutionnaire que moi !... J'en fus étonné.

- C'est vrai, ce que vous dites, mon père, je n'y avais jamais pensé ! Mais... pour que l'assemblée chrétienne puisse ôter le vêtement liturgique... Alors là, mon père... je crois que la terre s'arrêtera de tourner avant... !
- Hum, hum... Vous croyez ? déclara le Père Supérieur.
- Quoi ? mon père ? Vous croyez que les chrétiens vont du jour au lendemain poser leur culottes pour venir à la Messe ?
- Oh, certes il ne faut nullement les contraindre : le respect des consciences, mon ami !.. Si l'on veut faire sauter la tyrannie de l'obligation du vêtement, ce n'est pas pour imposer celle du non vêtement ! Mais les choses peuvent aller très vite. Dans les camps nudistes les chrétiens sont très nombreux. Ils sont, la plupart du temps, des chrétiens d'avant garde, remplis de foi et de courage, car beaucoup considèrent d'ors et déjà leur option nudiste comme un véritable acte de foi dans la valeur de la création du Père.
- Là, ils ont raison. N'est-ce pas une insulte à Dieu que de mépriser le corps et de l'affliger par le vêtement ?
- Bien d'accord, bien d'accord...

Il y eut un bref silence, le père supérieur me dit :

- J'ai bien envie de vous dire quelque chose...

Il hésitait beaucoup. Il joignit les mains devant ses lèvres comme pour recevoir une lumière d'En Haut. Puis il continua :

- Oui, je crois que vous êtes homme à supporter certaines confidences. Mais il faut que je me délie moi-même du Secret Pontifical. Attendez...

Il prit le téléphone, forma un numéro compliqué. Pendant que son appel franchissait je ne sais combien de kilomètres à travers l'Europe, il m'expliqua :

- C'est un secret pontifical, comprenez-vous, et je ne peux le livrer qu'avec la permission expresse du Saint Office, à des hommes sûrs. Il me faut l'autorisation pour chaque cas.

Quelqu'un lui répondit au bout du fil, et le père supérieur se mit à parler en latin :

- Reverende pater... (il déclina son nom et adresse) quaeso liberari a secreto pontificali numero tricentissimo vicesimo quarto. – Etiam, etiam... De nuditate exposita coram populo et mulieribus... – Etiam... Est sacerdos catholicus ? - Etiam... Puis, à moi : « Quel âge avez vous ? – Je le lui dis. Il le répéta en latin : Quadraginta octo ». – Optime, optime... Gratias tibi, reverende...

Il me regarda avec un ineffable sourire :

- Ca y est. Je puis parler ! Suivez-moi...

Nous nous rendîmes à la bibliothèque. Il ouvrit un placard très profond, réservé aux livres de grande taille. Il en prit un. C'était un atlas géographique de l'Europe. Tous les pays s'y trouvaient représentés avec des échelles suffisamment réduites pour que l'on puisse repérer le moindre village. Il l'avait ouvert et cherchait l'Italie. Il fit défiler le Piémont, la Lombardie, les Abruzzes, la Calabre, la Sicile... Enfin voici la Sardaigne : elle figurait sur une double page, où les cours d'eaux serpentaient en bleu, les forêts s'étalaient en vert, et le relief était dessiné par des zones claires et ombrées. Il mit le doigt sur Cagliari :

- Voilà, dit-il, suivez-moi. Voici, ici Cagliari, avec l'aérodrome juste à côté. C'est plus facile de s'y rendre en avion, et tellement plus rapide. De là, vous avez une petite voie ferrée qui remonte vers le Nord, c'est plutôt un tortillard qui passe par Dolianova, Mandas, Nuranao, Laconi et Belvi. Il faut vous arrêter à Belvi. Vous êtes déjà presque en plein coeur des « Monti del Gennargentù ». De Belvi, vous devez vous engager là, sur cette route en direction de Desulo. Mais vous n'allez pas jusqu'à Desulo : il faut, à un moment, prendre sur la droite une route étroite qui franchit un col, ici, et vous amène au village de San Marco, qui n'est pas marqué sur cette carte, malheureusement.

Puis, remettant le doigt sur Cagliari, il retraça tout l'itinéraire, et il me dit :

- Maintenant il y a des services de cars qui empruntent la route jusqu'à Mandas et Belvi, puis jusqu'à Desulo. C'est plus rapide que le train, et moins cher.
- Mais, lui dis-je, où dois-je prendre la route de San Marco ?
- Ne vous inquiétez pas : ici, à l'embranchement des deux routes, celle qui continue sur Desulo et celle qui va sur San Marco, il y a un hameau appelé Santa Lucia. Il y avait là un ermitage en l'honneur de sainte Lucie, où vivaient des vierges chrétiennes dans le mémorial de son martyre. Bref... Peu importe le passé. C'est surtout le présent qui nous intéresse. Sur la petite place de Santa Lucia, il y a une Trattoria, et il suffit que vous demandiez le village de San Marco, pour que l'on vous indique ce que vous avez à faire. C'est là à San Marco que se trouve aujourd'hui... Comment dirai-je ? Une communauté ? Non pas... Ce n'est pas non plus un couvent, certainement pas !... Disons que c'est une paroisse. Oui, tout simplement, c'est le mot qui convient le mieux : une paroisse. Mais c'est quelque chose d'unique au monde : c'est beaucoup mieux, beaucoup plus qu'une paroisse. C'est en quelque sorte une paroisse pilote. Figurez-vous que c'est le Cardinal Schwepfers qui a conçu ce projet, il y a bien des années déjà, et qui l'a réalisé. Quelque chose d'unique au monde, vous verrez, d'unique... Vous m'en direz des nouvelles. D'ailleurs il vous expliquera lui-même... si vous y allez, bien sûr. Je vous fais ici une simple proposition.

Et comme je ne faisais aucune objection, et paraissais au contraire très intéressé, il poursuivit, disant :

- Je vais vous signer une attestation que vous présenterez à l'arrivée, au hameau de Sainte Lucie, car on ne monte au village de San Marco que si l'on a un mot de passe. Et cela se conçoit... Si la chose n'était pas ultra secrète, des millions, vous entendez,

des millions de gens afflueraient là-haut par tous les moyens possibles, et l'oeuvre du Cardinal serait submergée instantanément par la curiosité touristique.

Tout en causant ainsi, avec un enthousiasme communicatif, il avait rangé l'atlas, refermé le placard, et nous étions revenus ensemble à son bureau.

- A partir de Sainte Lucie, disait-il, il n'y a qu'une seule route pour accéder, et cette route, à un certain endroit, passe par une gorge étroite entre le rocher et le précipice. C'est là qu'il y a une barrière qui ferme le passage vers la vallée supérieure et le plateau entouré de falaises infranchissables. Vous verrez, là haut, sous le beau ciel méditerranéen : des centaines d'hectares sont consacrés à une expérience unique au monde qui se poursuit favorablement à l'abri des regards indiscrets.
- Que dis-je, unique au monde ! s'exclama le Supérieur qui venait de s'asseoir dans son fauteuil. Il se releva et pointa son doigt vers le ciel : « Unique dans toute l'histoire de l'humanité ! »

J'étais médusé. Tout cela me tombait dessus comme une avalanche.

- Qu'est-ce que vous me racontez là, mon père ?
- Je vous livre un secret pontifical, et désormais vous devrez le garder sous peine d'excommunication majeure. Mais, je suis tranquille : nous autres prêtres nous savons, n'est-il pas vrai, garder les secrets les plus formidables ?
- Oh ! pour cela, aucune difficulté ! Mais vous ne m'avez même pas demandé, si je voulais, ou pouvais me rendre là-bas, au sud de la Sardaigne...
- Vous êtes libre bien sûr, vous n'êtes lié que par le secret... Ce serait tout de même dommage de garder un secret sans savoir ce qu'il y a dedans !...

ooooo

Nous nous séparâmes sur ces paroles. Bien entendu, ma curiosité ne fit que grandir, et dans les jours qui suivirent je m'enquerrais des moyens de gagner Cagliari, et d'atteindre ce fameux village de San Marco... Je rassemblai tout ce que j'avais d'argent et m'en fis même prêter par quelques amis. Et effectivement, l'avion me déposa sur l'aérodrome de Cagliari ; et de là le tortillard me hissa jusqu'à Belvi. De là un autocar partait en direction de Desulo et de Fonni. Je le pris. Je m'arrêtai au hameau de Santa Lucia. Tout était très bon selon le plan prévu. Et je fus ému jusqu'aux entrailles par les beautés austères mais souveraines de ces montagnes désertes, sous un ciel d'un bleu inépuisable. Sur la petite place du village de Santa Lucia, se tenait justement ce jour-là un petit marché: des pastèques, des melons, des tomates, des aulx, des oignons, des olives, des raisins secs, des volailles... Tout cela vendu et marchandé par des femmes aux châles colorés dans un langage plus coloré encore. Je m'approchai de l'une d'elles, dont le visage était admirablement bronzé sous une chevelure très noire, comme la Sunamite du Cantique de Salomon ; mais à peine avais-je ouvert la bouche que ses yeux profonds et graves, presque séduisants m'avaient déjà compris.

- Per andare a San Marco, per piacere ?

Son sourire prodigieusement sympathique rayonnait une ambiance de joie et de paix : celle que j'avais déjà respirée par avance dans les promesses du Supérieur de Saint Sulpice.

- Bravo, bravo, disait cette dame. Videte qui, la piccola carretta col asino...

Elle me désignait, en effet une petite charrette attelée d'un âne en stationnement dans un angle ombragé de la place. Elle poursuivit :

- Il cocchiere è il signore che conduce i visitatori a San Marco, ma bisogna avere l'autorizzazione.

- Je l'ai, je l'ai, lui dis-je
- Allora, tutto va bene.

Je m'approchai donc de la petite charrette, le cocher qui sortait de la Trattoria, en portant quelques paquets, m'y rejoignit. C'était un sarde typique au visage taillé à coups de hache, basané, assez grand, très noir de cheveux, beau, austère, au regard clair, à la voix juste et sonore. Il portait dans sa peau toute la fraîcheur d'une nature vierge. Il me reconnut sans me connaître, avec ma valise de civilisé, et je lui dis :

- La donna mi ha detto che è lei che conduce i visitatori a San Marco ?
- Sì, sì, è vero... Ma ha lei l'autorizzazione ?

Je lui montrai le papier que m'avait remis le Supérieur de Saint Sulpice. Il avait marqué un signe particulier sur le haut de la feuille, à droite – que je tairai, bien entendu, pour ne pas divulguer le secret pontifical. Mon cocher, aussitôt reconnu ce signe et me dit :

- E vero, e bene. Il disegno della santa congregazione. Anda sù lei...

Et il me montrait le siège élevé où je pouvais prendre place à côté de lui. Puis il déposa ma valise parmi les divers paquets entassés sur le plateau de la charrette.

Il faut les vivre pour les croire des choses pareilles !... Nous partîmes aussitôt, le programme semblait fixé d'avance. Notre âne agitant ses clochettes se mit à trotter sur une route encore carrossable, mais poussiéreuse, où ses sabots étroits mordaient le sol à plaisir. Il filait droit devant lui, bride sur le cou, secouant sa crinière, soucieux de bien accomplir sa tâche. Il savait bien se conduire tout seul, et le cocher, silencieux, comme le sont volontiers, je crois, les Sardes, admirait et méditait, tout comme moi à côté de lui. Il était d'une extrême discrétion, conscient, sans doute (?) du secret pontifical... Mais, déjà sa présence me paraissait celle d'un vieux copain, que l'on connaît si bien que l'on n'a plus rien à se dire.

Cependant notre route se faufilait à flanc de coteau, épousant, par de brusques tournants les fantaisies étranges de cette montagne. A chaque tour de roue le paysage se transformait : à notre droite, la gorge se creusait en se resserrant. Nous la franchîmes sur un pont de bois posé sur deux troncs jetés sur le vide, et, de là, la route grimpait vers le col. Nous étions au pied d'une falaise que la route suivait sur la gauche en s'élevant rapidement. C'est là que se trouvait le fameux portillon, dont m'avait parlé le Supérieur de Saint Sulpice. Le portier - qui pouvait éventuellement s'abriter dans une jolie petite cabane adossée au rocher, - nous ouvrit sans hésiter, car le cocher lui cria au passage :

- Il signore ha l'autorizzazione.
- Dio lo benedica ! répondit l'homme. Et je lui dis : « Grazie ! »

L'âne ralentit l'allure, il allait au pas, gentiment, et, de temps en temps le cocher l'encourageait de la voix, ou lui sifflait un air... Il lui arrivait aussi, devant une croix ou un oratoire, de se signer et lancer vers le ciel une courte prière : « Laudato sia Dio il Padre, e il Filio, e lo Spirito Santo... » Et moi, je répondais à sa prière : « Amen ! » Après que nous ayons longé la falaise la route, s'engagea dans une petite passe entre les rochers. Nous fûmes vite à ce col qui nous barrait l'horizon, et qui était déjà élevé. Et là, nous aperçûmes les immenses plateaux, légèrement inclinés au-dessus des falaises infranchissables, et, au milieu des moissons dorées, des arbres verts, des pâturages plantureux, le village de San Marco.

- C'est là haut ? demandai-je.
- Sì, sì.. lassù il paradiso, sì...

Après un dernier passage dans une zone d'éboulis, le paysage bientôt s'élargit : nous étions sur les plateaux du Cardinal... Aussitôt des voix se firent entendre, sonores, bien timbrées, joyeuses, dont les mélodies et les accords glissaient jusqu'à nous, sur les prairies aux

pententes douces, rebondissant contre les lisières des bois, contre les échos plus lointains des montagnes... Le cocher me dit :

- Sono i mietatori che lavorano cantando.

Effectivement, nous les aperçûmes un peu plus loin, un peu au-dessus de nous, sur les pentes supérieures. Ils étaient nus, admirablement bronzés par le soleil. Les femmes ratissaient et glanaient, les hommes entassaient des gerbes dorées sur des chariots de bois aux roues cerclées de fer, attelés à de grands ânes gris. C'était biblique : plus que biblique. C'était le livre de Ruth transposé dans un monde bien plus merveilleux que celui des Juges en Israël Il y avait là une quinzaine, peut-être une vingtaine de personnes qui paraissaient jouer plutôt que travailler. En nous voyant ces joyeux moissonneurs nous saluèrent de la main, envoyèrent vers nous de gracieux sourires. C'était la joie pleine : c'était bien autre chose que Montalivet !... C'était un groupe humain, non des individus séparés : un corps vivant qui chantait sa joie de vivre. Je n'en croyais ni mes yeux, ni mes oreilles, et pourtant c'était vrai !...

Nous arrivâmes peu après au village de San Marco. Devant l'Eglise une place très ouverte, très claire, sablonneuse, avec une fontaine, un bassin. Quelques personnes se trouvaient là, flânant, devisant, et des femmes, trois ou quatre, je ne sais plus, groupées auprès de la fontaine. Elles étaient nues, et autant que je me souviens, l'une portait un châle négligemment jeté sur ses épaules. En nous voyant arriver, elles prononcèrent sur nous toutes sortes de bénédictions pendant que notre âne étanchait sa soif dans l'eau claire et fraîche qui jaillissait à gros bouillons du conduit de fonte, s'étalait ensuite dans la vasque moussue... L'une des femmes était assise sur la margelle, elle se leva et nous serra la main.. Mon Dieu, que j'avais honte d'être habillé ! Oui, je fus terriblement humilié de l'impudicité de mon vêtement, de toute la méfiance, la honte, la psychologie morbide qu'il représentait !...

- Andiamo a vedere il padre cardinale, me dit le cocher.
- Il padre cardinale ? Dove dimora ?
- Qui (il me montrait la maison la plus proche de l'église) è l'antica canonica ...

C'était le presbytère, en effet. Les murs en avaient été recrépis, les fenêtres agrandies. Mais l'on avait gardé soigneusement les lignes architecturales de la vieille bâtisse qui, pendant des siècles, avait dû abriter le curé du village. L'église s'édifiait un peu à part des maisons, sur un léger promontoire, ainsi, en passant tout près d'elle, je découvris, un peu en contrebas, une pièce d'eau entourée d'arbres. Plusieurs personnes nageaient, des enfants y jouaient, en y faisant des gerbes d'écume. Sur le rivage au sable gris des femmes se réchauffaient au soleil après leur bain.

Nous voici à la porte du presbytère; mon cocher y sonna en disant :

- Qui dimora il padre cardinale.

La porte était aménagée dans le mur qui entourait le jardin. Elle s'ouvrit, un homme âgé nous accueillit avec un charmant sourire. Il n'avait pour vêtement, si l'on peut dire, que ses lunettes à monture d'or, très aristocratiques. Il était presque chauve. Mais sa peau très brune, son teint, son expression, sa mine ouverte et joyeuse, un large sourire aux dents claires, respiraient une santé extraordinaire. Il était droit, si droit que l'on pouvait se tromper largement sur l'estimation de son âge.

Je le saluai et me présentai :

- Je vous attendais, mon frère bien-aimé.

Il parlait un français impeccable, sans aucun accent. « C'est bien que vous soyez venu. Nous allons faire la causette. Voulez-vous entrer dans la maison, ou rester dans le jardin, sur le banc, ici, au soleil, ou encore sous la tonnelle que vous voyez là-bas ?

- Sur le banc, dis-je.
- Oui, très bien, comme vous voulez. Nous allons prendre un petit rafraîchissement.

Il me fit passer devant, je marchai dans une allée bordée de reines-marguerites, de glaïeuls, de boules d'Inde écarlates, de cosmos... Et nous nous assîmes sur le banc. Et voici qu'aussitôt, arriva une femme magnifique, portant sur le plateau des bouteilles et des verres. Elle déposa le tout sur la table, devant le banc, table formée d'une large pierre ronde supportée par un gros bloc central. Le Cardinal me présenta cette personne encore plus aimable que belle :

- Sorella Teresa.

Je me levai pour m'incliner : à vrai dire, j'étais comme poussé, malgré moi, par une révérence extrême à l'égard de la beauté parfaite. Pourtant, elle était assurément d'âge mûr, peut-être quarante, peut-être cinquante ans... Je ne saurais le dire. Je lui tendis la main. Elle la prit en disant :

- Il signore è sacerdote ?
- Si, dit le Cardinal.

Alors elle baisa respectueusement mes deux mains. J'étais ému profondément. J'avais une envie folle de l'embrasser, attiré que j'étais par une sorte de rayonnement mystérieux qui émanait de cette créature merveilleuse, un amour plein de délicatesse et de respect s'exhalait de tout son corps. J'eus la certitude, à cet instant précis, que le vêtement était un écran opaque et désastreux pour les relations entre les personnes. C'était vrai. Le Cardinal me le confirma par la suite alléguant sa longue expérience. Sur le moment, avec mon veston et mon pantalon, je rougissais de honte, et je me sentais littéralement couvert de ridicule.

Le Cardinal Schwephers vit mon trouble. Il me dit avec une parfaite cordialité :

- Evidemment, vous êtes un peu surpris ! Qui ne le serait pas ? Mais vous allez goûter de ce vin généreux qui va vous remonter, vous allez voir. Dieu le fait mûrir sur les rochers escarpés de nos montagnes, sur des vignes sauvages et plantureuses, que personne ne travaille jamais, où nous n'avons qu'à ramasser les raisins lorsque l'automne arrive...

Il m'avait servi un demi verre.

- Il est préférable d'y mêler un peu d'eau, ajouta le cardinal, comme l'enseigne l'Écriture, en conclusion du livre II des Maccabées. Mais goûtez-le pur, un peu, pour voir...

Je le fis : c'était un nectar d'un délice inégalable.

- Il contient, dit-on, de 16 à 19 degrés d'alcool, et cependant, voyez, il est sucré comme s'il sortait du pressoir. Nous avons une cave pour tout le village comme les caves coopératives de chez vous... Mais nous ne produisons que ce qui est nécessaire, bien sûr. L'immense majorité des raisins sont mangés par les oiseaux du ciel... Que pourrait-on en faire ? ...

Je remerciai, je goûtai, je savourai, je m'émerveillai, je balbutiai... Une brise fraîche tempérait la chaleur qui s'abattait en flux puissant d'un éclatant soleil. Tout resplendissait de lumière et de vie. Des insectes bourdonnaient en grand nombre sur les fleurs ; des hirondelles

voltigeaient tout autour de nous, entre la tonnelle et la maison, et venaient même se poser à portée de main, sur la table de pierre.

En me voyant ainsi médusé, le cardinal souriait largement, découvrant sa denture parfaite :

- Il faut que je vous explique un peu, me dit-il. Vous savez sans doute que j'étais à Rome, préfet de la sainte Congrégation de la foi. C'était une charge intolérable. Je crus y mourir de chagrin. Il devenait tout à fait impossible et surhumain de veiller à l'orthodoxie de l'Eglise. Sans cesse des contestataires et des contestations... Je n'en pouvais plus. Alors j'ai donné carrément ma démission. Le Pape ne voulut pas l'accepter, bien sûr, mais comme mon grand âge m'y autorisait, usant de mon droit, je suis parti. Et alors j'ai décidé de faire de l'orthopraxie : c'est-à-dire non plus d'enseigner une foi théorique, mais de la mettre en pratique dans la vie concrète. Ce n'était pas une « retraite » que je prenais, comme vous le comprenez, mais un autre genre de combat. J'ai donc cherché le village le plus perdu de toute l'Europe, le plus abandonné, dans la montagne la plus déserte, la paroisse la plus déshéritée : c'était ce village-ci de San Marco, qui n'avait plus de prêtre depuis plus de cinquante ans... Et les curés qui avaient été envoyés ici, l'étaient, vous le comprenez bien, comme des bannis : « Curé de San Marco... » C'était une expression légendaire dans toute la Sardaigne, qui n'avait rien de flatteur, croyez-moi ! Subsistait encore en ces lieux méprisés une population très pauvre, deux centaines de personnes, peut-être, en une cinquantaine de foyers. Des gens simples et droits, qui n'avaient gardé de la foi de leurs ancêtres que des rudiments informes. Un terrain à défricher, pratiquement vierge. C'était très important. Ils n'étaient pas vaccinés contre le véritable Esprit du Christ Jésus, comme le sont la plupart de nos « bons pratiquants ». Il ne furent pas peu surpris, un beau matin, de voir débarquer chez eux, comme curé, pour habiter dans un presbytère demi ruiné, un cardinal revêtu de la pourpre !... Ils n'en crurent pas leurs yeux. Ils étaient encore plus stupéfaits que vous tout à l'heure. J'avais le prestige de l'autorité, et il fallait, hélas ! commencer par là : mais ce me fut plus facile pour faire tomber les préjugés. Ils vinrent donc m'entendre ; et je fis tous les efforts possibles pour ne pas les offusquer, ne pas les choquer, et les conduire comme une maman mène son petit enfant par la main, là où je voulais les mener. Il n'y avait pas de culte, mais seulement des instructions ; et en quelques mois, vu leur bonne volonté, je pus les amener à la simplicité et à l'exactitude de la foi, puis les initier à ce projet pour lequel ils furent enthousiastes : refaire le Paradis sur la terre.
- Cependant, monseigneur, il me semble que vous avez ajouté à la Foi pas mal de choses !
- Détrompez-vous ! Tout au contraire ! J'ai retranché tout ce qui n'est pas absolument certain ! Nous n'avons gardé que le bon vieux Credo dans toute sa simplicité.
- Mais comment se fait-il que... ?...
- Il se fait que nous vivons ici selon la grâce baptismale et l'innocence originelle retrouvée. Je leur ai présenté à tous et à toutes ce que fut la foi qui nous a donné le Sauveur : cette foi de Marie toujours vierge, et de Joseph son époux très chaste et attentif à la pensée du Père. Nous avons donc renouvelé l'initiation baptismale, après avoir soigneusement mis en évidence le péché qui entraîne la mort, pour le rejeter définitivement. Nous avons refait solennellement le saint Baptême, avec l'immersion, l'imposition des mains, l'onction du Saint Chrême, comme cela se faisait au temps des Apôtres et des premiers pères.
- Ah ! Oui, ... Oui... Je commence à comprendre, lui dis-je.
- Voyez : nous n'avons pas mis la charrue avant les boeufs, nous n'avons pas baptisé avant d'instruire et nous avons donné l'instruction exacte, capable de replacer la créature humaine dans l'axe exact de l'éternelle pensée du Père. Je vous expliquerai

cela... Mais il faut que vous voyiez d'abord et que vous entendiez... Car chaque jour nous chantons les louanges de Dieu, nous lui rendons grâces. Que voulez-vous de mieux ? Y a t-il rien de meilleur que la création du Père ?...

- Oui, je vois, dis-je. C'est très simple.
- Ce qui est ajouté abîme tout.

Il désignait le vêtement que je portais sur moi.

- Alors... la simple foi chrétienne...
- Exactement !... Mais il faut savoir en tirer les conséquences. Ici, tous nos gens l'ont compris. Ils ne risquent plus de retomber dans le piège diabolique de la génération perverse. Nous vivons tous selon l'alliance virginale et eucharistique, un point c'est tout. De fait, tous les complexes de honte et de peur ont disparu, les consciences sont libérées, nous n'avons plus besoin d'argent, personne n'en a, et nous tenons les pièces de monnaie pour des cailloux ordinaires. Et comme l'a promis la Vierge Marie lors d'une apparition mémorable : « *S'ils se convertissent, les pierres elles-mêmes se changeront en pain.* »
- Ce que vous dites !... Eminence...
- Vous croyez que les promesses de Ciel sont vaines ? Des manières de parler ? Sachez, mon ami, que nos cultures, sur ces montagnes naguère arides et désolées donnent dix à quinze fois plus de récolte que ce que l'on obtient avec les meilleurs engrais, dans l'impiété et l'iniquité de ce monde. Nos greniers regorgent de fruits de toute espèce. Des sources ont jailli, le froment pousse tout seul, sans que personne y mette la main, jusqu'au sommet des montagnes. Les bestiaux vivent en liberté sur les pâturages qui s'étendent là-bas, voyez, à perte de vue. Les chèvres viennent se faire traire quand on les appelle, personne ne les garde, elles ne provoquent aucun dégât.
- Ce n'est pas croyable !...
- Si, vous allez voir.

Il appela la Sorella :

-Teresa, dit-il, porta mi il capello !

Elle arriva avec, à la main, un chapeau à larges bords, d'un rouge éclatant. Elle le posa sur sa tête. Je me mis à rire : c'était bel et bien son chapeau de cardinal !

- C'est très amusant, n'est-ce pas ?... dit-il en souriant d'une mine épanouie, vêtu qu'il était maintenant de ses lunettes et de son chapeau. Vous voyez, c'est le seul insigne que j'ai gardé de mes anciennes fonctions. Pour m'abriter la nuque lorsque le soleil est trop ardent, il m'est très utile.

Il sirotait son vin mêlé d'eau en me regardant du coin de l'oeil, alors que je ne pouvais plus me tenir de rire, au point d'en étouffer... Je parvins quand même à me calmer un peu.

- Venez, dit-il alors, nous allons faire un petit tour dans le village. Vous y verrez un peu ce qu'est une paroisse vraiment chrétienne.
- Une paroisse pilote ?... si je comprends bien...
- En effet, c'est le mot. L'idée m'en fut suggérée par monseigneur Rhodain, d'illustre mémoire, qui s'est tellement dévoué au Secours Catholique et pour la « Caritas internationalis ». Il présentait souvent ses « micro-réalisations ». Ce mot fut pour moi une lumière, et je me suis dit : « Il faut réaliser en petit, sur les bases inébranlables de la vraie foi - en excluant toute doctrine humaine, étrangère et corrompue - quelque chose qui pourrait être ensuite étendu à toute l'Eglise ».
- Ah !... Je vois ! c'est donc cette « ville construite sur la haute montagne qui ne peut plus être cachée »... que suggère l'Evangile ?
- Voilà !...

Tout en devisant ainsi, nous avons traversé le jardin, et nous étions à nouveau sur la place de l'église. Elle était assez large et longue pour qu'un jeu de boules puisse y être aménagé. Il se trouvait là, justement, quatre hommes, nus bien sûr, occupés au jeu.

Nous nous approchâmes d'eux et eux aussi vinrent au devant de nous. Ils devaient avoir une grande habitude de voir le cardinal ainsi vêtu de son seul chapeau : ils n'en parurent ni étonnés, ni amusés. Il leur serra la main, en toute simplicité, alors qu'il me les présentait successivement :

- Arturo Bellini, notre médecin.
- Giuseppe Cartano, notre chirurgien,
- Battista Cerestro, notre pharmacien,
- Ludovico Sartezio, notre psychologue...

Ils me serraient la main, également, très respectueux pour mon caractère sacerdotal dont les avait informés le cardinal : « Un visitore francese sacerdote ».

- Tutti stan bene ? demanda le cardinal.
- Tutti, tutti, répondirent-ils en chœur.

Le cardinal parut satisfait : « Dio sia laudato ! » dit-il. Puis il prit congé d'eux d'un geste. Ils retournèrent à leurs boules. Quand nous fûmes un peu éloignés, il me dit :

- Vous comprenez, ils jouent aux boules toute la journée. Il faut bien qu'ils fassent quelque chose ! Il n'y a jamais de malades. Nous avons aussi trois infirmières, qui dans les premiers temps, faisaient des piqûres et circulaient un peu dans les villages voisins ; mais maintenant c'est fini. Voici plus de deux ans qu'elles n'ont plus jamais fait aucune piqûre à personne. De temps en temps, un peu de mercuro-chrome sur le genou d'un enfant qui s'écorche en tombant... Nos trois infirmières sont le plus souvent à la piscine en train de se doré au soleil, à moins qu'elles ne soient en adoration devant le Saint Sacrement, ou occupées à la lecture de quelque livre des anciens pères... Tenez, entrons donc à l'église pour saluer le Seigneur.

Nous rentrâmes en effet. Mais, ô surprise ! se trouvaient là quarante à cinquante personnes, les uns debout, d'autres à genoux ou assises, en méditation ou appliquées à la lecture d'un livre de prière... L'autel était garni de fleurs et de lumières... Le Cardinal entonna lui-même un cantique, et toutes les personnes présentes enchaînèrent avec une pureté de voix admirable, et une exécution musicale parfaite : « Adoro te devote latens Deitas... » C'était le vieil hymne de Saint Thomas d'Aquin, mais sur un air nouveau qui respirait une allégresse invincible. Je fus ému jusqu'aux larmes. Pendant ce temps, je remarquai au-dessus de l'autel une fresque assez moderne, mais très stylée, aux couleurs très contrastées, avec une exacte perspective qui donnait une impression de relief et de profondeur admirables, et qui représentait Saint Marc s'enfuyant tout nu lors de la Passion du Seigneur, comme il le raconte lui-même dans son évangile au chapitre 14, versets 51-52.

Lorsque le chant fut fini, le cardinal attira mon attention sur ce tableau :

- Vous comprenez pourquoi cette paroisse est placée sous le patronage de saint Marc

Nous nous retrouvâmes dehors, un peu éblouis par l'éclat fulgurant de la lumière solaire. Je dis au cardinal :

- Mon père, c'est toujours comme cela dans cette église ?
- Toujours, jour et nuit. Le Seigneur est adoré continuellement. Les personnes se relaient sans cesse devant le Saint Sacrement. Je ne sais comment les choses se font, c'est spontané.

Sur le perron de l'église, le cardinal m'invita à jeter un coup d'oeil circulaire sur le village et ses environs ; il m'indiqua la mairie, la salle du musique et de concerts, le théâtre, la boulangerie où l'on pouvait se procurer le pain sans argent, la cave communale où le vin était la disposition de tous, sans argent, d'autres magasins qui, à vrai dire, étaient des dépôts de provisions à l'usage de tous.

- Vous comprenez, disait-il, chacun travaille gratuitement, et il n'y a aucun gaspillage. Les commerçants sont uniquement des intendants, ils accomplissent leur « profession » comme une réelle profession de foi ; ils s'approvisionnent sans argent auprès des producteurs qui apportent en surabondance les produits du sol ; et ils mettent ensuite ces comestibles à la disposition de ceux qui en ont besoin. C'est tout. Il n'y ni comptabilité ni impôts... ce sont là des choses bien ennuyeuses et parfaitement inutiles.

Puis, me montrant un repli de terrain au dessus du village :

- Voyez au dessus, derrière ces arbres qui bordent cette pente abrupte, s'étend un terrain plat très vaste. C'est là que se trouve le terrain de sport et de jeux, fréquenté en toutes saisons, aussi bien par les personnes de mon âge que par les plus jeunes... Il y a des fêtes et des concours et des compétitions, où toute jalousie est exclue. Et plus haut, dans la montagne, d'innombrables sentiers ont été aménagés, fleuris, bien entretenus, sur lesquels on peut marcher ou courir jusque sur les crêtes élevées. Vous verrez, si vous restez quelques jours avec nous, nous irons en promenade...

Puis, se tournant un peu vers la gauche :

- Et là-bas, voyez-vous, c'est l'école. En principe, nous sommes maintenant en vacances ; mais il y a toujours des élèves infatigables qui viennent spontanément s'instruire, travailler avec les maîtres, lire, s'informer de tout. D'ailleurs, allons-y, vous verrez.

Nous nous mîmes en route. Je l'interrogeai sur les travaux communaux, les routes, les adductions d'eau :

- C'est très simple, me dit le cardinal. Il y a un conseil municipal qui prend soin de toutes ces choses. Lorsque l'on décide de construire, d'aménager quelque endroit, d'édifier un bâtiment.. le maire le dit à l'assemblée chrétienne. Immédiatement les volontaires s'inscrivent, chacun selon ses compétences, depuis les géomètres, jusqu'aux simples terrassiers, en passant par les cantinières, s'il y a besoin d'une « popote » collective, quand le chantier est éloigné du village. Nous avons toujours trop de monde. On travaille en chantant, jamais plus de six heures par jour, sans se presser. Et les choses se font toutes seules, à chaque jour suffit sa peine...

Tout en parlant, le cardinal marchait avec l'agilité d'un jeune homme de vingt ans. Nous arrivions :

- Voilà notre école... vous voyez : toute neuve, aérée, lumineuse. C'est une école, dirions-nous « supérieure », car pour ce qui est des études primaires, elles se font à la maison, et ce sont les parents qui en ont la charge. Nous ne prenons les enfants qu'à partir de douze ans. Je viens de temps en temps leur donner quelques conférences sur des questions intéressantes. Ainsi, dernièrement, je leur ai enseigné le Traité des triangles du Pape Sylvestre premier, que j'ai retrouvé naguère dans les archives du Vatican.

L'école se dressait au milieu d'une vaste cour qui n'avait ni murs ni clôture. Plusieurs grands garçons se trouvaient là. Ils avaient tracé sur le sable des figures géométriques ; et ils étaient tellement attentifs à leur démonstration qu'ils n'avaient pas remarqué notre arrivée. En

voyant le cardinal et moi, ils vinrent nous saluer. Ils étaient admirables : beaux et élancés, d'une ouverture et d'une loyauté parfaites. Ils étaient libres dans leur nudité, et nullement gênés par ma présence habillée. Il y avait là, autant que je puisse me souvenir, quatre ou cinq garçons et trois ou quatre filles. Le cardinal leur demanda :

- Alors, qu'est-ce donc qui vous occupe aujourd'hui ?
- Les coniques, répondit l'un d'eux. Giovanni a trouvé un nouveau procédé pour démontrer le théorème d'Apollonius ... Mais Hélène préfère la solution algébrique cartésienne...

Le cardinal se tourna vers moi :

- Vous voyez... !

Nous nous dirigeâmes vers la piscine, elle était creusée dans un site favorable de la montagne, et du côté de l'aval elle était fermée par une digue, formant barrage, et ombragée de l'autre côté.

- Elle nous sert aussi de réservoir pour les cultures maraîchères qui sont un peu plus bas, me dit le Cardinal. C'est très pratique. L'eau est un peu fraîche, elle sort de terre par plusieurs sources, mais vous verrez, quand on est dedans, elle est très bonne, très vivifiante. Cependant, si vous voulez vous baigner, il faudra vous déshabiller...
- Oui, oui, volontiers, dis-je.
- Bon, bon... Mais attention ! Il faut que je vous dise quelque chose. Ce n'est pas une mince affaire que de poser le vêtement d'iniquité, surtout en ces lieux bénis.
- Comment cela ? père, demandai-je.
- Mais, comment ?... S'exclama-t-il en s'arrêtant de marcher, mains aux hanches, se tournant vers moi :
- Monsieur le supérieur de Saint Sulpice ne vous a donc rien dit ? Rien expliqué ?
- Expliqué quoi ?... Non ! il ne m'a rien dit du tout !
- Ces sulpiciens !.. Ils seront toujours les mêmes. Ils sont d'une discrétion excessive !... Il n'y a pas moyen de leur faire ouvrir la bouche ! Même avec le secret pontifical !... Bon bon, eh bien, asseyez-vous ici, dans l'herbe, un moment avec moi.

Je m'assis donc à même le sol à côté du cardinal, toujours abrité par son chapeau rouge qui ressemblait à un énorme coquelicot dans la prairie.

- Voici, me dit-il. Vous pourriez, certes, vous plonger dans l'eau, et faire quelques brasses comme le font les canards et les grenouilles. Mais il nous faut agir en fils de Dieu, et nous allons donner à cette dévêtue, et à ce bain, un caractère spirituel et significatif.
- Sacramentel ?
- Sacramentel, si vous voulez. Le mot importe peu, c'est la chose qui compte. Du moment que vous êtes venu à nous, si vous le voulez, vous pouvez vous agréger à notre corps, comme un membre vivant, comme une cellule vivante de notre corps. Certes, vous êtes baptisé et prêtre ; donc il n'est pas question de vous baptiser à nouveau, mais seulement de prendre conscience du baptême à l'occasion de notre rencontre... N'est-elle pas d'importance cette rencontre, dans votre vie ?
- Ah, pour ça, oui, m'exclamai-je...
- Eh oui, c'est une nouvelle naissance, n'est-ce pas ? C'est très simple, vous verrez.

Cette proposition me parut tout à fait raisonnable.

- Pourquoi pas ? dis-je.

Le cardinal appela :

- Angela !

L'une des jeunes filles qui se trouvait étendue sur le sable au soleil, à quelques pas de nous, causant avec ses compagnes, se leva promptement, et vint à nous en courant, et ses deux seins sautaient comme les deux faons d'une biche.

- Padre ? demanda-t-elle, toute attentive.
- Va a la chiese, e di che se dà una campanellata.

Elle partit comme une flèche. Je fus étrangement surpris de cette agilité extrême.

- C'est une championne, votre fille, dis-je au cardinal.
- Elles sont toutes comme ça. L'après-midi, à la chaleur, elles se reposent un peu, mais le matin, dès la pointe du jour, elles courent et jouent pendant des heures sur le sable, sur les sentiers de la montagne dont je vous ai parlé. Elles sont d'une agilité extraordinaire, et ne mangent presque rien: quelques crudités, quelques céréales... Vous comprenez, lorsque la grâce baptismale prend toute sa puissance dans une vierge pure, ou dans un jeune homme chaste, nourris quotidiennement du corps du Christ ressuscité, nous commençons à voir ce que signifie, en clair « *Le salut de toute chair* ».
- Je me demande comment vous avez pu réaliser cela ?
- Ce n'est pas moi, vous savez !... Les choses se sont faites toutes seules. Lorsque j'ai quitté Rome, je n'avais qu'un vague projet, tout à fait problématique. J'espérais seulement que la foi simple et vraie pourrait procurer le bonheur à la créature humaine et lui rendre le paradis que l'on prétend perdu. Mais ce qui est arrivé a dépassé de loin toutes mes espérances, et nous n'en sommes qu'au commencement !...
- C'est inouï !
- Non ! C'est tout proche de nous. C'est à la portée de tout le monde. Il n'y a que les pantalons qui nous en séparent ...

Disant cela, le cardinal souriait largement, avec sa large bouche pleine de bonheur. Il continua :

- A vrai dire, en 800 avant Jésus-Christ, Lycurgue le sage législateur de Sparte, avait réalisé déjà quelque chose. Tout le monde devait être nu dans le gymnase, et l'on disait dans toute la Grèce : « *Il est plus rare de voir les cornes d'un boeuf s'embrasser que de voir un adultère à Sparte !* » La chose est racontée par Plutarque. Mais, malheureusement, en ce temps-là, il y avait encore toutes les idoles païennes et les sept péchés capitaux. Nous autres, nous avons la lumière de la vraie foi et la grâce du Christ.

La cloche de l'église se mit à sonner. Le Cardinal continua :

- Les Jésuites du Paraguay dans leurs fameuses « Réductions » - avant qu'ils fussent condamnés par le sinistre Clément XIV, de fâcheuse mémoire - avaient déjà réalisé quelque chose d'assez bon. Mais ils ont failli sur trois points : trois erreurs ont anéanti leur ouvrage.
- Trois points ?
- Oui, me dit-il, en comptant sur ses doigts, et je remarquai quelles belles mains avait le cardinal. Premièrement, dit-il, ils ont gardé l'usage du vêtement. Et comme vous le savez, le vêtement véhicule avec lui la honte et la peur, qui sont les vices les plus dangereux de l'âme humaine. Le vêtement qui suivit le péché originel... vous connaissez l'Écriture - le fameux chapitre troisième de la Genèse - traîne avec lui la jalousie, la vanité, la luxure, laquelle provient surtout de l'imagination. Mais lorsque le vêtement est ôté, l'imagination n'a plus de prise, et toutes les tendances à la

masturbation, à la fornication, et autres péchés de la chair sont facilement éliminés par la grâce du Christ. Il faut donc, dans la logique du baptême - du bain de purification - vivre nu. Du moins lorsque la température le permet.

- Oui, en effet, je le vois bien ici, de mes yeux... Mais en hiver, comment faites-vous ?
- Vous savez, la plupart de nos frères et soeurs supportent le froid avec une facilité que vous ne croiriez pas. En trois ou quatre ans, le corps s'habitue aux températures les plus rigoureuses. Toutefois chacun reste libre, entièrement libre de s'habiller ; et nous avons de grands vêtements en laine bien chaude, surtout pour les personnes d'un certain âge. Mais, lorsque l'on a l'expérience de la nudité, on ne revient plus au vêtement, c'est trop gênant, vous comprenez ?... D'ailleurs, vous voyez bien.

Je le voyais en effet ! Et mes yeux se nourrissaient de beauté, en même temps que mon âme goûtait une paix indicible. Puis, je revins sur la question :

- Et la deuxième faute de ces bons pères jésuites du Paraguay ?
- Ils ont cru qu'il était nécessaire de fabriquer des armes et de garder un certain usage de l'argent. Et vous comprenez ce qui peut en résulter... !

Le cardinal me regarda avec un air entendu, et il me dit :

- J'ai assez souffert d'une certaine « Banca dello Spirito Santo » ! Même le coeur de l'Eglise a été corrompu par l'argent !...

Puis il mit sa main sur la bouche comme pour dire : « Heureusement !... C'est un passé qui n'existe plus ». Nous nous comprenions parfaitement.

- Mais surtout, poursuivit-il, les bons pères Jésuites de ce temps-là n'ont pas su discerner la faute de génération, l'erreur de la génération, c'est-à-dire ce que l'on appelle le « péché originel ». Cette imprécision de leur théologie a tout mis par terre. Car, vous comprenez, si la génération n'est pas rectifiée, c'est toujours tout à recommencer... C'est comme un jardinier, qui, à chaque saison, sèmerait à nouveau de la mauvaise herbe.

Cette comparaison familière paraissait supérieurement évidente au cardinal, mais je ne compris pas, sur l'heure, ce qu'il voulait dire. Je l'interrogeai donc :

- Comment cela ?

Mais il était trop tard pour continuer. Une centaine de personnes arrivait depuis le village et descendait vers la piscine jusqu'à nous. Je dis une centaine ?... peut-être davantage. On entendait approcher leurs voix joyeuses, leurs rires, le murmure de leurs conversations. Et cette voix humaine mêlée, hommes et femmes, était à elle seule un concert d'une harmonie émouvante, dans cette nature silencieuse et virginale. L'italien sonnait clair, comme les genêts dorés. Le cardinal me dit :

- Levons-nous, et approchons-nous de l'eau.

Tout le monde se groupa autour de nous, sur la plage. Je vis dans les sourires, sur les visages qui se levaient vers le cardinal et moi, une douceur d'une charité exquise, en même temps qu'une vénération filiale toute spontanée, que nul mot ne saurait décrire.

Puis le cardinal prit la parole :

- Fratelli et sorelle, tant'amati, gracia e pace !...

Et tous répondirent :

- Grazia e pace dal Signore Gesu Cristo !
- Ecco, poursuivit le cardinal. Il nostro fratello sacerdote francese, il padre (il dit ici mon nom)... che ha udito parlare del nostro paradiso, è venuto da Francia !...

Des voix et des saluts s'élevèrent vers moi avec des paroles de bénédiction... Cet accueil était bouleversant.

- ê adesso I vuole aggregarsi al nostro corpo. Pregiamo pure per la sua piena gioia dello Spirito Santo alla gloria del Dio nostro Padre !...

Et tous entonnèrent en chœur, le tirant subitement de leur mémoire, un cantique dont ils soulignaient la mélodie par une expression corporelle toute spontanée. Certes, la plupart étaient beaux et bien faits ; mais il y avait aussi deux ou trois vieillards, tout humbles, tout ridés, dont le regard transparaissait cependant d'amour et de bonheur, et qui m'aimaient déjà comme leur fils... Contrairement à ce qui se passe en général, surtout en Italie, dans les chants collectifs, personne ne traînait sur les syllabes, il n'y avait pas de ports de voix. Tout était net et artistique, la ligne mélodique impeccable, les accords exacts... Les uns se donnaient la main, d'autres la levaient vers le ciel, quelques autres esquissaient un pas de danse, pied nus sur le sable... J'étais dans un émerveillement sans bornes. Lorsque ce chant fut terminé, la Sorella Teresa et une autre femme s'approchèrent de moi, et m'aiderent à me déshabiller. Le groupe murmurait des prières pour moi, pendant que le cardinal m'expliquait :

- Nous reproduisons ce que faisaient les premiers chrétiens avant l'immersion baptismale. En dépouillant ainsi vos vêtements, vous signifiez votre renoncement à l'esprit et aux coutumes de ce monde d'iniquité... Vous comprenez, n'est-ce pas ? ...
- Si je comprends !... Ah oui... Dis-je au cardinal.

Qui n'aurait compris ?... Qui n'aurait ardemment désiré l'instant précieux d'une telle libération !...

- Lorsqu'il s'agit d'un simple fidèle, poursuivit-il, tout cela est précédé d'une certaine instruction chrétienne, qui peut durer plusieurs jours et même des semaines. Il est parfois difficile de nettoyer des consciences encombrées de préjugés malsains ... Pour vous, ce délai n'est pas nécessaire.

Me voici donc tout nu. Le cardinal laissa tomber son chapeau à terre, puis il me prit par la main droite, alors que sorella Teresa me tenait la main gauche. Et ils me conduisirent ainsi jusqu'au bord de l'eau. Puis, élevant la voix, le cardinal dit :

- Adesso, Signor Dio Padre che la grazia battesimale è sacerdotale sia rinovata et rinforzata nel tuo servitore è filio.

Et nous descendîmes alors dans l'eau tous les trois ; la foule chantait autour de nous. Le cardinal m'immergea, me plongeant la tête sous l'eau pendant quelques instants, tout comme cela se faisait autrefois : selon le sens étymologique du mot « baptême ». Puis, il y eut des alléluia joyeux.... C'était merveilleux. Je sentis la vie renaître dans tout mon être. Ensuite, nous nous mîmes à nager dans cette eau fraîche et tonifiante, limpide comme du cristal, jaillissant des sources pures de la montagne. Beaucoup de personnes alors plongèrent à leur tour, et tout le monde s'ébattait dans l'eau, comme des gosses. C'était la joie de vivre à l'état pur.

Je ne pouvais cependant rester longtemps dans cette eau fraîche, et je sortis. Plusieurs personnes sortirent aussi et se firent sécher au soleil. Jeunes gens et jeunes filles se mirent à faire des concours de plongée se hissant successivement sur un plongoir dressé au milieu de la digue, surplombant les eaux les plus profondes. Il fallait voir ces corps admirables qui semblaient flotter dans les airs avant de s'enfoncer dans des gerbes d'écume. Le soleil riait avec nous, irradiant la surface des eaux, les corps et les chevelures. Et tout cela était bien réel... Soudain, un slogan s'éleva de toutes les poitrines, lancé par on ne sait qui :

- Il padre cardinale con capello, con capello, con capello !... Il padre cardinale con capello, con capello !...

Le cardinal se tourna vers moi car il était revenu s'asseoir à mon côté :

- Ils veulent, me dit-il, que je traverse le lac à la nage sans mouiller mon chapeau.

Il se fit prier un peu, un bon moment, faisant semblant de dire : « Non.... » d'un geste évasif. Mais cédant à la pression populaire, il se décida. Il remit son chapeau, l'ajusta dans la position exacte, alors que tous riaient et applaudissaient, et s'enfonça dans l'eau. Et nous vîmes alors le chapeau du cardinal bien rouge sur l'eau bleue, en effleurant la surface sans la toucher, alors qu'il progressait assez vite, par une brasse très délicate et très habile, sans faire de remous. Il traversa l'étang et revint de la même manière, alors que les vivats et les bravos crépitaient. Quand il fut sorti de l'eau, il montra son chapeau bien sec. C'était un triomphe !...

- Bravo ! Bravissimo !...

De nouveau, assis à côté de moi, et encore tout ruisselant d'eau, il me dit :

- Il est plus facile, croyez-moi de traverser ce lac à la nage, que de gouverner l'Eglise comme j'ai tenté de le faire sans succès pendant trente ans !... Nager dans les eaux vives, ce n'est rien, mais surnager à l'iniquité du siècle, c'est autre chose ! ...

Puis il enchaîna, poursuivant son précédent discours :

- Je vous disais donc que les Jésuites du Paraguay n'ont pas abouti parce qu'ils n'ont pas su discerner le péché de génération. Mais nous autres, maintenant que nous l'avons identifié...

Cependant, comme il allait me donner les explications que j'étais furieusement impatient d'entendre, le son de la cloche retentit. L'après-midi avait passé comme un éclair, et déjà le soleil s'inclinait sur l'horizon... Tout le monde se leva, sans hâte, sans lenteur non plus, et l'on s'achemina vers l'église tout en devisant joyeusement. Je ne sais combien de temps tout cela avait duré... Encore aujourd'hui, je ne parviens pas à m'en souvenir. Le Cardinal, cependant me disait :

- E l'ora della preghiera vespertina. Vienne chi vuole... Ciacuno è libero.

Mais se rendant compte qu'il m'avait parlé en italien, il s'excusa et traduisit en français : « Si vous voulez venir, vous êtes libre... bien sûr. » Puis considérant mes épaules qui se coloraient de rose : « Croyez-moi, me dit-il, vous feriez bien de remettre votre chemise, sinon vous allez attraper un coup de soleil. Nous sommes à plus de 1500 mètres d'altitude, comprenez-vous... »

J'avais été tellement saisi par la « paroisse pilote » et sa vie extraordinaire, que je n'avais pas pris garde à la brûlure que le cardinal me faisait remarquer. Je passai donc ma chemise, alors qu'il me disait :

- Pour les pantalons, ce n'est pas nécessaire. Sorella Teresa les rapportera la maison.

Et me voici – comme dans mon rêve ! – en chemise à côté du cardinal ombragé par son grand chapeau rouge. Nous étions mêlés à tous ces gens prodigieusement sympathiques, qui ne trouvaient aucune raison de rire en nous voyant dans un accoutrement assez inédit. Le chant des vêpres fut d'une grandeur et d'une simplicité qui touchait au sublime. Les versets des vieux psaumes, dans ce réalisme naturel, reprenaient toute leur saveur biblique originelle, et je me demandai comment ces paroles étaient montées si souvent sur mes lèvres sans que j'en eusse jamais goûté la profondeur :

« Grandes sont les oeuvres du Seigneur,

« dignes d'étude et d'amour...
« Faste et splendeur son ouvrage
« sa justice demeure à jamais...
« Tes mains m'ont fait et façonné, donne-moi l'intelligence,
« pour que je comprenne ton témoignage !

« Que tes oeuvres sont merveilleuses, Seigneur,
« Toutes avec sagesse tu les fis...
« Néant les idoles des nations, qui ont des yeux pour ne pas voir,
« des oreilles pour ne pas entendre, un nez qui ne sent rien,
«... des mains qui ne touchent pas, des pieds qui ne marchent pas...
« Les morts ne te louent point Seigneur,
« ni ceux qui descendent à la fosse,
« Mais nous, les vivants, bénissons Dieu
« maintenant et à jamais... »

Tout tombait à pic. Nous étions tous, dans cette assemblée, unifiés, tout à fait à l'aise, dans le corps du Christ, que le cardinal éleva dans l'ostensoir au-dessus de nous, pour nous bénir : tout nous était donné, effectivement, dans ce corps glorieux du Seigneur, formé dans le calice très pur d'une vierge toute semblable à celles qui se trouvaient là, autour de moi, et qui, évidemment partageaient la même foi que la mère de Jésus. Ainsi, avec une évidence que je dirais « viscérale », je sentis que la foi catholique, qui fit du Corps du Christ le centre du culte, était adaptée à la nature acceptée loyalement, qu'elle en était la raison, la logique interne. Et, peu à peu, en moi, montait une lumière qui s'harmoniserait avec les confidences qu'allait me faire encore le cardinal.

J'entendis, et je mêlai ma voix au chœur :
« Ave verum corpus natum de Maria Virgine...
« Salut vrai corps né de la vierge Marie... »

Toute la théologie résumée dans cette unique parole qui montait sur les lèvres de l'église en prière ?...

ooooo

Le cardinal m'offrit à souper au presbytère. Il y avait autour de la table sorella Teresa, deux prêtres préposés à l'école, le maître de chapelle, sa vierge épouse spécialement consacrée au service de la paroisse et de la liturgie... Une bonne maisonnée pleine d'exultation et d'action de grâces, qui était, en quelque sorte, l'épanouissement du sacerdoce du cardinal dans son ministère. « Dans le Christ... jusqu'à ce que tous atteignent la plénitude de son âge, dans la foi exacte... »

Pendant la veillée qui suivit le repas, le cardinal s'étendit sur la « spiritualité de l'acceptation », de « l'Amen », tout autant à la parole qu'à l'ouvrage de Dieu. Mais il n'était pas seul à parler. Chacun fit part de sa propre expérience, de son cheminement intérieur depuis les ténèbres de ce monde, enveloppé du vêtement, jusqu'à l'admirable lumière du Christ, vers son corps glorieux... Ainsi je vis que l'espérance chrétienne n'était pas seulement pour l'au-delà, qu'elle pouvait être réalisée concrètement : elle l'était. Dans une telle ambiance, les formules traditionnelle de la liturgie résonnaient, vibraient avec une intensité de vérité presque insupportable : j'en étais comme confondu, et je me disais : « Mais, c'est évident, c'est évident !... Comment n'avons-nous pas su voir cela plus tôt ... ? » Et le cardinal s'amusait de mon émerveillement de petit garçon...

Je résume : il m'est impossible de tout dire et de raconter en détail tout ce qui m'est advenu, comme enrichissement, comme consolation, comme grâce, pendant les deux semaines passées à San Marco. Un jour, me promenant dans le village, j'entendis un son de violon s'échapper d'une maison dont la porte était entr'ouverte. Je reconnus, admirablement interprété le concerto de Paganini. « Incroyable... » me dis-je. Je risquai un coup d'oeil à l'intérieur : ma surprise de voir que cet artiste incomparable était le cocher qui m'avait amené le premier jour avec sa charrette attelée à un âne. Il me fit entrer. Il m'expliqua que c'était pour le concert qui serait donné après-demain...

Il y eut une procession du Saint Sacrement. Elle se déroula pendant toute la journée sur les crêtes de la montagne ; c'était tout autre chose qu'une procession : c'était une expédition. Il y eut des chants, des cantiques, des adorations silencieuses dans des clairières enchantées, des intercessions pour le monde impie, mais aussi des jeux, des rires, des danses... Le culte avait tout à fait perdu le caractère ennuyeux et compassé qu'on lui a souvent, hélas ! reconnu. A vrai dire, manifestement, ce n'est qu'à San Marco que les chrétiens vivaient au niveau de leur foi et de la grâce baptismale...

Souvent je disais mon admiration au cardinal, lui exprimant ma joie et ma reconnaissance. Il en était très heureux :

- C'est une micro-réalisation, me disait-il. Certes, nous avons progressé un peu vers le Royaume du Père, surtout si je compare ma vie ici avec ce qu'elle était à la Curie romaine ! ...Dans quelques années nous pourrions étendre cela au monde chrétien tout entier. Ce ne sera plus la « propagation de la foi », mais la promotion universelle du bonheur et de la vie qui découlent d'une foi exacte.

Et il disait souvent :

- Il suffit d'ajuster, voyez-vous, d'ajuster la créature humaine à l'exacte pensée de Dieu le Père, notre Créateur.

Cependant je restai toujours préoccupé par le problème des relations entre l'homme et la femme, entre les hommes et les femmes... étonné par cette ambiance de pureté parfaite qui régnait partout, d'incomparable dignité. Plusieurs fois j'avais repris avec le cardinal la conversation sur la génération, mais, je ne sais pourquoi, il y avait toujours eu une visite, un coup de téléphone, une circonstance inopinée, qui avait arrêté là notre dialogue. La veille de mon départ, cependant, j'eus quelques minutes avec lui. Je lui dis :

- C'est tout de même le problème des enfants qui me préoccupe...
- Comment cela... les enfants ?
- Enfin il y a des ménages, des gens mariés... Comment vivent-ils ? Et tous ces enfants que vous avez à l'école, d'où viennent-ils ?
- Eh bien, les personnes mariées vivent leur mariage en pleine conformité avec l'Évangile, un point c'est tout. Ils ont posé l'acte de foi qui justifie toute créature humaine aux yeux du Père, tout comme Joseph et Marie l'ont posé au principe de l'ère du Salut et de la nouvelle alliance.

Tout cela, cependant n'était pas très clair pour moi. Et je continuai :

- Mais ces enfants que vous avez là ?
- Ce sont, pour la plupart, des orphelins, des enfants abandonnés, que nous recueillons selon nos ressources et selon les désirs des ménages qui les adoptent. Car, pour l'instant, Dieu le Père n'enverra pas ses enfants dans le monde : il veut d'abord qu'aucun de ces petits ne périsse ; ces petits, comprenez-vous, qui furent engendrés hors de sa Paternité, mais qui sont ramenés dans sa Paternité en Jésus-

Christ par le ministère de l'Eglise. Nous ne sommes pas encore le Royaume... nous ne sommes pas encore le Royaume... Le Sacrement de mariage, pour l'instant, ici, accomplit un ministère d'Eglise pour rendre au Père, en Jésus-Christ, ces petits, qui étaient par nature « fils de colère », comme nous l'étions tous...

C'était là un langage ancien, mais tout à fait nouveau pour moi. Le cardinal passa une bonne partie de la nuit, jusqu'à l'heure des matines, à m'expliquer quelle devait être l'application de la foi pour qu'elle soit totalement efficace en vue du Salut. Sorella Teresa était là, elle aussi. Elle parlait de temps en temps un français maladroit, et aussi un bel italien bien sonore, très accentué : mais ses gestes et son regard étaient plus persuasifs que tout discours. Cette femme, remplie d'amour, était aussi supérieurement intelligente. Je finis par tout comprendre. Mais je ne prévoyais pas encore le chemin que je devais parcourir pour tout réaliser.

La cloche sonna. Nous nous rendîmes à Matines, la nuit était diaphane, les étoiles semblaient toucher la terre.

oooooooooooo

Les 7 Culottes du Diable

5^{ème} Culotte

La fresque de Michel Ange

Je ne sais si le lecteur de ces lignes – si toutefois elles doivent être lues un jour ! – pourra imaginer quels étaient mes sentiments lorsque je revins de San Marco... Je pleurai, inutile de le dire... Et je gravais en moi le souvenir du cardinal, qui, avec son large sourire, après m'avoir embrassé, et de soeur Teresa à côté de lui, me recommandait: « Restez dans le commencement, il faut être dans le commencement, restez dans le commencement ».

Et moi, dans l'autocar, puis dans le train, puis dans l'avion, comme absent à tout ce qui m'entourait, je méditais cette unique parole : « Simplicité toute divine, simplicité toute divine... » Je fus ainsi ramené à Paris par une suite de moteurs et de véhicules comme dans un rêve. Mais où était le rêve ? Où était la réalité ?... Ces quinze jours passés sur la montagne de San Marco me paraissaient des mois et des années. En mon coeur et ma conscience, tout un conditionnement de vieilles habitudes était à jamais mort et anéanti... Je devais tout réapprendre : la circulation en ville, les autobus, le métro, la manipulation de l'argent... Je souffrais dans la rue, je souffrais à la maison. Je regardais vers le Sud, au-dessus des brumes qui écrasaient la ville, si quelque coin de ciel bleu transparissait jusqu'à moi. Mes souliers, mes chaussettes, ma chemise et son col... à quoi bon ?... Les parois de ma chambre avec cette tapisserie gris-verdâtre, ou plutôt vert-grisâtre... Devant ma fenêtre, proches et plus lointaines, des tours de ciment et de verre, des arbres exilés le long des boulevards, quelques oiseaux perdus, des pigeons fous... Et moi, insensé au milieu d'un monde à l'envers...

De jour en jour, en mon âme, augmentait le contraste : d'une part, cette lumière éclatante de la foi appliquée dans l'acceptation loyale de la nature, d'autre part la confusion dissolvante des problèmes irritants et insolubles de notre cité malhonnête et de notre monde menteur. Là haut, la grâce s'épanouissait dans une vie incorruptible ; ici la déroute devant la mort. Si encore j'avais pu dire cela à quelqu'un, échanger, dialoguer, partager cette indicible expérience...! Mais, hélas ! tous ceux qui avaient vécu cela étaient comme moi liés désormais par le secret pontifical, et il nous était rigoureusement impossible de nous rencontrer dispersés que nous étions ici et là, - qui pouvait savoir où ? - sur la surface immense de la terre. Ainsi les Apôtres cherchaient-ils en vain, à persuader leurs contemporains :

« Ce que nous avons vu, ce que nous avons touché, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons touché de nos mains, entendu de nos oreilles, le Verbe de Vérité, nous vous l'annonçons... ».

Ils avaient annoncé dans le vide, puisque, lorsqu'ils ouvrirent la bouche pour témoigner de leur expérience de vie avec Jésus, Marie, les Saintes femmes, ils furent conspués, rejetés, torturés, crucifiés, décapités, persécutés de toutes parts, tout comme leur Maître, le Fils de la Vierge, ce Jésus fils de vierge !... Leur expérience avec lui... évidemment incommunicable... ! Je le comprenais maintenant, moi qui n'avais pas vécu avec Jésus, mais seulement avec le Cardinal Schwepfers !... qui n'était qu'un homme, et non pas le Verbe fait chair !

Telles étaient mes réflexions, de jour et de nuit. Cette disproportion entre le souvenir du Paradis et l'oppression de la cité terrestre me devenait insupportable. Tantôt j'étais comme submergé par le désir de reprendre l'avion, pour m'envoler vers San Marco, la sainte montagne ; tantôt le désir de partager ce qui bouillonnait en moi, me poussait à crier, au point que je devais m'en empêcher en mettant ma main sur la bouche. Qu'aurai-je dit en effet sur les

places, dans la rue, dans les magasins, dans le Métro... ? « Nous sommes fous ! Nous sommes des insensés de vivre ainsi ! » Et c'est moi qui, évidemment, aurait été interné pour trouble à l'ordre public et insulte aux honnêtes gens... Allais-je me mettre tout nu au milieu du jardin du Luxembourg, pour démontrer que l'on peut être nu et vivre encore ?...

Finalement le seul homme qui pouvait me comprendre était le Supérieur de Saint Sulpice. Je me résolus à lui téléphoner.

- Ah ! C'est vous ! me dit-il. Alors, vous êtes rentré ? Bon, bon...
- En quelques mots je lui fis part de la déchirure de mon âme, et je l'accusais, tout en souriant, d'en être la cause.
- Que voulez-vous ! Je ne vous ai pas obligé d'y aller !
 - Ce n'est pas le paradis qui est pénible, c'est le retour sur la terre !

Il m'invita pour le lendemain : j'y allai.

Toujours, bien sûr, cette affabilité effacée, discrète, nuancée, cette fois d'un sourire entendu :

- Vous voyez où peut conduire la remise en question du pantalon !...

Puis comme je lui exposais mon trouble intérieur :

- Ce n'est rien ! Prenez patience. Vous êtes en train de subir une incubation psychologique. Vous n'allez pas tarder à sortir de cette ambiguïté, vous allez voir... !

Il y eut un silence. Que laissait-il entendre par ces mots ? Que prévoyait-il ? Son expérience des âmes était si longue, si profonde... Quelle pensée mystérieuse derrière ses grands yeux bleus presque fascinants, ouverts sur moi ? Mais il n'en dit pas plus. La conversation revint sur San Marco :

- Cette expérience unique du cardinal Schwepfers, je vous l'assure, est la seule espérance concrète de Salut pour notre monde égaré. J'espère qu'elle ne tardera pas à être divulguée et propagée.

Je l'approuvais, ô combien !

- Porte-t-il toujours son grand chapeau rouge ?
- Oui, oui.
- Et ses lunettes dorées ?
- Certes !
- Et soeur Teresa ? Elle est toujours auprès de lui... bien sûr ? ...
- Bien sûr ! Quelle femme ! D'une beauté ! Je fis un signe d'admiration éperdue... Incroyable !...
- Savez-vous qu'elle a plus de soixante ans, et peut-être plus de soixante-dix ?
- Non ?
- Si.
- C'est un miracle !
- Non, c'est la vie. Il n'y a aucun miracle. Il n'y a plus besoin de miracles.

Je réfléchis un instant :

- Mais c'est exact. Dieu ne fait des miracles que pour subvenir, quand il lui plaît, quand il le juge bon, aux déficiences de notre pauvre vie toute tordue, toute cassée... c'est exact !
- Quand la vie est remise dans son ordre, il n'y a plus besoin de miracle !

Je n'avais jamais pensé à cela... Et pourtant c'était vrai ! Après un court instant, le père supérieur continua :

- Vous comprenez ! c'est l'amour du Cardinal et de soeur Teresa qui fait toute la force de leur témoignage et le rayonnement de leur foi.
- Comment cela ?

J'interrogeai avec une certaine anxiété, car le mot « amour », si équivoque en notre langue, me paraissait assez mal adapté à la situation.

- Quoi ! reprit le supérieur, n'avez-vous pas vu ce merveilleux lien d'amour, de tendresse, de dilection, qui unit le cardinal et soeur Teresa ? Vous n'avez pas senti la délicieuse communion qui est en eux comme le rayonnement permanent de la Sainte Trinité ?...

J'étais comme frappé de stupeur en entendant ces paroles. Je n'avais donc rien vu !... Mais rien de rien !... Le père supérieur, mains sur les hanches, par son regard consterné, me le faisait bien et même cruellement sentir.

Puis il déclara pour expliquer la cause de mon étonnement :

- En effet, la lumière quand elle est très pure, est invisible... L'eau quand elle est très pure, est transparente...

Quelques images alors me revinrent en mémoire, certaines impressions profondes remontaient en moi, recouvertes par l'émerveillement que j'avais eu, qui m'avait séduit, ébloui : le paysage, les chants, les sourires, la politesse, la beauté corporelle, la pureté de ces fils et de ces filles de Dieu...

- Mais oui, dis-je, maintenant que vous me le dites !... J'ai été fasciné par les eaux du fleuve et je n'en ai pas vu la source.
- Les plus belles fleurs ne s'expliquent que par une sève nourricière qui n'est vue par personne... C'est exact. Moi aussi, figurez-vous, la première fois que je suis allé à San Marco, j'ai été comme vous : séduit. Mais ensuite le cardinal m'a fait ses confidences. Alors j'ai compris que les bons fruits ne peuvent mûrir que sur un arbre excellent.
- Les confidences du cardinal ?
- Les sublimes confidences du cardinal !

Mais le père supérieur s'arrêta net sur ces mots. Je compris que je n'avais le droit de poser une telle question. Les Sulpiciens sont en effet, parmi les prêtres, de beaucoup les plus discrets ; et leur supérieur l'est plus qu'aucun d'entre eux. Il consentit enfin à rompre le silence, mais pour retomber dans des généralités.

- A vrai dire, tout cela était directement prévu par les Apôtres, notamment par saint Paul lorsqu'il écrit dans l'épître aux Galates : « *La foi qui opère par l'amour* ».

Le latin me revint en mémoire : «... *sed fides qui per caritatem operatur* ».

- Exact, me dit le père. Mettons-nous à la place du cardinal : pendant des années, il fut le gardien d'une foi dogmatique, purement dogmatique, avec toute la puissance coercitive du Magistère. Il a bien vu qu'il n'aboutissait à rien... qu'à susciter des contestations infinies... Alors il a tout simplement mis en application ce qu'il croyait par la foi, et qu'il savait juste et vrai.
- Oui, dis-je, c'est bien ce qu'il m'a dit : il est passé de l'orthodoxie à l'orthopraxie.
- On ne peut mieux dire. « *Dans le Christ Jésus, a dit l'Apôtre, pas de femme sans homme, pas d'homme sans femme* ». Alors...
- Saint Paul a dit cela ?
- Quoi ! Vous ne le savez pas ? C'est dans la première aux Corinthiens, chapitre 11, verset 11.

Ma vie de célibataire ne m'avait pas antérieurement prédisposé à retenir, ni même à être frappé par ce passage. Depuis le séminaire, j'avais porté tout mon effort sur l'acquisition des vertus individuelles : et je ne pensais pas que l'amour réciproque de l'homme et de la femme pouvait être un facteur de sanctification si important !... Mais le supérieur me détrompa :

- Même monsieur Emery qui était si prude et qui tint toujours les femmes très loin de lui, cultivait en son coeur un amour secret pour soeur Rosalie. Ils étaient du même pays de Gex, amis d'enfance. Elle l'avait suivi à Paris chez les soeurs de saint Vincent de Paul. Même monsieur Emery... Que dire de ces grands champions de la sainteté qui ont eu, dans leur amour pour une femme, le secret de leur héroïsme dans la foi, la persévérance, la patience, l'espérance... Enfin faut-il vous mentionner ici ce bon monsieur de Sales et Jeanne de Chantal ? Les saints ne sont pas en bois : ils ont un coeur de chair, vous savez...

J'écoutais comme un enfant encore naïf... A vrai dire ces perspectives m'inquiétaient un peu. Le supérieur s'en aperçut :

- On dirait que vous êtes troublé, me dit-il.
- Non... Heu... oui... Un peu... Je ne sais que dire... Je ne suis pas scandalisé certes, mais seulement déconcerté. Tout ce que j'ai vu là-haut... et la raison profonde que vous m'en dites... Et moi pauvre et solitaire, et misérable comme je suis. « *Solus et pauper sum ego...* »

J'eus envie de pleurer. Je sentis en moi-même une sorte d'inadaptation, et, pour ainsi dire, une mutilation de mon être. Et cela se traduisait brusquement dans cette conversation, pourtant si amicale, par un désarroi qui me tirait des larmes. Le père supérieur feignit de ne pas les voir. Moi, je fis semblant de me moucher... Toujours l'hypocrisie des conventions... Finalement la conversation tomba sur le célibat ecclésiastique : la grosse affaire de l'Eglise. Et je dis :

- Beaucoup le remettent en question aujourd'hui. Qu'en pensez-vous, mon père ?
- Evidemment... Cette discipline consacre, perpétue, si vous voulez, un état d'adultère : les sexes séparés. Toute loi est une « *force de péché* », vous savez... comme le dit saint Paul.

Le téléphone sonna et lui coupa la parole.

- Excusez-moi, me dit le supérieur, en décrochant. Puis, comme je voulais m'esquiver, par discrétion, il me fit signe de rester. J'entendis donc, malgré moi :
- Le docteur Kangiloss ?... Oui c'est moi, oui, le supérieur...

(Plusieurs secondes, peut-être vingt ou trente)

- Non ? Ce n'est pas vrai ?... Eh bien alors !...

-

Disant cela le père supérieur ne pouvait pas cacher son émotion, et même un certain tremblement de ses lèvres et de ses mains, lui qui habituellement restait toujours si maître de lui-même. Il pâlisait, et ses yeux fixes tendus vers le vide, semblaient ne plus rien voir autour de lui. Il écoutait quelque chose qui devait être accablant : puis, il répondit à son interlocuteur :

- Un échec ... ? Oui, évidemment... Un de plus, docteur, il faut l'avouer. Je vous avais pourtant bien averti... Loin de moi la pensée de vous accabler, vous l'êtes suffisamment comme cela ! Mais, votre confiance en la science, en la science psychologique... Vous voyez... Bon, Mais maintenant, il faut l'administrer cet homme... Oui, l'extrême-onction, bien sûr... J'arrive tout de suite... Oui, oui... je cours...

Il raccrocha l'écouteur. Il se mit un instant la tête entre les mains dans un accablement si grand qu'il semblait avoir perdu le sentiment de ma présence. Il déposa sa barrette sur la table en disant : « Mon Dieu, mon Dieu... mon Dieu... » Puis, me retrouvant, il fixa son regard sur moi :

- Je m'excuse, mais il faut que j'aie administré un mourant. Excusez-moi. Il s'était levé, moi aussi. Il ouvrit un placard garde-robe. Il passa une douillette sur sa soutane.
- Nous reprendrons cette conversation une autre fois. Téléphonez-moi.

Nous descendîmes en toute hâte les escaliers. Devant le portail une rapide poignée de mains, puis il partit de son côté et moi du mien.

oooo

Rentrant chez moi, arpentant le trottoir, je m'interrogeai, bien entendu, sur l'identité de ce médecin : « Kangiloss, me disais-je, Kangiloss ... mais il me semble que j'ai déjà vu ce nom quelque part... » Tout à coup ma mémoire se réveilla : « Mais oui, dis-je, ce Kangiloss : c'est un des psychologues qui, par milliers, ont embouché successivement la trompette de la sexualité triomphante, si bien qu'aujourd'hui la dite trompette s'est remplie de bave... » Cet homme était l'auteur d'un livre qui eut en son temps son heure de succès par un effet de scandale. C'était déjà très vieux. J'avais eu connaissance de ce livre, et j'avais porté sur lui un jugement assez sommaire, mais que je crois toujours juste : « Guérir l'homme déchu par la fornication ». Mais j'oubliai tout cela car, rentré chez moi, je me retrouvai face à moi-même, avec mon problème personnel, mon « cas » personnel.

Tristement le soir tombait entre les murs gris de ma chambre. A droite et à gauche, devant et derrière, sur ma tête et sous mes pieds : des parois... La statique du solide en équilibre stable et parfait par six points de contact. Seule la fenêtre me laissait un vague espoir d'évasion, un jour... vers la lumière... et la liberté...

Ce n'était plus un rêve cette fois, qui me faisait trébucher, mais au contraire un réveil intérieur, ou simplement un éveil: une sorte de faim de l'âme m'arrachait à ma torpeur, une fringale du cœur, atroce, comme une déchirure de l'âme et de l'esprit. J'étais stable, certes, mais j'étais isolé. J'avais ma place dans la société civile, dans l'Eglise, mais elle était vide. On m'avait donné une identité... mais qui me connaissait ? Qui m'avait jamais appelé par mon nom ? Qui, parmi mes amis oserait s'engager pour moi ?... Quel homme, quelle femme ?... Connus de Dieu, comme dit saint Paul, je veux bien... mais quel dialogue possible avec l'Invisible Silencieux ? Et ce séjour, si bref, sur la montagne de San Marco, que m'avait-il apporté sinon la lassitude de la vanité, de cette vanité qui m'engloutissait de tous côtés ici-bas ?... J'en avais de beaux souvenirs... mais il n'est pas possible à un homme de survivre avec ses seuls souvenirs.

Certes, ma bibliothèque était pleine de livres : compagnons d'une heure, qui avaient flatté mon intelligence, toujours prêts à me distraire de moi-même ou à me persuader que j'étais aussi malheureux que les autres hommes. Aujourd'hui je les dédaignai comme s'ils ne pouvaient plus rien m'apprendre. Je jugeai qu'ils ne feraient que reculer le moment de la solution, celle de mon problème intime, dont je ne pouvais pas encore circonscrire les données, ni les dimensions. Il était là, cependant, avec une angoisse sourde, difficilement supportable, et que je ne pouvais pas écarter. Ouvrir la Radio ? La télévision ?... Sortir ? Le cinéma ? Le théâtre ? L'opéra ?... A quoi bon ? ...

Depuis mon retour de Saint Sulpice, plusieurs heures, peut-être, s'étaient écoulées, des heures sans couleur et sans durée. La nuit était tombée, le ciel s'était éteint. Par mes rideaux filtraient les lueurs jaunes et obliques des réverbères de la rue. Son animation se calmait. Le brouhaha de la ville s'apaisait en une plainte profonde, grave, indécise. Tout autour, le silence, sans grillons, sans chants d'oiseau... Les bruits de pas sur le trottoir : une femme ridicule haut perchée sur des talons provocateurs ; un glapisement indistinct d'ivrogne qui cherche à se redire un vieux refrain... La luxure et la glotonnerie déambulent au crépuscule. Un jappement de chien... Tous les citoyens du quartier se sont retirés derrière leurs serrures, étrangers, totalement étrangers les uns des autres. C'est affreux, une vie pareille ! Ce n'est plus une vie... !

Mais, que se passe-t-il donc ? Pourquoi, tout à coup ces choses habituelles, si habituelles qu'on ne les remarque plus, pourquoi mon cadre ordinaire m'est-il brusquement insupportable ? Rien de nouveau, pourtant, dans ma situation ! Alors ? Pourquoi ce chagrin ? Pourquoi cette tristesse ? La figure de ce monde... par principe, j'en ai mesuré depuis longtemps la caducité. Mais quoi ? Qu'avais-je condamné ? Qu'avais-je écarté pour assurer mon confort personnel ? Mon confort de conscience... peut-être trop de choses ?... Je me suis mutilé le coeur pour éviter les risques... Suis-je donc manichéen moi aussi ?... Pourquoi ce soir, cette vie, la mienne, hic et nunc, me semble-t-elle un fantôme qui n'a qu'une apparence fugitive, aucune existence réelle ? Est-il sage de se poser de telles questions ? Sage d'y répondre ? Sage de les rejeter ? Je ne savais pas...

Pourtant je ne souffrais d'aucune plaie : ni d'argent, ni de santé, ni de réputation. Aucun de mes amis ne m'avait abandonné. Ils me laissaient une paix royale, tout comme moi-même en retour. Aucun ne m'avait trahi : et pourquoi m'aurait-on trahi ? Au nom de quoi ? Alors, il est donc évident que l'absence de malheur n'est pas le bonheur !... Et soudain, c'est sur ce mot « bonheur » que toute ma conscience se cristallisa.

Alors mon imagination s'élança, s'enflamma. Je fermai les yeux. Toutes les lumières de la montagne de San Marco descendirent à moi, montèrent en moi, brusquement, comme une cascade, comme un geyser éblouissant. Je revis les vagues scintillantes de cette piscine où ces hommes et ces femmes jouaient ensemble, comme des enfants, tout nus. Le cocher avec son violon et ses prières laconiques. Le boulanger, avec sa large moustache toute chargée de farine odorante. Ces femmes qui causaient près de la fontaine, trois, peut-être quatre, l'une assise sur la margelle avec la simplicité virginale de la nudité parfaite, à laquelle on ne peut rien retrancher, sur laquelle il ne faudrait rien ajouter... La maison du cardinal avec sa chaleur intime, le jardin, la tonnelle, la nuit, au moment des matines, avec ces prodigieuses étoiles. Tout cela revivait en moi. J'entendis à nouveau ces voix sonores, ces éclats de rire, les chants, les vêpres solennelles... Et puis l'extrême délicatesse de l'accueil, de la conversation. Là haut, oui, là haut, sans aucun doute, il y avait quelque chose de positif : il y avait du bonheur... qui sait : le bonheur ?

Je me levai. Je m'appuyai contre le mur de ma chambre. Pourquoi n'étais-je donc pas resté là-haut ? Pourquoi étais-je revenu à Paris ?... Pourquoi n'avais-je pas ramené avec moi cela, cette chose positive que j'appelais le « bonheur » ? Je me vis perdu. « Oui, oui, oui, m'écriai-je, je n'ai pas rêvé : ce lieu existe. Il y a un lieu de la terre, au moins un, où le bonheur existe, là-haut, près du cardinal. Ai-je rêvé ? Non ! » C'était vrai, j'avais vécu cela. Et me voici maintenant terrassé, ici, seul, dans ma nuit...

« Mon Dieu !... » Je me mis à pleurer. Que dis-je ?... à être déchiré de sanglots. Cela ne m'étais pas arrivé depuis un temps immémorial, depuis mes chagrins d'enfant, chagrins terribles, enfouis sous des bonbons, des caresses, des jouets, des devoirs de classe, de bonnes ou de mauvaises notes... des jeux, des peurs... Je pleurai comme un gosse, comme

quand j'étais gosse. Ca me faisait du bien. Personne ne pouvait m'entendre, je me laissais aller. Oui, tous ces temps derniers le contraste m'avait trop déchiré, trop distendu intérieurement. Il y a des fibres en moi, en mon âme, qui craquaient : tout mon être était écartelé, disloqué. Et dans ce chagrin immense, viscéral, irrationnel, ce qu'il y avait de plus profond en moi hurlait sa misère, son vide, son néant... Et voici qu'une parole de l'Écriture s'inscrivit sous les yeux de mon esprit, en lettres de flammes, comme autrefois le décalogue sur les tables de pierre : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* »...

Et, me prenant la tête dans les mains, assis, couché, déambulant, me laissant tomber dans mon fauteuil, je me répétais cela : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul... » Était-ce une révélation ? Était-ce une prière ? Était-ce une grâce ? Était-ce une tentation ?... Je ne cherchai plus à m'analyser autrement que par cette parole de l'Écriture : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » ... Était-ce vraiment écrit ? Ne fallait-il pas le vérifier ? Oui, il faut le vérifier.

J'allumai la lampe : cette lumière m'éblouit. J'allais à la bibliothèque : la Bible... la voilà ! Le chapitre second de la Genèse : Le voici. Je lis l'hébreu : « *Lô thob ... Il n'est pas bon que l'homme soit seul...* » C'est Dieu qui parle ainsi, qui constate lui-même cette détresse insupportable de la solitude. Dieu me donne raison : « Il n'est pas bon... » Alors que précédemment il a constaté : « *Tout était très bon* », lorsqu'il eût fait l'homme et la femme ensemble. Alors ?... Donc Dieu est bien d'accord avec moi. Finalement il venait de me faire éprouver la vérité de sa parole, vérité que je venais de ressentir jusqu'aux viscères, jusqu'aux moelles, sous une fulgurante pointe acérée... Mais, ô merveille, le texte sacré ne s'arrêtait pas là : Il apportait aussitôt une ineffable promesse : « *Je lui ferai une aide qui soit sa lumière...* » Oui, une promesse. Alors, tout ce que m'avait dit le père supérieur était vrai : « *Dans le Christ pas de femme sans homme, pas d'homme sans femme...* » Et il avait osé dire, lui, prêtre de saint Sulpice : « *La discipline du célibat est une force de péché... !* »

Je fermai ma bible. J'éteignis ma lampe. L'obscurité était plus favorable à la réflexion. Quelle heure pouvait-il être ? Onze heures ? Minuit ?... Je ne sais. J'étais apaisé par une promesse de Dieu : ma solitude n'aurait qu'un temps : « *Je lui ferai une aide...* » Mes larmes s'étaient tariées. « *Je vais donc aller me coucher* », me dis-je ; non par fatigue mais par habitude. Je me déshabillai donc, machinalement...

Mais voici que soudain, ma pensée rebondissait sous l'impact d'une question hallucinante : « *Mais alors ... Pourquoi l'Église m'a-t-elle maintenu dans un état de mutilation, d'infantilisme, avec son célibat ? ... « Étais-je dupe d'une énorme tromperie, d'une séculaire gageure ?* » Je m'assis sur le bord de mon lit. Je pensais à cette femme assise sur la margelle de San Marco, toute nue au soleil. Et moi assis ici, avec mon caleçon, sur le bord de mon lit... dans la ténèbre de cette chambre de célibataire !... On s'est moqué de moi ?... Que suis-je ici ? Que fais-je ici ?... J'évoquai, en un éclair de pensée, certains confrères qui avaient déserté le séminaire, abandonné la prêtrise pour se marier ... J'avais considéré jusque là qu'ils avaient erré. Mais, ce soir-là, je remis tout en question C'est peut-être moi, - qui sait ? - qui fus dans l'erreur et eux qui se sont arrachés à une caravane en perdition dans un désert sans eau ?... Que penser ?... Que faire ?...

Je priai : « *Seigneur, au secours !...* » J'ôtai mon caleçon, ma chemise. Depuis San Marco, je dormais tout nu : c'était tellement plus agréable. Je touchai mon corps. Je prenais conscience qu'il était là, comme endormi, assoupi, comme étranger à moi-même ; je pris conscience que je ne l'avais jamais intégré comme mien... J'allumai, me levai, me regardai dans la glace : « *Un corps qui ne sert de rien... Mais c'est affreux, pensai-je, un corps qui ne sert de rien !...* » Et montèrent en moi, comme pour accentuer la détresse de cette inutilité, les paroles qu'aimait à répéter le cardinal : « *Le vrai christianisme, c'est la religion du corps, le salut de toute chair... Le corps est le sacrement de l'amour et de la vérité... Le corps est le*

sacrement... Le sacrement c'est le corps.... » Oui, oui, c'était vrai, il répétait cela souvent. Il avait bien de la chance le cardinal ! Je l'enviai comme un rocher trop haut pour moi. En théorie, là-haut sur la montagne, cette pensée me paraissait fort belle, fort sympathique. Mais ce soir-là, je me voyais tout à fait hors de la course !...

C'était affolant et effrayant, mais qu'y faire ?... Je me résignai. Me recouchai. J'éteignis. « Dormons tout de même un peu... »

Je ne dormis pas. Je m'efforçai cependant de me détendre. Impossible de trouver le sommeil. J'étais trop labouré intérieurement. Je me tournai donc d'un côté et de l'autre... Je priaï. Je récitai mon chapelet... Mais à peine avais-je dit quelques « Ave Maria » que de nouvelles lames de fond secouaient ma barque. Certaines paroles de l'Écriture surgissaient à ma mémoire, et me frappaient au fond de l'âme comme des béliers au pied des remparts. « *Hommes aimez vos femmes comme le Christ aimé l'Église...* » « *Aimez vos femmes...* » Quelle femme ? Quelles femmes ? ... Avais-je une femme à aimer ? « *Celle-ci est la chair de ma chair et les os de mes os* ». Celle-ci ? ... Qui donc ?... Et le Cantique des cantiques me fouettait de tous ses versets, comme des coups de verge multipliés, me perçait de toutes ses flèches :

*« Sur ma couche, durant la nuit, j'ai cherché celui qu'aime mon âme...
« Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé...
« Comme la rose parmi les chardons, telle est ma bien-aimée parmi les filles...
« A côté de mon bien-aimé, je me suis couchée, et son fruit est doux à mon palais...
« Ma colombe, ma parfaite, mon immaculée... montre-moi ton visage, fais-moi
« entendre ta voix, car ton visage est charmant, et ta voix charmeuse... »*

Ah ! Seigneur, au secours !...

J'eus la tentation de la brûler, cette Bible... Fallait-il vraiment la brûler ? Il faut tout brûler, alors ? Tout serait donc néant et vanité ? Nulle, la création de Dieu ?... Au contraire, faut-il tout accepter ?... Ou se contenter d'un choix nécessaire et provisoire, en attendant... ? En attendant quoi ? Le Royaume ?... Mais le Royaume n'est-il pas justement de tout accepter ?... Je pensais aux paroles du cardinal : « La spiritualité de l'acceptation, de l'Amen ». Avait-il raison contre le monde entier ? Combien de temps allait-elle durer son expérience, sa « micro-réalisation » ? Sa « paroisse pilote » ?... Et cependant, s'il se trompait, le monde entier sombrait dans la désespérance définitive !...

Je me mis à pleurer encore, à cette idée que le cardinal aurait pu se tromper... Et je criai très fort vers le Seigneur : « Non, si la foi est vraie, lorsqu'elle est ainsi appliquée comme elle l'est à San Marco, elle ne peut que nous procurer le bonheur et le salut. » C'était trop évident !...

« Bon, calme toi, et dors.. » Et j'essayai de faire le vide dans mon cerveau. Je tentai d'arrêter le tournoiement de mes pensées - tels des courants de Foucault dans mes neurones - en extrayant de tête la racine carrée, de 666.666. Je trouvai : 816,495 et des poussières... Je parvins à m'assoupir un peu. Ah, enfin une vapeur de sommeil bienfaisante monte en moi. « Merci Seigneur, que c'est bon s'assoupir et de ne plus penser à rien ! ... » Mais voici qu'à cet instant précis un visage de femme se dessina devant mes yeux, je veux dire les yeux de mon imagination. Non pas une femme quelconque, non pas une femme inconnue. Mais, cette femme-là, qui habitait dans mon quartier. Elle travaillait comme religieuse infirmière, là, sur la paroisse... ! « Marguerite ! Soeur Marguerite... Mais oui : c'est Marguerite ! »

Je m'étais totalement réveillé en criant son nom : « Marguerite ». C'est elle, c'est évident ! « Je lui ferai une aide semblable à lui... » Mais c'est fait, imbécile que je suis ! Elle est toute proche de moi et je ne l'ai jamais reconnue ! ...

Je bondis hors de mon lit. Je cours au téléphone. Son numéro : par coeur, je le sais, pour l'avoir fait des centaines de fois ! Je tirai donc successivement 7 9 1 1 3 1 Et je m'arrêtai, prenant tout à coup conscience de l'incongruité de ma démarche.

« Je suis fou, me dis-je, je suis fou !... » Je reposai l'écouteur. Je regardai ma montre : « Deux heures et quart ! » Appeler une femme à deux heures et quart du matin !... Un prêtre qui appelle une femme, une religieuse, à deux heures et quart du matin... Ce n'est tout de même pas pour chanter matines !... Elle pensera que je suis malade, et pour sûr, je le suis... » Je revins me coucher. Je pensais à la parole de Talleyrand : « Méfiez-vous du premier mouvement, c'est le bon ! » C'est le bon... ?... « Il faut donc que je téléphone. C'est une occasion unique ! Si je ne le fais pas aujourd'hui, je ne le ferai plus jamais ». Je sentis que j'avais tout le reste de mon existence entre les mains. Je me relevai. « Qu'est-ce que je vais lui dire ? Que va-t-elle penser ? » Je m'efforçais de mémoriser un peu ses entretiens avec moi : discrète, effacée, mais toujours affable, attentive. Jamais elle ne m'avait causé la moindre contrariété... Alors que d'autres, au contraire, se plaignaient assez bien de son caractère tranchant, incisif... Moi, non... Avec elle tout marchait toujours très bien. Elle m'avait toujours aidé exactement, comme je le lui demandais... Pour de petits et grands services, et parfois des démarches embêtantes... « Une aide semblable... » « Mais, bien sûr : ce ne peut être que Marguerite ! » « Bon, je téléphone. »

Et j'ai téléphoné. Cette fois je suis allé au bout de sept chiffres. Je n'en reviens pas moi-même : l'audace qu'il peut y avoir dans un simple numéro de téléphone !... Et voici ce qui s'est passé.

Alors que la sonnerie retentissait chez Marguerite, mon coeur se mit à palpiter au point que je crus qu'il allait faire sauter ma poitrine. Le temps qu'elle se réveille, qu'elle se lève... Mon Dieu, ça y est ! J'entends : « Allo ! » . C'est sa voix ! Mon Dieu, oui : je reconnais sa voix. Alors je me présente en balbutiant. – « Bonjour, mon père... » Elle attend que je lui dise quelque chose. Mais rien ne sort. Rien, j'ai le souffle coupé. « Qu'est-ce qu'il y a, mon père ?... Vous êtes malade ?... » - « Non, non.... c'est-à-dire, Oui... en un sens ... » Et là, sans pouvoir aller plus loin, j'éclatai en sanglots. Ah ! Que j'aurais voulu avoir cette maîtrise incomparable de monsieur Emery, ou même, tout simplement, du supérieur actuel de Saint Sulpice !... Je pleurai comme un gosse, tout comme j'avais pleuré dans la soirée, sans pouvoir dire un mot. Je pus quand même, alors qu'elle m'interrogeait au bout du fil, bredouiller quelques paroles : « Vous êtes gentille d'avoir répondu, merci... merci... - S'il faut que vous veniez ?... Non ce n'est pas nécessaire !... Nous verrons demain, oui, venez demain... » Elle m'assurait qu'elle voulait venir tout de suite et elle raccrocha brusquement.

« Ca y est... Je suis cuit : elle va arriver ! » Qu'est-ce que j'allais faire ? M'habiller ? Me recoucher ? Mettre mon pyjama ? Rester nu ? ... Oui, ce serait peut-être la meilleure manière d'entrer en matière... » J'invoquai la Vierge et tous les saints... J'étais mille fois plus embarrassé que César devant le Rubicon, ou que monsieur Emery avant son entrevue avec Napoléon !... Fallait-il passer, oui, ou non ? Entamer le dialogue ?... Que lui dire ? Que lui taire ?... Pour sûr elle allait arriver. Reprendre le téléphone ?... C'était trop tard. J'avais trop hésité. Elle avait eu maintenant le temps de s'habiller, et sans doute, avec sa 2 CV, elle serait là dans cinq minutes.

Effectivement, j'entendis en bas le bruit de son moteur. Elle s'arrête. C'est elle ! Ce pyjama ? Où est-il ?... J'ouvre l'armoire. Je ne le trouve pas. Je me rappelle un peu tard : je

l'avais oublié à San Marco. Et l'autre ? Dieu ! il est à la lessive !... Je suis perdu ! Me coucher ? Qui irait ouvrir la porte ? Ca y est, la sonnette. Je vais ouvrir :

- Ah, ma soeur, excusez-moi, vous êtes venue tellement vite que je n'ai pas eu le temps de m'habiller !...
- Et moi, vous croyez que j'ai eu le temps ? Regardez !...

Elle ouvrit le manteau qu'elle avait rapidement jeté sur elle, et je vis qu'elle était très belle, très bronzée, beaucoup plus que moi, malgré mes quinze jours à San Marco.

- D'abord, vous savez, je suis infirmière, j'en ai vu des hommes, de plus beaux, de plus vilains que vous !... - Qu'est-ce que vous avez ? Vous avez le yeux tout rouges ?

Elle dominait la situation avec un sang froid qui me réchauffait – si l'on peut dire...

- Qu'est-ce qui vous arrive ?
- Ah, ma soeur, je n'en sais rien !... Si je le savais, je ne vous aurais pas appelée ! Il s'est passé dans ma vie, ces temps-ci, des choses si extraordinaires que j'en perds le sommeil !
- Alors, je vais vous faire une piqûre...
- Je me fous de vos piqûres ! Ce n'est pas de piqûre que j'ai besoin !
- Alors, pourquoi m'avez-vous appelée ?
- C'est de quelqu'un que j'ai besoin ! De quelqu'un, vous entendez ?... Et ce quelqu'un, c'est vous !
- Moi ? Comment moi ?...
- Oui, vous, vous, Marguerite, soeur Marguerite... Nous nous connaissons depuis des années, nous vivons tous les deux dans le même quartier, depuis des années, nous travaillons ensemble pour le Christ et pour l'Eglise depuis des années, et nous sommes l'un pour l'autre comme des étrangers. Vous ne trouvez pas que ça a assez duré ? ...

A vrai dire, je ne savais trop ce que je racontais.... Soeur Marguerite m'écoutait, mais surtout me regardait, ébahie. Après avoir eu le souffle coupé au téléphone, maintenant c'est un flot de paroles qui se pressait dans ma gorge, et qui, se bousculant sur mes lèvres, arrêtait au passage le seul mot important, le mot central, le mot déterminant, le mot clé...

- ... Enfin, je vous remercie d'être venue, j'avais besoin d'une présence vivante. Je n'avais jamais ressenti si effroyablement ma solitude. Il faudra que je vous raconte ça. Et puis, il se produit chez moi, dans mon âme, une sorte de basculement psychologique... Je comprends mal... Il me semble que je perds mon identité... Tout au moins, une certaine identité... Il faudrait que je vous explique ce qui s'est passé : ce serait trop long, surtout maintenant. Il faut que vous retourniez dormir chez vous. Voulez-vous prendre quelque chose ? Une tasse de café, avant de repartir ?....

Je me dirigeai vers le réchaud à gaz. A tout mon discours - incohérent - soeur Marguerite n'avait pas répondu. Elle m'avait écouté et regardé seulement. Et alors que je lui tournai le dos, pour décrocher une casserole, elle cria d'une voix forte :

- Michel !

Seigneur ! Cet éclair ! Ce coup de foudre !... Je lâchai la casserole qui tomba et roula par terre avec un grand bruit. Mon nom ! J'étais appelé par mon nom !... Je me retournai : Marguerite était debout, bras tendus vers moi. Son manteau ouvert. Nue. La pensée du Cardinal traversa mon esprit comme une flèche, comme un trait de feu. « Le sacrement, c'est le corps !... » J'hésitai un instant : c'était trop beau pour le croire ! Mais elle se jeta elle-même dans mes bras.

- C'est de moi que tu avais besoin Michel ? De moi ?... Je le savais depuis toujours, je n'osais pas le croire.
- Elle me tutoyait. J'étais bouleversé. Alors le mot-clé sortit tout seul :
- Je t'aime, voilà... C'est trop merveilleux, tu sais !...

Et nous nous sommes donné un baiser, un vrai baiser, le premier. Il signifiait quelque chose ! Il arrivait comme une fleur éclose après un long hiver. Je crus que c'était le premier baiser du monde. Je crus que nous étions au premier jour du monde, et que tout allait repartir dans la lumière de la foi. Dieu avait tout préparé. Je n'avais rien vu. Et d'un seul coup, tout se révélait comme le soleil qui surgit de l'horizon, si bien que tout s'éclaire en un instant. Et je dis à Marguerite :

- Mais, comment se fait-il que tu sois si bronzée ?
- Il y a longtemps que je fais du nudisme. C'est tellement bon pour la santé, tellement réconfortant.

Et nous nous mîmes à causer... Je ramassais la casserole, et je fis chauffer du café, et je lui dis :

- Je vais te raconter tout ce qui m'est arrivé ces derniers temps... Vraiment, c'est incroyable ! ...

Et, sur l'heure, je ne me souvins plus que j'étais lié par le secret pontifical ! Je lui parlai donc de tout. Je lui racontai mon rêve, puis mon séjour à Montalivet, la parole du père Supérieur, mon séjour à San Marco... Nous avons bu le café depuis une heure peut-être, et tout à coup, j'eus un frisson : mais je pouvais compter sur la discrétion de soeur Marguerite :

- Bonté, lui dis-je !... Je n'y pensais plus ! Cette histoire de San Marco, et l'affaire du cardinal, c'est un secret pontifical !... Ne dis rien à personne !

Elle me le promit. Elle tint parole. Et je vis ainsi que les femmes sont parfaitement capables de garder les plus éminents secrets, tout autant que les hommes. Puis, nous eûmes froid, moi, tout du moins, car elle, elle avait son manteau sur les épaules.

- Attends, lui dis-je. Je vais passer un tricot.
- Tu ferais bien mieux de te coucher. Tu n'as pas dormi de la nuit, et tu grelottes...
- Je n'ai pas sommeil, figure-toi...
- Etends-toi quand même, vas... Et, tu sais, il faut que je rentre chez moi.

Je me remis donc au lit. Mais avant rabattre la couverture sur moi, je lui dis :

- Pourquoi ne viendrais-tu pas un petit moment auprès de moi ?... Toi aussi, tu as besoin de te réchauffer.
- C'est vrai. Tu sais... toutes ces émotions...

Elle s'étendit donc à côté de moi ; le contact de nos corps, de notre peau, était extraordinairement doux et réconfortant. Mon sexe était en érection, mais très calme. Je me dominais parfaitement. J'en fus très surpris, très agréablement surpris. Et je vis la vérité de cette parole du cardinal : « L'imagination trompe, la réalité délivre ». C'était vrai. Il y avait une très douce ferveur dans tout mon corps qui coulait lentement, comme les eaux vives de Siloé.

- Tu es bien ? lui dis-je.
- Très, très bien. C'est délicieux. Je n'ai pas besoin d'autre chose. C'est bon, tu sais, l'hospitalité du lit ! Nous devrions rendre grâce à Dieu. C'est un trésor de découvrir un beau matin, un amour comme cela, comme le tien !...

Et nous nous mêmes à prier. Pour moi, à vrai dire c'était une action de grâce éperdue. J'éprouvais la primordiale joie d'Adam au premier jour : « *Celle-ci est la chair de ma chair...* » Mon Dieu, que c'était bon... !

Je citai à Marguerite certains apophtegmes du Cardinal : « Il faut demeurer dans le commencement ». Ou encore : « Le sacrement de l'amour, c'est le corps ». Mais je vis que cette parole, pourtant fondamentale, indiscutable, n'expliquait pas tout. Loin de là !... Comme un enfant qui reçoit un merveilleux jouet, mais qui ne sait pas s'en servir, tel était mon embarras. Je fis part de mon incapacité et de mon ignorance à Marguerite. Elle n'en fut pas étonnée.

- Je crois bien, me dit-elle, que tout est à découvrir ! Nous ne savons rien ! Je m'interroge depuis si longtemps...! Tu le sais : j'ai été infirmière pendant des années à la Maternité : j'ai eu le temps de méditer sur le résultat de ce qu'on appelle pompeusement « l'acte conjugal » !... Ce qu'il ne faut pas faire, je le sais. J'ai eu mille occasions d'en apprécier le résultat : le désarroi de ces femmes qui hurlent en mettant au monde, avec le secours des chirurgiens... Mais... où est l'erreur fatale ?... Ce n'est pas au noviciat qu'on nous a appris à aimer les hommes !...
- Ni moi au séminaire, à aimer les femmes !...

Et je vis - terrible évidence ! - qu'on nous avait tout simplement dressés l'un contre l'autre, l'homme contre la femme et la femme contre l'homme, comme on peut faire le dressage de certains animaux, tels les chiens, pour les rendre féroces.

Mais laissant ces choses attristantes de côté, nous priâmes et chantâmes ensemble... Et le jour se leva. Marguerite aussi, après que nous eûmes scellé notre amour par une chaste étreinte. Elle se fit chauffer une tasse de café et partit. Avant d'ouvrir la porte, elle se retourna vers moi :

- Ce soir, à cinq heures, je reviendrai vous faire une piqûre.

Je la saluai de la main et lui envoyai un baiser. Je ne m'étais même pas relevé. J'entendis son pas léger s'éloigner dans l'escalier, puis le moteur de sa voiture, et je fus de nouveau avec moi-même, non plus seul, non plus désolé, mais prodigieusement détendu et consolé. « Merci, Seigneur ! » En fait, j'étais quand même fatigué et comme roué de coups. Etait-ce cela que m'avait prophétisé le supérieur de Saint Sulpice, en me disant que j'allais sortir de l'ambiguïté ?... Une immense espérance envahissait mon coeur: elle me tint éveillé encore un instant. Je vis que San Marco n'était pas trop haut pour moi. Une grande joie, surtout : celle d'avoir reçu, tout près de moi, dans mon lit même, une femme, la femme faite manifestement pour moi. Et je savourai tout le réconfort maternel de sa présence virginale et vivifiante. Et tout cela s'était fait tout simplement, du moins après que nous nous soyons reconnus : nous étions tout à coup, vraiment, comme de petits enfants. Toutes les conventions du monde étaient tombées brusquement. Et je sentis au plus intime de mon être qu'une profonde blessure était virtuellement guérie, qu'une cassure se comblait ; et j'étais absolument certain que tout avait été dans l'ordre. Mieux : je vis que la vigilance de la femme est un élément de sécurisation morale infiniment plus vrai que le port du vêtement !...

Je rendis grâces à Dieu, et je répétais sans cesse : Gloire au Père, au Fils et au Saint Esprit... » Et aussi : « Gloire à toi, Trinité incomparable, qui as créé l'homme et la femme à ton image et à ta ressemblance... » Et pour la première fois de ma vie, en répétant cette prière ultra connue, j'étais enfin sûr de comprendre ce que je disais.

Je m'endormis...

Le feu du soleil, qui rentrait à plein par ma fenêtre, me réveilla, vers huit heures trente. Il me semblait avoir bien récupéré. Dès mon réveil, j'examinai la situation : « Mon Dieu, quelle

nuît !... » Puis je dis : « A cinq heures, cet après midi, Marguerite revient. Il faut absolument qu'à ce moment-là j'aie trouvé le mode d'emploi, dussé-je téléphoner au cardinal !... »

Je me levai donc plein de courage. Sous la douche froide, je réalisais que toute la dramatisation de la veille était parfaitement inutile, et pourtant, elle m'avait été imposée par un fait psychologique indiscutable !... Pourquoi cette émotion ? Pourquoi ces craintes ? Pourquoi ces angoisses ?... Alors qu'il est si simple, si simple de dire : « Je vous aime ! Je t'aime !... »

Ne pourrait-on enfin étudier le problème de l'homme et de la femme, de leur relation de connaissance et d'amour, avec la lucidité d'esprit que l'on apporte à la démonstration d'un théorème de géométrie ?... Pourquoi cette peur ? Pourquoi ces tremblements, dans la rencontre de deux personnes ?... Il ne peut y avoir, pour une créature humaine de peur que de la mort. Telles étaient mes réflexions, tout en me rasant. Alors quoi ? La solitude est mortelle par son ennui et sa lassitude ; et la rencontre de l'homme et de la femme serait mortelle également, par accident, comme par une sorte de collision ? ... Qui donc va m'apporter la réponse ? Qui va me tirer d'affaire ? Le bonheur que je sentais à portée de ma main, serait-il toujours illusoire ? La menace de la mort est-elle donc invincible ?...

Je préparai mon déjeuner, et je méditais toujours : « Il faut tout étudier, tout, tout, tout... me disais-je, il ne faut rien laisser dans l'ombre... Or, sur toutes ces questions où est engagée la sexualité, nous sommes assurément mieux outillés qu'autrefois... Nous avons aujourd'hui plus de chances de réussir, là où, jusqu'ici, la race d'Adam a échoué !... » Le cardinal ne le disait-il pas : « Tenons-nous dans le commencement, toujours dans le commencement... » Je commençais à comprendre ce qu'il voulait dire, car moi, sur l'heure, il me semblait être dans une situation identique à celle du premier homme après qu'il ait reçu la femme et avant la faute. Juste dans le passage délicat. C'est un peu comme si, non seulement mon sort personnel, mais toute l'histoire du monde allait dépendre de mon choix. Angoissant ? Enthousiasmant ?... Je ne pouvais le dire.

Tout à coup, entre une tartine de beurre et une cuillerée de miel, j'eus la vision nette de la piste qu'il me fallait prendre. Je bondis sur le téléphone, sans même avoir terminé ma bouchée, j'appelai le supérieur de Saint Sulpice :

- Mon père, pourriez-vous me donner le numéro et l'adresse du docteur qui vous a appelé hier au soir au téléphone ? - Mon Dieu, pensé-je... C'était hier... ! Il me semble qu'il y a un siècle.
- Le docteur Kangiloss ?
- Oui, oui, c'est cela.

Le père supérieur hésitait. J'insistai :

- J'aimerais bien, au moins une fois, rencontrer dans ma vie un psychologue, un sexologue... Cela peut être utile ?... - Non ?... Pourquoi non ?... Mais enfin, mon père, je voudrais bien savoir ce qu'ils ont dans le ventre, ces gens-là.
- Evidemment, cela peut satisfaire votre curiosité, me répondit le supérieur, mais vous savez, il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Les sexologues sont des nouveaux venus, qui n'ont rien inventé ! Les gens étaient sexués, avant l'avènement de la psychologie moderne.

Il restait évasif. Il ne croyait pas aux théories qui font fureur aujourd'hui. Je jugeai qu'il était un peu vieux jeu... Je lui dis :

- Ecoutez, mon père, je vous expliquerai plus tard pourquoi il faut que je voie un psychologue... Alors, soyez gentil.

Il se résigna donc à me donner le numéro et l'adresse du Docteur Kangiloss. Mais il me recommanda aussitôt :

- Gardez vos distances. N'allez pas mettre la main dans cet engrenage. Vous y seriez broyé. Usez de la prudence du serpent et de la simplicité de la colombe.

Il parlait avec une certaine gravité, plus insistante que de coutume. Pressentait-il, dans le ton même de ma voix, que j'étais à un tournant important de ma vie ? Je fus très impressionné : il n'était pas homme à parler à la légère. J'hésitai donc, à mon tour, à m'engager sur cette piste : « Je ferais peut-être mieux, me dis-je, d'aller passer la journée à Montmartre en adoration devant le corps du Christ ... » Je me mis la tête entre les mains, puis, tout en achevant de déjeuner, j'essayai d'éprouver en mon cœur l'appel de l'Esprit Saint : « Ne faut-il pas tout éprouver, me disais-je, et détecter l'erreur, si erreur il y a ? »... Et d'autre part : « A quoi bon perdre son temps dans de fausses pistes ?... » J'étais de plus en plus indécis, les bras coupés. Je me promenai donc dans ma chambre, en rangeant mes affaires. Je recouvrai le lit en pensant : « Incroyable ! Elle était ici avec moi, il y a quelques heures, et maintenant je suis un autre homme !... » Et je pensais : « La vierge qui enfante ... Femme, voilà ton fils... » J'évoquai ce qu'avait pu être, pour l'apôtre Jean, sa cohabitation avec Marie, la mère virginale de Jésus !...

Tout à coup le téléphone sonna. Je bondis. Marguerite ? Qui est-ce ? ... Non, c'était le supérieur :

- Je vous rappelle, me dit-il. J'ai réfléchi. Oui, je crois qu'il ne serait pas mauvais que vous alliez consulter le docteur Kangiloss. Dites-lui qui vous êtes, que vous êtes mon ami. Il se livrera plus facilement et consentira peut-être à descendre de son piédestal scientifique... Vous me comprenez ?... Et surtout prenez bien soin de juger l'arbre à ses fruits.

J'étais tiré de mon ambiguïté. Donc, mon premier mouvement avait bien été le bon.

ooooo

Une demi heure plus tard, j'étais sur le pallier du docteur Kangiloss. Il exerçait derrière une porte vernissée, imposante, avec de puissantes moulures et des cuivres éclatants. « Les portes de l'enfer ?... » pensai-je. Je m'apprêtais à sonner lorsque je remarquai la grande plaque de marbre noir, gravée d'or, où je pouvais lire :

Docteur Holopherne Kangiloss

Psychiatre

Psychologue-névropathe. Ex-interne des Hôpitaux de ...

Licencié ès lettres. Docteur en Droit. Docteur ès Sciences.

Ex-externe des hospices psychiatriques de...

Attaché au C.N.R.S. pour la P.D.G (Psychologie de groupes).

Correspondant de la New-Sexology-Society de Los Angelès.

Délégué permanent de la S.F.S.T.A.

(Société française de sexologie théorique et appliquée)

Membre actif de la S.P.A. (*Société pour la promotion de l'avortement*)
Consulteur expert patenté du P.F. (*Planning Familial*)
Inspecteur pharmaceutique des P.C. et chirurgical des P.A.
(*Pilules contraceptives et procédés abortifs*)
P.A. (Palmes académiques)
L.H. (Légion d'honneur)
M.M. (Médaille militaire)
Gynécologie et gynécopathie.
Spécialiste des troubles mentaux et des troubles de la ménopause,
Des impuissances irréductibles et des incontinenances indomptables.
Conseiller de rédaction du M.L.M (*Mouvement de libération des mâles*),
et du M.L.F (*Mouvement de libération des femmes.*)
Problèmes de sevrage. Enfants au sein. Enfants au biberon.
Enfants retardés. Enfants débiles.
Insémination artificielle. Insémination naturelle.
Expert-conseil en difficultés conjugales et grossesses difficiles.
Ovulo-Spermato-Thérapeute.
Consultations le matin. Sur rendez-vous l'après midi.

- Oh la la ! ... me dis-je. Eh bien, avec ça, si je ne suis pas renseigné !...

Je sonnai. On m'ouvrit. Une femme de blanc voilée, discrète et maquillée. On aurait dit une religieuse dans le vent. Je me mépris. Je lui dis : « Ma soeur ! ». Elle m'introduisit dans la salle d'attente. Trois personnes y étaient assises. « Je vais donc attendre, me dis-je... Que faire ? » Il y avait, sur un guéridon des masses d'hebdomadaires défraîchis dont le seul aspect dégageait un ennui mortel. Je pensai à un tas de fumier dans la cour d'une ferme. Je fermai les yeux. Je m'imaginai en adoration à Montmartre devant le Saint Corps du Christ. Je lui demandai pardon de m'être fourvoyé dans ce lieu malsain. Je disais : « Seigneur, au secours !... Je ne lâche pas ta main !... » En imagination je me revis sur la montagne de San Marco auprès du cardinal. Je revis le psychologue de là-haut en train de jouer aux boules, tout nu au soleil. « Tutti stan bene !... » Le refrain de la chanson de Rolland me revint à la mémoire : « Hauts sont les monts, profondes les vallées !... »

Il y eut un bruit. Des pas étouffés. Des cliquetis de serrure, des grincements de gonds. Une cliente était sortie enveloppée du secret professionnel. Le docteur Holopherne Kangiloss lui-même ouvrit la salle d'attente pour inviter la patiente suivante : une pauvre fille dont je n'ai aucun souvenir. Mais mon regard se porta sur le docteur : il était grand, gris, grêle, grave. Il m'inspecta d'un air fouineur, me salua d'un coup de tête imperceptible et d'un sourire pincé. Je gardai une attitude réservée. La cliente ne demeura pas longtemps dans son cabinet, dix minutes à peine. Les deux autres furent introduites en même temps : elles étaient sans doute mère et fille... Ca se voyait : non seulement une certaine ressemblance, mais toutes deux une mine patibulaire. « Il doit y avoir, pensai-je, un polichinelle dans le tiroir... » Puis je me repentis de ce jugement peut-être téméraire...

Je me retrouvai seul. Fallait-il rire ? Pleurer ? Partir ? Rester ? A vrai dire j'étais très embarrassé pour exposer ma situation, mon « cas »... Mais je me dis : « Lorsque vous serez conduits devant les tribunaux, les rois et les gouverneurs, ne vous inquiétez pas de ce que vous direz... » J'invoquai saint Pierre : la veille de son exécution, il dormait à poings fermés dans sa prison. Et je m'assoupis et m'endormis, effectivement.

Ce fut le docteur Kangiloss qui me réveilla :

- Monsieur, dit-il, c'est votre tour.
- Ah.... Excusez-moi.

Je me levai et j'entrai dans le cabinet du docteur. Les portes en étaient soigneusement insonorisés. Des tapis, une bibliothèque aux rideaux rouges et verts, cachant les volumes... Une odeur de musée, de momie, un relent fétide flottait dans l'air ; simple impression, peut-être purement subjective. En face de moi, le docteur Kangiloss, de l'autre côté d'un bureau métallique et froid, avait pris le masque impressionnant de la science infailible. Etait-ce tellement rassurant ? J'entrai immédiatement dans le vif du sujet :

- Je suis prêtre, lui dis-je et ami personnel du supérieur de Saint Sulpice.
 - Ah!... mais c'est très bien !
- Il paraissait flatté.
- Est-ce lui qui vous a dit de venir me voir ?
 - Non, à dire vrai. Il ne m'en a pas empêché. C'est bien librement, de moi-même, que je suis venu.

Je lui dis que j'avais souffert atrocement de la solitude et que cette souffrance avait déclenché en moi comme une angoisse intérieure très vive, une sorte de crise, de grand chagrin ; et que providentiellement, une femme s'était trouvée là, exprès pour moi. Qu'elle m'aimait, et que je l'aimais... Disant cela, je me mis à rougir. J'avais l'impression de profaner un trésor, de violer un secret, un secret plus précieux, infiniment, que le secret pontifical. Le mot « aimer » convenait-il ? Comment allait-il être entendu par le professeur ? Je fus très troublé... Je cherchai mes mots... Avais-je d'ailleurs encore quelque chose à ajouter ?

Alors le docteur fut extrêmement compréhensif. Il m'aidait d'un sourire entendu, d'un geste d'approbation : il paraissait connaître par avance tout le scénario. Il conclut lui-même en disant :

- C'est le cas classique.
- Et moi qui avais cru vivre quelque chose d'unique... ! de primordial ! J'éprouvais à ces paroles une véritable brûlure au coeur !
- ... Un long refoulement de vos impulsions sexuelles, sous la pression du sur-moi ecclésiastique, évidemment, a provoqué le défoulement libérateur. Vous allez assumer votre sexualité, et vous verrez, finalement, que les choses sont ce qu'elles sont. Il n'y a rien là d'extraordinaire, vous savez, ni de peccamineux. Le tout est justement de triompher de vos sentiments, de vos complexes de culpabilité, qui risqueraient de compromettre votre équilibre mental.

Ces mots tombaient des lèvres du docteur Holopherne Kangiloss comme ceux d'un écolier qui récite sa leçon : une froideur et une banalité décevantes, blessantes même, la mort de toute poésie, et peut-être de tout amour ?...

- Vous êtes bien sûr de ce que vous dites, docteur ?
- Sûr... Comment sûr ?.. On ne peut être sûr de rien !...

Ma question le surprenait et semblait le gêner très fort.

- Vous avez déjà dit cela de nombreuses fois, sans doute, à de nombreux clients ?
- Et que voulez-vous que je leur dise ? Je ne peux tout de même pas les confesser !... La science se place au niveau de la science. Elle explore un comportement. Elle cherche à détecter les résonances psychologiques. Mais par souci d'objectivité, elle évacue tout préjugé moral. Je suis un psychologue, monsieur l'abbé, je fais mon métier. Lorsqu'un homme et une femme se rencontrent, ils obéissent aux lois générales de la biologie animale. Ils couchent ensemble. Le tout est de savoir s'ils veulent ou non le processus de la fécondation, puis de la gestation, et enfin celui de la naissance. Ce que la science

peut faire aujourd'hui - et c'est un énorme progrès - c'est arrêter le processus au point où l'on veut. On peut même enrayer la fécondation elle-même. Le tout est de savoir ce que vous voulez, ou ce que vous ne voulez pas. Si vous voulez l'enfant, on peut vous aider à l'avoir le mieux possible ; si vous ne le voulez pas, on peut vous empêcher de l'avoir, le moins mal possible. Enfin, avez-vous couché avec cette personne ?

- Non ... Enfin, oui...
- Enfin, oui ou non ?
- Il faudrait s'entendre sur le mot « coucher », docteur.
- A votre âge, monsieur l'abbé !... Vous ne savez pas ce que signifie « coucher avec une femme » ? ... Il faut que je vous fasse un dessin ?
- Non, non, tranquillisez-vous. Ce n'est pas la peine. Je sais très bien, théoriquement, ce qu'est le coït fécondateur. Mais lorsque je vous dis que j'ai couché avec cette personne, je veux dire simplement que je l'ai prise dans mon lit, tout simplement à côté de moi, tout contre moi.
- Et vous étiez nus dans ce lit ?
- Oui.
- L'un contre l'autre ?
- Oui.
- Et vous n'avez pas eu d'orgasme ? d'éjaculation ?
- Non !
- Mais c'est un cas d'impuissance ! d'impuissance caractérisée !... Il faudra traiter et soigner cela !
- Non, non, docteur, ce n'est pas de l'impuissance. J'étais parfaitement en érection.
- Comment ! Et vous ne vous êtes pas accouplé avec elle ?
- Non !
- Mais si !
- Mais non ! Je vous assure que non.
- Et c'est la première fois que vous aviez une femme dans votre lit ? Ou... que vous étiez dans le lit d'une femme ?
- Oui, la première fois.
- Comment ! Et quand vous étiez à l'armée ? Et vos fleurts de jeunesse ? Vous n'avez jamais connu de femme, au sens biblique de ce mot ?
- Jamais.
- Alors, c'est la phobie du coït ! ... Tout votre morale, toute votre religion est fondée sur la phobie du coït, monsieur l'abbé.
- Non pas, docteur... mais je pensais simplement être fidèle à mon vœu de chasteté dans l'Eglise !
- On ne dit plus « vœu de chasteté », monsieur l'abbé, on dit : « vœu de célibat ». C'est plus honnête, je veux dire c'est moins hypocrite. Vous souffrez d'une psychose morale, monsieur l'abbé, basée sur la phobie du coït. Elle se limite actuellement à une inhibition de l'érectibilité, mais elle risque de s'accroître et de s'aggraver, et finalement de dégénérer en impuissance physiologique caractérisée. A ce moment, c'est très difficile à traiter...
- Alors, du moment que je garde la chasteté, dites-le donc carrément, je suis un dévoyé sexuel ?
- Pas encore... Du moins, je n'irais pas jusqu'à prononcer ce mot insultant. Je dis seulement que vous entrez dans la quatrième catégorie, qui reste aux yeux de la science, encore énigmatique : la catégorie aberrante, dont les spécimens rarissimes tendent, de nos jours, à disparaître.

Ma stupeur incita le docteur à me donner toutes les explications nécessaires :

- Apprenez, monsieur l'abbé, qu'il y a trois catégories de gens normaux, au point de vue du comportement sexuel : les fornicateurs, les masturbateurs, et les homosexuels. La

fornication est depuis longtemps légalisée dans les sociétés humaines par les lois matrimoniales, fort diverses par ailleurs... La masturbation reste encore clandestine, du moins en Occident. L'homosexualité sort peu à peu de la clandestinité et tend à se légaliser. Je pense que vous comprenez le sens de ces mots, vous qui avez si peu d'expérience en ces matières (il ironisait cruellement). La fornication - du latin « fornix » - manière de désigner par le mot « four » la profondeur de l'utérus - désigne l'accouplement du mâle et de la femelle, qu'il soit ou non suivi de la fécondation, puisque la femelle n'est pas toujours féconde...

- Oui, je sais, je sais, dis-je.... Inutile d'insister.
- Alors, si vous n'êtes ni fornicateur, ni masturbateur, ni homosexuel, comment voulez-vous que la science s'occupe de vous ? Elle ne peut que vous classer parmi les exceptions qui confirment la règle.
- Ou qui infirment la règle.
- Qui infirment... Qui infirment... ! Voilà bien l'orgueil clérical et pharisaïque qui accuse le monde de péché et d'iniquité, et qui, du haut de sa « vertu », condamne l'univers entier à l'enfer !... Ce sont-là vos contes de fée et de croquemitaines, monsieur l'abbé, des sortilèges et des mythes exécrables.
- Mais vous, docteur, dans quelle catégorie vous rangez-vous ?

Il fut surpris, presque outragé.

- Non, mais ? ... Vous êtes venu pour quoi faire ici ? Pour me consulter, non ?...
- C'est ce que je fais. Je cherche à m'informer. Moi je suis tout à fait sincère avec vous, je ne vous ai rien caché, au point de passer pour un être aberrant, une exception rarissime. Je ne vois pas pourquoi vous hésitez à me dire à laquelle de ces « catégories » normales, dites-vous, vous appartenez personnellement ! Peut-être appartenez-vous, à vous tout seul, aux trois catégories ! Vous seriez donc, « normal » au troisième degré.

Je souriai, disant cela, pour éviter de le vexer et pour dédramatiser le débat ; il fit donc un effort pour déridier sa mine de déterré :

- Je suis un fornicateur légal. Je suis marié, monsieur l'abbé. C'est-à-dire, pour être tout à fait franc, je suis divorcé, remarié, et ma femme, donc, ma seconde femme...

Le téléphone sonna. Je voulus m'excuser, le docteur me fit signe de rester ;

- Oui, dit-il... Le docteur Kangiloss, oui. Ah !... Le docteur Hasch , le médecin légiste ? Mais... qu'est-ce qui se passe ? Vous me passez le docteur Hasch ? ... Bon, oui, j'attends.

Mon Dieu ! J'eus pitié. Le docteur Kangiloss avait blêmi. Son teint, déjà livide était devenu terreux. Ses mains tremblaient... Sous son complet gris, des soubresauts spasmodiques soulevaient ses épaules... Il me parla, tout en gardant l'écouteur à l'oreille :

- Oui, ma femme, figurez-vous... Eh bien, justement ma femme a été hospitalisée, voici bientôt trois semaines. Et c'est d'elle... Ah ! le docteur Hasch ?... Oui, oui, c'est bien moi... Hein ? Que dites-vous ? Ce n'est pas vrai ?... Mon Dieu... Le coma ? ... J'y vais, j'y vais.... Inutile ?... A quelle cause attribuez-vous ?... De barbituriques ? Que dites-vous ?... Suicide ?... Non... Tentative, tout n'est pas perdu... Ah bien... ! Inutile que je vienne ?... Inconsciente... ! Bon, vous me rappellerez, n'est-ce pas ?

Il posa l'écouteur. Il s'affaissa sur le dossier de son fauteuil, bras pendants, mains sur les genoux.... C'était l'accablement.

Que faire ? Je craignis d'être gêneur, témoin indiscret d'une souffrance trop intime. Je me levai en murmurant quelques mots de compassion.

- Non, restez, me dit-il, restez. Je vous en prie. Excusez-moi. Il y a des moments où l'on préférerait recevoir des coups de matraque. Excusez-moi... Laissez-moi me reprendre un peu. Tenez, nous allons boire un verre ensemble.

Il se tenait à peine. Néanmoins, il se leva, ouvrit une porte latérale de sa bibliothèque. Il s'y trouvait, sur un rayon, des flacons dont les formes et les couleurs révélaient assez bien la nature de leur contenu. Il prit une bouteille de rhum, deux verres sur une soucoupe. Il tremblait tellement qu'il versa maladroitement, et que la liqueur brune se répandit sur la soucoupe. Son parfum était déjà par lui-même capiteux.

- Voyez, je ne me tiens plus.

Une sueur froide perlait sur son front. Il se rassit. Il leva son verre vers moi, disant : « Santé ! » et je lui répondis : « A la santé de votre épouse. »

Il vida son verre de rhum d'un seul coup. Il y eut un petit silence ; il reprit son souffle et déclara :

- On a beau dire, mais l'alcool ça fait tout de même du bien.

Je crus faire diversion, à propos du rhum :

- Oui, dis-je, c'était un médicament fort utilisé autrefois, contre la grippe.
- Et contre l'impuissance aussi, dit le docteur. Vous feriez bien d'en prendre : ça vous ferait du bien à vous aussi.

Puis il se reprit :

- C'est idiot ce que je dis. Excusez-moi !... Nous sommes dans un monde idiot, composé d'idiot, et nous organisons la pourriture... C'est à se demander si, finalement...

Il me regarda comme un désespéré qui cherche à sortir de son trou :

- Quoi ? Vous me dites que vous avez couché avec une femme sans... Et elle est vierge, cette femme ?
- Oui, elle est vierge.
- Vous en êtes certain ?
- Absolument certain !
- Est-ce qu'il y a encore une femme vierge aujourd'hui ?... Vous croyez que mes femmes l'étaient quand je me suis marié, les deux fois ?...
- Je n'en sais rien ! Je ne sais rien de vos femmes. Moi je sais que cette personne est vierge. Et justement, c'est là le point. Ne croyez-vous pas, docteur, que la virginité soit très importante ?
- Oh ! - Oui, on lui attribuait une grande importance autrefois, dans les religions mythiques qui ignoraient tout du processus de la fécondation, de l'ovulation, de la programmation chromosomique, du facteur rhésus... Mais pourquoi voulez-vous que la virginité entre en ligne de compte aujourd'hui ?

Il se versa un second verre de rhum ; je refusai, je n'avais pas fini le mien.

- Un zoologue m'a dit, insistai-je, que les femelles de certains mammifères supérieurs portent un hymen.
- Oui, un hymen, ou un embryon d'hymen. C'est exact. Et puis après ?
- Et tant que subsiste cet hymen, les mâles ne s'approchent pas d'elles.
- « Ne s'approchent pas »... Voilà bien les euphémismes ecclésiastiques !... Dites plutôt : « Ne s'accouplent pas ». Oui, c'est exact ; du moins tant que les animaux vivent dans leur milieu vital...
- Bon, eh bien, c'est tout ce que je voulais savoir.

- C'est bien connu ! dit-il, achevant de boire son verre. La présence de l'hymen doit provoquer un effet d'impuissance chez le mâle.

Le téléphone sonna à nouveau. Le docteur Kangiloss décrocha. Il dit :

- Mon Dieu, mon Dieu !... Quoi encore ? - Oui, oui, c'est moi, répondait-il... Plus d'espoir ?... que dites-vous ? Est-ce possible ?... Bon, j'y vais... »

Il raccrocha. J'étais debout pour m'en aller. Le docteur Kangiloss me regarda d'un air suppliant :

- Je crois bien que c'est la divine providence qui vous a envoyé ce matin, mon père. Pouvez-vous venir avec moi ?

Tout expert qu'il fût en diverses disciplines, le docteur Kangiloss, manifestement, était ignare dans sa religion : il ne voyait dans mon sacerdoce que l'assistance aux agonisants, et dans le prêtre qu'un fonctionnaire des pompes funèbres. J'avais parfaitement saisi ce qu'il voulait :

- Votre épouse est en danger de mort ?
- C'est peut-être déjà fini, dit-il.

Il mit son pardessus. Nous descendîmes ensemble les escaliers. Je l'avais laissé passer devant moi. En le voyant descendre d'une manière saccadée, mal assurée, courbé, j'éprouvais à son égard un immense sentiment de pitié. Il ne m'avait impressionné qu'un court instant par le prestige de sa science et de son éclatante renommée. Mais il n'était qu'un vase brisé, comme tout homme.

Sa voiture était stationnée devant la porte de l'immeuble. Le docteur me fit asseoir à son côté. Il démarra. Il conduisait fiévreusement. Il avait hâte d'arriver à la clinique. Il laissait échapper de temps à autre, une plainte, un gémissement. Son âme était comme une mer en furie dont les vagues successives viennent se briser contre une digue infranchissable. C'est du moins l'image qui me monta à l'esprit. Les recherches, les hypothèses, les théories, les thérapies, les médications, les curations, les opérations chirurgicales et autres, la pharmacie avec tout son arsenal, l'immunologie... tout l'assaut de la science s'envolait comme une légère écume contre le mur de la mort.

- Ma femme est perdue, dit-il. C'est absurde, absurde... C'est idiot ... La vie est stupide, une absurdité !...

Nous étions en stationnement devant un feu rouge.

- Nous ne savons rien, monsieur l'abbé, rien, rien, rien... !
- De quoi souffre-t-elle, si je ne suis pas indiscret ?
- Tout a commencé par un cancer à la matrice, il y a trois ans... Commencé ?... Je n'en sais rien... Personne ne sait si le cancer n'est pas lui-même la conséquence d'autre chose !... D'un mal profond, indétectable ! Du moins dans l'état actuel de la science. Mais ce cancer n'était rien : c'est la blessure psychologique qui l'a provoqué qui fut terrible... Qui l'a provoqué... ? A moins que ce ne soit cette blessure qui ait provoqué le cancer... Quoi qu'il en soit, depuis le diagnostic du médecin, qu'il ne fut pas possible de lui cacher... ma femme a été paniquée, terrifiée... et elle a voulu fuir cette terreur panique par la drogue. Alors, rapidement, elle a tout perdu, tout, tout, tout... Elle s'est effondrée. Elle n'était plus elle-même. Maintenant elle va mourir... Elle est peut-être déjà morte... C'est affreux !...

En fait, comme épouse, comme femme, elle était morte depuis longtemps, depuis si longtemps !... Elle doutait de sa propre existence, de son identité... Vous entendez, monsieur l'abbé, c'est terrible... Depuis près de trois ans, pour nous, c'est l'enfer.

Il y eut un silence. Que pouvais-je lui dire ?... La voiture roulait à vive allure, dans sa file, parmi d'autres, toutes anonymes, toutes métalliques et bien fermées. Et je pensais : « Vous sommes déjà tous ensevelis dans des cercueils roulants... »

Le docteur me dit :

- Au moins, vous serez là pour lui donner les derniers sacrements.

Il y eut un silence. Il ajouta :

- Quand la science échoue, il faut avoir recours à la religion ... c'est le dernier pari.
- Alors qu'il devrait être le premier.
- Que voulez-vous dire, monsieur l'abbé ?
- Vous vous interrogez sur ce qui va se passer après la mort, sur ce qui se passe lorsque nous quittons ce monde. Mais il faudrait d'abord se demander de quelle manière nous sommes venus en ce monde... Si nous en sortons mal, c'est assurément parce que nous y sommes entrés mal !...

Le docteur réfléchit un instant, en silence.

- Il y aurait donc une erreur dans la génération ? questionna-t-il.

Et je lui répondis par une autre question :

- Etes-vous bien sûr que votre science n'est pas une systématisation de l'erreur ?

Nous étions arrivés. La voiture stationna sur le parking de la clinique. Le moteur s'arrêta. Le docteur en retirait la clé : ma question n'avait pas arrêté ses gestes familiers, automatiques. Je le sentis travaillé par cette question précisément. Après un temps de silence, il se tourna vers moi comme un dormeur qui s'éveille brusquement, sous une douche froide :

- Hein ?... Comment dites-vous ?

Je répétais :

- Votre science psychologique et médicale n'est peut-être qu'une rationalisation de l'erreur ? ...

Le docteur Kangiloss se tassa dans son siège, s'appuyant au dossier et les mains sur le volant, regardant droit devant lui, comme alerté par un obstacle insolite. Puis il porta la main gauche à sa bouche, geste qui devait lui être familier dans ses moments de réflexion intense. Il se répéta à lui-même :

- Systématisation de l'erreur...

Nous descendîmes de voiture.

Le docteur Kangiloss était très connu dans cette clinique, avec laquelle il collaborait sans doute pour les soins de ses malades. Sur son passage, les infirmières, les femmes de service prenaient la mine qui convient dans de tels moments. On ne pouvait s'y tromper.

Au troisième étage, chambre 37...

Par discrétion, je demeurai dans le couloir.

- Vous m'appellerez, s'il y a lieu, dis-je.

Et, j'attendis. Et j'entendis. C'était le professeur Kangiloss qui éclatait en sanglots, comme un gosse, comme un bébé : il ne pouvait plus se maîtriser. Puis, après s'être un peu calmé : il cria entre ses larmes :

- Entrez, monsieur l'abbé.

J'entrai. Il était tombé à genoux, tout contre le lit, tenant entre ses mains celles de sa femme, et les couvrait de larmes et de baisers. La malheureuse ne donnait plus signe de vie. Le docteur Hasch était là, gardant la main sur l'épaule de Kangiloss, comme un camarade qui console un camarade, lorsque que la défaite est évidente. Au pied du lit, deux infirmières pleuraient, s'essuyaient les yeux de leur mouchoir... Il n'y avait plus rien à dire. Je contournai le lit, j'approchai, je mis la main sur le front de la mourante... de la morte ?... Qui pouvait savoir ?... Il était encore tiède. J'implorai la miséricorde infinie de Dieu, je pleurai, moi aussi. Dans le mémorial de la Croix, je donnai l'absolution. Un homme était mort au nom de tous, qui, lui, avait assumé la sentence en pleine connaissance de cause, en pleine clairvoyance, car, comme Verbe du Père, il mesurait exactement l'offense du péché. Je dis quelques paroles d'espérance, en évoquant la certitude de la Résurrection, la certitude du Paradis. Le « passage » était affreux : « Mais, disais-je, nous ne voyons que l'envers de la réalité. Il y a une autre réalité au dessus, ou au dessous des apparences... »

Le docteur Kangiloss s'était un peu apaisé. On l'avait assis, plutôt qu'il ne s'était assis lui-même. Je fus saisi d'une fraternelle compassion. Après avoir murmuré quelques prières rituelles, pour la défunte, je m'approchai de lui, contournant le lit. Je me permis de lui prendre la main, entre les deux miennes ; et il me disait : « Merci, merci, monsieur l'abbé.... » Puis, au bout d'un moment : « Elle avait cependant tout pour être heureuse !... »

- Oui, dis-je, selon l'idée que l'on se fait du bonheur.... Mais Dieu ne voulait-il pas autre chose, de bien meilleur ?...

Kangiloss jeta sur moi un regard interrogatif. Je remarquais alors combien ses yeux étaient enfoncés dans ses orbites, et ce que cela représentait de veilles et de fatigues, pour aboutir finalement à aucun résultat positif, ni dans la biologie ni dans la psychologie humaines... Je répondis donc, en poursuivant mon idée sur le bonheur :

- Oui, quelque chose de bien meilleur, et que la science, à elle seule, ne peut pas saisir.

Alors, comme précédemment, lorsque dans son bureau, il m'avait accusé d'orgueil pharisaïque, il me dit :

- Vous... Avec votre vœu de chasteté ... !

Était-ce un reproche ? Une proposition de paix ? Une déclaration de guerre ? Une amorce de dialogue ?... Je ne pouvais le dire : dans ses yeux il y avait à la fois une sympathie profonde et une indignation pleine d'amertume. Mais tout s'arrêta là. Les événements présents n'étaient pas compatibles avec une discussion théorique : ils étaient suffisamment parlants par eux-mêmes. Le professeur Kangiloss se tourna vers le docteur Hasch :

- Quand donc a-t-elle avalé cette saleté ?
- Ce doit être hier au soir ou dans la nuit.

Du regard, il interrogea les infirmières. L'une d'elles répondit :

- Hier au soir, tout allait bien. Elle a mangé un peu, puis elle nous a dit d'approcher la table, car elle voulait écrire.
- Écrire ?... Qu'est-ce qu'elle a écrit ?

Hasch ouvrit le tiroir de la table de nuit. Rien. Je vis dépasser de l'oreiller l'angle d'une enveloppe. Je l'indiquai au docteur Hasch. Il la prit. Elle portait une adresse : « Pour mon mari... ». Il la passa donc au docteur Kangiloss qui l'ouvrit fiévreusement. Je vis qu'elle ne comportait qu'une seule page. Et comme je ne voulais pas être indiscret, je pris congé, assurant le docteur Kangiloss de toute ma sympathie. Pendant qu'il lisait la lettre, je saluai le docteur Hasch et les deux infirmières et je pris la porte. Je m'éloignai dans le corridor, fort

préoccupé de toutes ces choses. J'allais m'engager dans l'escalier, lorsque l'une des infirmières arriva en courant derrière moi et me rejoignit :

- Monsieur l'abbé, venez, le docteur Kangiloss vous appelle.

Je revins donc. Il me dit :

- Pouvez-vous m'accompagner chez moi, monsieur l'abbé ? Je voudrais vous entretenir au sujet de cette lettre.

J'acceptai.

Le retour au domicile du docteur Kangiloss se fit dans un silence très douloureux. Je n'osai le rompre. J'en avais déjà trop dit. Il y a des souffrances que la moindre parole risque d'exacerber, comme une caresse sur une plaie ouverte. Une heure à peine s'était écoulée, mais elle me semblait un siècle. J'avais vécu en raccourci toute l'histoire de l'humanité. Jamais le mystère de la destinée humaine, le froid de la mort, le drame du péché, les affres du châtement ne s'étaient appesantis plus lourdement sur moi. Le docteur Kangiloss posa son pardessus. Il demanda qu'on apportât deux tasses de café. Puis s'étant assis en face de moi, comme précédemment, il me présenta la lettre :

- Lisez cela, me dit-il. Voilà qui apportera de l'eau à votre moulin.

L'écriture était tremblante et mal assurée. Mais la pensée était d'une lucidité et d'une fermeté fantastiques :

« Mon chéri, je suis maintenant dans la lucidité que donne la mort. Je ne puis plus hésiter sur les causes de notre malheur, le mien et le tien, et je sais pourquoi nous n'avons jamais pu atteindre le bonheur que nous avons vainement cherché par tous les moyens. Tout est fini pour moi, maintenant, en ce monde du moins ; et je vais abréger mon supplice et le tien ce soir même. Que d'échecs, les miens, les tiens, les nôtres ! Que de vide ! Que de vanité ! Que d'amertume !... Je meurs et tu mourras aussi parce que nous avons péché. Tu sais ce que j'entends par ce mot, même si la science veut t'assurer du contraire. Si Dieu existe, et je pense qu'il ne peut qu'exister, je le prie pour que la lumière se fasse pour toi, comme elle va se faire pour moi dès demain matin ».

Céline

Je lui rendis la lettre.

- Alors, monsieur l'abbé, me dit le docteur Kangiloss, scientifiquement parlant, l'échec ne peut s'expliquer que par une erreur ?... Où est-elle ?...
- Eh bien, je crois que nos pensées vont se rejoindre, cher Docteur. Ne croyez-vous pas que l'erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle est systématique et prise par tout le monde pour la vérité ?
- La vérité ! la vérité !... Comment voulez-vous que nous puissions intégrer tous les comportements et toute la psychologie humaine pour y trouver la vérité !...
- Mais... docteur... une somme d'erreurs ne peut faire la vérité !
- Vous n'allez pas me faire croire que la vérité et la chasteté vont ensemble ?
- Qu'en savez-vous ?... Qui vous permet, scientifiquement, de dire le contraire ? Qui sait si les rares spécimens aberrants qui se rangent dans votre quatrième catégorie, inexplicable par la science, ne sont pas déjà sur la voie de la vérité ?... Moi aussi, vous savez, je voudrais bien le savoir, en avoir la certitude !... J'étais venu précisément vous consulter pour cela. Si j'aime une femme, et si je suis aimé d'elle, ai-je raison de respecter sa virginité ?... Ai-je tort d'avoir, comme vous le dites, la phobie du coït ?... Et si le Créateur avait une intention spéciale sur la virginité de la femme ?... Ne serait-ce pas là, précisément, l'indication d'une loi spécifique de la nature humaine, loi encore inconnue ?...

Le docteur avait perdu sa belle apparence. Il m'écoutait comme un écolier. J'étais très surpris, presque gêné. Il dit, parlant lentement, à mesure que ses réflexions s'approfondissaient en lui :

- Si vous envisagez les choses sous cet angle-là... Attendez... que la femme soit vierge est un fait scientifique et universel... C'est une incontestable disposition de la nature... Scientifiquement parlant, il faudrait tenter une expérience... Ecoutez, n'importe comment, vous n'y perdez rien : évitez de faire ce que nous avons fait, ce que nous faisons tous. Continuez d'avoir un comportement aberrant. Parlons, si vous voulez, d'un amour que nous pourrions appeler « virginal », en dépouillant ce mot de tout le sens mythique que lui donnent les religions. Cela voudrait dire qu'il faut éviter le coït charnel. Peut-être que c'est de là que vient tout le mal. Car, finalement, je vous l'avoue, si ma femme a contracté un cancer à la matrice, j'y suis très certainement pour quelque chose.

Il reprit la lettre que j'avais déposée sur le bureau, et il lut : « Je meurs et tu mourras aussi parce que nous avons péché. Tu sais ce que j'entends par ce mot... »

J'étais fixé. Il n'y avait plus rien à dire, sinon :

- Docteur, je vous dois combien pour votre consultation ?
- Et moi, pour votre déplacement ? Nous sommes quittes, monsieur l'abbé. Vous direz seulement une messe pour Céline ma femme bien-aimée... mal aimée.

Je le lui promis. Je refusais les honoraires qu'il me proposait. Je me levai. Il se leva aussi. Il m'ouvrit la porte de son bureau, la porte insonorisée... et je le vis, je le verrai toujours, debout à contre-jour, devant la fenêtre, les mains sur les hanches, las, épuisé, me dire avec une gravité si triste :

- Vous avez de la chance de croire que Dieu pourra tout restaurer !...

ooooo

Il était beaucoup plus de midi lorsque j'arrivai chez moi. Je n'avais pas faim. J'étais comme scié en deux. Je titubai sur mes jambes. Je m'étendis sur le lit. Et je demeurai ainsi comme anéanti, comme cette Céline sur son lit de mort, devant la sainteté de Dieu, en disant le psaume :

- « Tu emportes les fils d'Adam comme un songe au matin...
« Ils sont pareils à l'herbe qui pousse et qui se fane !
- « Sous ton courroux tous nos jours déclinent :
« Nous consomons nos années comme un soupir :
- « Tu as mis nos torts devant toi,
« Nos secrets sous l'éclat de ta face ... »

Et je vis, en esprit, le cardinal avec sa voix sereine, me disant : « Se tenir dans le commencement, dans le commencement... »

A 17 heures, Marguerite sonna. Je l'attendais. Elle arrivait, radieuse et paisible, et je compris qu'une vierge peut être plus forte que la mort. Je n'avais pas encore « refait surface », comme on dit.

- Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle.
- Eh bien, tu sais !... Depuis ce matin, il m'en est arrivé de belles !...

Et je les lui racontais. Elle pouvait porter tout cela avec moi. Je me rendis compte de la force que donne l'amour pour affronter la vie, pour en porter toute la gravité. Elle prépara quelque chose pour le souper. Il faisait très chaud. Il nous fut très bon de nous déshabiller et de nous doucher tous les deux ensemble... Ce n'était pas, certes, la piscine du cardinal, mais c'était tout de même bien réconfortant..

Notre prière était toute naturelle, presque autant que notre respiration, pour rendre grâce à Dieu de la splendeur de sa création, tout affligée qu'elle fût encore par d'innombrables déficiences. Mais, dès ce moment, notre espérance de Salut fut immense... Comme je disais à Marguerite, évoquant ce décès de Céline persuadée de voir la lumière en l'autre monde :

- Il faudrait avoir fait l'expérience de la mort.
- A moins que l'on ne fasse pas celle du péché, dit Marguerite en souriant.
- Tu as raison, lui dis-je.

Et je la pris sur mes genoux pour prier plus intimement avec elle.

Et l'Esprit Saint, qui habite nos corps comme en son temple, nous fit prendre, à moi surtout, la plus vive conscience de l'incomparable dignité virginale de la femme. Dans cette même lumière de la foi, je découvris que la virginité n'était pas un obstacle à l'amour, mais le sceau indestructible de l'amour.

Comme je tâchai de lui expliquer cela, elle me dit, car elle avait tout compris, avant même que je ne parle :

- C'est bien parce que je suis sûre, tu penses ! que tu respecteras mon corps et le sanctuaire de la vie en moi, que je puis être ainsi sans crainte entre tes bras.

Tout cela était très bon. Mais le repas était prêt. Nous nous mîmes à table. Et notre conversation revint encore sur ce que j'avais vécu à San Marco. Marguerite éprouva l'ardent désir de s'y rendre avec moi. Mais il fallait obtenir la permission du cardinal...

- Je vais lui écrire, lui dis-je.

Il était tard dans la soirée lorsque Marguerite regagna son appartement.

- Je ne puis passer toute la nuit avec toi, me dit-elle, car je crains que l'un de mes grands malades ne m'appelle au téléphone.

Le lendemain, je rédigeai ma lettre au cardinal. Je lui exposais, avec le moins de mots possible, le résumé de mes dernières réflexions, à la suite de tout ce qui était advenu. Et, entre autres choses, je lui demandai :

« ... Est-il possible de trouver dans l'Eglise une indication précise sur le péché originel, cause de la mort ? Est-il possible de trouver dans l'Eglise une indication précise sur le comportement sexuel que doivent observer l'homme et la femme, pour retrouver sur terre le bonheur et la vie ? »

Quelques jours après, je reçus sa réponse :

« Carissimo filio... Très cher fils,

Vous avez, au centre de l'Eglise, la réponse à toutes vos questions. Il vous suffit de considérer la fresque de Michel Ange de la chapelle Sixtine où cet incomparable génie a représenté le péché originel, conformément à l'Ecriture.

Non ci vedete che a peccato la virgine Eva quando a svoltata la sua bocca dal sesso del uomo ? « Ils seront deux en une seule chair : cette unité de l'homme et de la

femme se réalise par l'union chaste, tout comme le Christ nourrit son épouse, par son propre corps. »

Et le cardinal ajoutait dans sa lettre, de nombreuses indications basées sur la sainte Ecriture, pour exposer cette alliance eucharistique et virginale de l'homme et de la femme, en rapport avec l'union du Christ et de l'Eglise. Puis il concluait sa lettre ainsi :

« Ici, à San Marco, nous sommes revenus au paradis terrestre, parce que nous avons rejeté entièrement et définitivement le péché de génération. ... »

Dès que Marguerite revint chez moi, nous lûmes ensemble cette lettre. J'avais un grand livre sur Rome avec de nombreuses illustrations en couleur. Toutes les fresques de la chapelle Sixtine y étaient représentées, notamment celle qui nous intéressait ici. Nous ouvrîmes le livre, selon l'indication du cardinal.

- C'est évident ! dit Marguerite.
- Voilà ce que nous avons sous les yeux depuis près de quatre cents ans, au coeur même, au centre même de l'Eglise, et personne n'a rien vu !

oooooo

Les 7 Culottes du Diable

6^{ème} Culotte

La Pique de Saint Georges

Après ces événements vinrent les vacances. Marguerite et moi nous quittâmes la région parisienne pour une petite bourgade de montagne, dont un ami, le père Golden (Jean) était curé. Il m'avait écrit quelques semaines auparavant : « Pourrais-tu venir me remplacer une quinzaine de jours ? »... C'était un occasion unique, à saisir aux cheveux.

Nous arrivâmes un lundi matin, après un voyage d'une nuit en deuxième classe et un itinéraire acrobatique dans un petit car qui nous fit gravir, au-dessus de gorges profondes, par une suite de virages et de tunnels, plus de mille mètres d'altitude. J'eus la grande joie de revoir mon confrère qui, silencieux et patient, veillait en anonyme curé de campagne, sur la lampe du sanctuaire, laquelle menace terriblement de s'éteindre en nos temps troublés.

Nous nous rendîmes à son église : monument archéologique encore tout empreint de cette religion dite « traditionnelle », qui mettait le corps du Christ à sa juste place, c'est-à-dire entre les statues représentatives de Joseph et de Marie. L'amour virginal qui nous avait donné le Christ Sauveur ne pourrait-il pas aussi nous procurer le salut ? Ainsi, dès le premier contact avec le Lieu Saint, nous avons une confirmation évidente de l'Ordre véritable capable de procurer la justice et la vie. Mais tout autant que la fresque de Michel Ange, ces choses qui sont au coeur même de l'Eglise, échappent presque entièrement à la conscience des chrétiens.

Nous faisons le tour de l'Eglise, les yeux levés vers les très vénérables pierres. Et voici, suspendue contre un mur sombre, une toile très vieille, encadrée de bois doré, qui retient notre attention. Les couleurs s'effritaient, délavées par les années. Mais l'image était encore bien visible : elle représentait saint Georges à cheval, armé d'une longue pique luttant contre un horrible dragon.

Et nous restâmes là, devant cette figuration naïve du combat spirituel, le nez en l'air. Et mon ami nous dit : « Elle a toute une histoire cette image... » Et comme nous le regardions avec curiosité : « Eh bien, figurez-vous que l'année dernière, une de mes paroissiennes, qui avait une dévotion toute particulière pour saint Georges, eût, là, devant ce tableau, une vision très étonnante.

- Ah ?
- Tiens ?
- Elle l'a vue en quelque sorte s'animer. C'était un dimanche, après les vêpres. Elle s'était attardée devant à réciter son chapelet, lorsqu'elle vit ce diable cracher d'horribles vomissures, puis elle l'entendit prendre la parole et dialoguer avec saint Georges. Ou plutôt, c'est saint Georges qui, le piquant avec sa lance, l'obligeait, si l'on peut dire, à « cracher le morceau », le contraignait à confesser tous ses mensonges. L'histoire dura une bonne heure. Elle arriva à la cure toute échevelée pour me dire : « Venez voir, monsieur le curé, venez voir ». Et elle m'entraîna devant ce tableau. Pour moi je ne vis rien d'autre que ce que nous voyons aujourd'hui, mais elle, elle voyait comme sur un écran de cinéma, un combat réel, et elle proférait à haute voix ce qu'elle entendait. C'était très saisissant.

Je connais, vous pensez... cette paysanne depuis bien longtemps. C'est une femme qui a tout à fait les pieds sur la terre, et je ne pouvais la soupçonner de la moindre supercherie. Je fis mon profit de ce que j'avais vu et entendu... et je laissais courir...

Mais la vision se reproduisit le dimanche suivant, après les vêpres, alors que l'église était déserte. Elle revint encore me chercher : « Je vous assure monsieur le curé, que saint Georges pique le diable... » J'apportais mon magnétophone, un cahier et un crayon, pensant qu'il y aurait quelque chose à tirer de là. J'enregistrais ainsi la voix de ma paysanne, et pris des notes pendant quatre dimanches de suite. Puis tout s'arrêta. Alors, en quelques entretiens avec ma brave paroissienne, nous mîmes au point le récit de tout ce qui s'était passé. Elle se servit de mes notes et de l'enregistrement pour écrire elle-même dans son propre style, cette étrange vision.

Ainsi, tout en devisant, nous avons quitté l'église et traversé la place du village et nous sommes entrés au presbytère. Il ouvrit sa bibliothèque et nous montra le cahier écrit de la main de cette brave femme. Un simple cahier d'écolier, ligné, et sur les lignes une belle écriture, bien moulée, parfaitement lisible, sans fautes d'orthographe.

Nous lûmes cette vision à haute voix : elle en vaut la peine. La voici :

oooooooo

Récit de la vision que j'ai eue devant le tableau de saint Georges, moi, Marie Joséphine Blanc, les 7^{ème}, 8^{ème}, 9^{ème} et 10^{ème} dimanches après la Pentecôte.

J'écris ce que j'ai dit et entendu, et je raconte ce que j'ai vu.

« Ouh là, ouh là là !... La vilaine bête !... Elle bouge ! Elle se tord ! Elle agite la queue !... Qu'elle est vilaine !... Mon Dieu, saint Joseph, Sainte Marie !... Au secours !... Mon bon saint Georges ! Saint Georges, pique-la, pique-la cette vilaine bête... Pique-la, mon bon saint Georges !

« Ca y est, il l'a piquée avec sa lance, en plein dans le museau. Oh que ça lui fait du bien !... Il la tient. Elle crie, elle rugit, elle grogne... On dirait un gros goret, comme celui du père Mathurin. Oh que c'est vilain ces bruits qu'elle fait avec sa gueule ...! Tiens-la bien, mon bon saint Georges, tiens-la bien... Elle bouge toujours, elle agite la queue ! Mais qu'est-ce qu'il y a dans le ventre cette sale bête ? ... Mon Dieu, elle ouvre sa gueule... Ah oui, ça c'est une sale gueule, on peut le dire !... Toute noire, avec des dents, de ces dents !... Oh, mon Dieu, que j'ai peur ! Heureusement que saint Georges la tient avec sa pique par le museau !... Elle se secoue tant qu'elle peut : bien sûr, elle veut se dégager. Tiens-la bien mon bon saint Georges... Elle se tort toujours, elle grogne, elle râle... Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Ca y est !... Elle vomit... Elle vomit... Oh que c'est vilain !... C'est noir, c'est épais ! C'est gluant, c'est glaireux ! C'est visqueux !.. Oh que ça sent mauvais ! Oh là là, j'ai beau me boucher le nez... On dirait de la boue, on dirait de la vase... On dirait de la merde !... Mais ça en est, c'est de la merde !... Oh là là !... Que c'est vilain : elle fait caca par la gueule ! A t-on jamais vu ça !... Faire caca par la gueule. Même les cochons ils font pas des choses pareilles. Que c'est vilain, que c'est vilain !... Et il y en a ! Qu'est-ce qu'il y en a !... Ca coule, ça coule, et ça coule encore... Et ça pue... Et elle grogne toujours cette sale bête ... ça envahit tout, ça monte, ça monte ! On dirait une rivière : oui, une rivière de merde ! Mais c'est plus qu'une rivière, c'est un fleuve ! C'est un fleuve qui déborde et qui recouvre tout ! Les champs, les plaines, les campagnes, les villages, les villes... Mon Dieu, saint Joseph !... Toute la terre !... Toute la terre est recouverte par la vomissure de cette sale bête !... C'est-y Dieu possible !... Et tout le monde s'empêtre là dedans ! Et tout le monde patauge là-dedans !... Eh bien alors ! si j'avais cru ça !... Tout le

monde est emmerdé par le diable !... Et c'est quelque chose ! Ah mon bon saint Joseph, bon saint Georges ! Mais tue-la donc cette sale bête !...

Tiens ! voilà saint Georges qui lui parle....

- Crache, Satan, crache tout !... Raconte toutes tes fourberies, tous tes mensonges !

Eh oui, c'est donc bien le diable, cette vilaine bête ! Y'a que lui qui peut faire caca par la gueule !... Eh bien, je ne croyais pas que le diable soit si vilain ! ... Et voilà saint Georges qui se tourne vers moi. Il me répond :

- Je ne peux pas la tuer. Je peux seulement lui faire vomir tous ses mensonges.
- Oh oui ! que je lui dis : fais-la bien vomir une fois pour toutes !

Et saint Georges lui parle :

- Allez, Satan, parle, avoue, crache toutes les fourberies par lesquelles tu as trompé les hommes !

Oh mon Dieu, la bête va parler ! Elle ouvre sa sale gueule, elle la tord dans tous les sens ! Mon Dieu !... Qu'est-ce qui va bien sortir encore de là dedans ! Elle grogne encore. Elle parle ! Oh ... ! quelle voix affreuse !

- Moi mentir ? Je n'ai jamais dit le contraire de la vérité !

Saint Georges - Tu as caché la vérité ! Tu as biaisé avec la vérité, tu a parodié la vérité ! Tu t'es moqué de la vérité ! Et même lorsque tu es obligé de dire la vérité, tu le fais en ricanant, en ironisant, en raillant, de sorte que les hommes se sont détournés de la vérité, de l'unique vérité de Dieu.

Elle rit, cette sale bête ! Oh le vilain rire ... Eh oui, elle se moque de nous ! elle se moque de tout le monde !

St. G. – Raconte, Satan, raconte ce que tu as fait à l'origine.

Sat. – Moi ? J'ai fait le genre humain ! Je vous ai faits, vous les hommes, tels que j'ai voulu. Je vous ai multipliés sur la terre, et de vous j'ai fait les merveilleux royaumes de ce monde, avec toute leur gloire, ces royaumes qui m'encensent, me vénèrent, m'adorent comme je veux. De quoi avez-vous à vous plaindre ? C'est à moi que vous devez toutes vos victoires, toutes vos richesses, tous les grands monuments de votre vanité ! C'est pour moi que vous avez édifié toutes vos idoles ! De quoi avez-vous à vous plaindre ? N'êtes-vous pas satisfaits de la belle ordonnance du monde ? Avec ses lois, ses régimes, ses idéologies, ses puissances militaires, ses tribunaux, ses prisons, ses camps de concentration et les mausolées de vos grands hommes ?... De quoi vous plaignez-vous ?

Oh ! Qu'il est arrogant !... Saint Georges, mon saint Georges, pique-le !

St. G. - Tiens, sale bête !...

Il vient de lui flanquer un grand coup de pique à travers la gueule. Oh ! que c'est bien fait pour lui !

St. G. – Pourquoi as-tu été jaloux de l'homme ? ... Avoue, dis-le !

Il rugit. Il ne veut pas le dire. Mais saint Georges le menace avec sa pique.

Sat. – Moi ? Jaloux ? Jaloux de vous ? Jaloux de votre bêtise et de votre lâcheté ? Jaloux de votre pourriture ? Moi jaloux ? Jaloux d'être misérable comme vous ?... Qui avez besoin d'avoir l'estomac rempli de boustifaille pour ne pas crever ! Jaloux de votre pesanteur et de votre lenteur pour vous déplacer sur vos deux pattes, à la surface du sol ?... Jaloux de votre charabia politique, de votre baragouin théologique, de vos patois ineptes, de vos jargons d'imbéciles ? Moi, jaloux de vos convoitises abjectes, de votre paresse, de votre luxure ? ... Moi jaloux de vos jalousies, de vos rapines, de vos basses intrigues et de vos vengeances sordides, de vos haines, de vos guerres ? Moi jaloux de votre bournier ? Non, mais !... Moi je m'appelle Lucifer ! Je suis incorruptible. Je n'ai rien de votre pourriture cadavérique. Je suis plus brillant que le soleil, plus éclatant que la lumière des étoiles. J'ai la promptitude de l'esprit, et vous la lourdeur d'une viande en putréfaction ! Pourquoi serai-je jaloux de vous, bande d'enc... (je n'ose pas écrire ce vilain mot) ... Encroûtés que vous êtes dans la matière informe.

Il rit, il ricane. Bon saint Georges, pique-le ! ...

St. G. – Oui, tu es jaloux. Tu es jaloux de l'homme et de la femme, tu es jaloux de l'image et de la ressemblance de Dieu inscrites en eux, et que tu veux effacer !

Elle rit, cette sale bête ! Elle a l'air toute contente, comme la vache qui rit sur les fromages.

Sat. – Ah oui, alors ça, c'est bien vrai : je l'ai effacée, et tellement bien effacée qu'on ne la voit plus du tout ! Personne ne la voit plus !... Même le Grand qui ne s'y retrouve plus dans ce qu'il a fait !... Ha, ha, ha... ! Pour ça, oui, je suis bien content. Le genre humain que j'ai suscité sur cette planète Terre, a sombré dans l'hébétude, la déchéance, la frénésie, l'hypocondrie, la mégalomanie, et la nanomanie, et toutes les manies, et l'érotomanie bien sûr, et toutes les phobies, et la théophobie bien sûr !... Et dans l'absurdité, et dans le crétinisme.

Oh ! grand saint Georges, oh ! grand saint Georges !... Ah ! il lui donne un grand coup de pique. Oh que ça lui fait du bien à cette sale gueule !...

St. G. – Oui, tu étais jaloux de la gloire de l'homme, de sa vocation sublime, à laquelle il était appelé par son Créateur.

Oh, qu'il parle bien, saint Georges. Qu'elle est puissante sa parole !

Sat. – RRRR.... RRR...

- Il rugit, il ne veut rien dire !

St. G. – Raconte un peu comment tu as séduit la femme.

Sat. - Ah, ah, ah !... Rien de plus simple que de lui montrer pourquoi elle était faite... tiens !... La femme rêvait de pouponner et d'allaiter ! Eh bien, qu'elle y aille donc ! qu'elle se fasse engrosser par son grand c... de mari ! Quoi de plus simple, quoi de plus direct ? Tous les animaux n'en font-ils pas autant ? Bien sûr, ça n'a pas été facile de lui faire avaler ça ! Elle était belle, Eve, elle était immaculée. C'était un fruit rugueux et amer que je lui proposais, il a fallu l'enrober avec de la spiritualité conjugale... Certes, Eve, elle avait le sens de sa ... RRRRR....

St. G. – Le sens de quoi ? Veux-tu le dire !.. dis-le !

Sat. – Non ! ...

Et vlan ! un grand coup de pique à travers les naseaux

Sat. - De sa VIR-GI-NI-TE (il hurle) ! Vous voulez le savoir, eh bien je vous l'ai dit. Je peux le dire, maintenant, le crier, puisque j'ai effacé cette vérité dans l'âme humaine !... Ah, ah, ah ah...

Il rit, il ricane !... c'est affreux ! ...

St. G. - Ris seulement, tu ne riras plus longtemps ! ...

Sat. – Mais c'est Adam surtout que j'ai possédé en lui fermant la bouche. Lui qui avait reçu le commandement, la « révélation », comme vous dites !... Adam a gardé le silence : il n'a rien dit... hi, hi, hi !... Quand j'ai dit à la femme : « Non, non, ! il n'est pas sûr que vous mourriez !... C'est Dieu qui est jaloux de vous », ce grand gadagne d'Adam l'a bouclée !...hé !... ce grand mornifle l'a cru, tout comme Eve ! Comme si Dieu pouvait être jaloux de sa créature !... J'ai enseigné aux hommes la plus grande ânerie théologique de tous les temps, et ceci dès le premier jour, et elle subsiste encore aujourd'hui partout, oui partout... Car moi... RRR RRR RRR.

St. G. – Avoue, avoue donc !

Sat. - Oui ! (*il crie très fort, très fort*) – J'étais jaloux ! Mais aujourd'hui, ma jalousie est assouvie : j'ai fait ce que je voulais ! J'ai eu tous les royaumes, tous issus du coït initial, et des coïts reproducteurs et multiplicateurs qui ont suivi. J'ai fait exploser la chair humaine. J'ai eu des milliers, des millions, des centaines de millions, des milliards d'esclaves, tous subjugués, tous ligotés, tous entravés, tous embourbés, tous courbés sous mon pouvoir, tous à plat ventre devant moi, tous condamnés à mort. J'ai fait marcher des armées innombrables, nombreuses comme les étoiles du ciel, comme le sable de la mer, sur tous les continents : les Egyptiens, les Chaldéens, les Babyloniens, les Perses, les Mèdes, les Grecs, les Romains, les Visigoths, les Ostrogots, les Huns, les Vandales, les Turcs, les Sarrasins, les Croisés, les Espagnols, les Portugais, les Français, les Allemands, les Américains, les Russes, les Chinois, les Japonais, les Hindous, les peuplades innombrables de l'Afrique, de l'ancien et du nouveau monde, tous ont marché pour moi, tous ont sillonné les mers, dans des invasions, des expéditions, des conquêtes, des défilés et des cavalcades délirantes, au son des trompettes et de mes clairons, de mes tambours, avec mes uniformes, mes drapeaux, mes bannières, mes oriflammes, ils ont assiégé, envahi, les villes, les campagnes, ils ont ravagé, pillé, violé, exterminé. Ils se sont dressés peuples contre peuples, nations contre nations en de monstrueux combats, avec des armes de plus en plus terrifiantes... !!! Ah, que c'est bon, que c'est bon tout cela ! « Tout est très bon » : le Grand l'a dit, moi aussi. Ils ont piétiné leur chair, ils l'ont torturée, avilie, profanée, affamée, saignée, sciée, torturée, découpée, écartelée, flagellée, déchirée, brûlée au feu !... Brûlée au feu toute vivante, au nom du Grand !!!... Ils se sont enterrés vivants les uns les autres ! Tout est très bon !... Leur sang, je l'ai eu. Leur semence, je l'ai eue, leur chair, je l'ai eue, leurs os, je les ai eus, dans la pourriture cadavérique, CA-DA-VE-RI-QUE ! Je les ai eus tous, dans la corruption de la géhenne... Ma jalousie est assouvie : je suis content. Ah ! que je suis content, ah ! ah ! que tout est donc très bon !... Encore aujourd'hui, je viole toutes les vierges du monde, non plus par des hommes encore sages et droits, comme Adam, ni par les anciens patriarches tout imprégnés de piété et de justice ! Mais je les viole, les vierges, ces filles d'Eve, par d'innombrables saligauds, ivrognes, impies, ignares, cupides, rapaces, incrédules, bornés, épais, massifs, bêtes. Je les viole par des soudards, des paillards, des vicieux lubriques, des pervers ; et même par de jeunes crétins qui ne savent ni lire ni écrire, handicapés de corps et l'esprit, des cinglés, des dingues. Et tout cela m'engendre un peuple choisi, royal, souverain ! Un peuple souverain !!! Des masses ineptes, fanatiques, hurlantes sur les places, les stades, les boulevards, les vélodromes, les hippodromes, dans les cours des casernes, sur les pontons des navires de guerre, dans les couloirs des ministères, à la bourse,

au lupanar, et dans ces innombrables boîtes de nuit qui sont mes temples, mes cuisines, mes laboratoires où j'élabore la corruption substantielle ! Tous ces gens-là hébétés, délirants, ravagés, et les plus intelligents devenus les plus idiots s'occupent à fabriquer des avions, des missiles, des bombes, des obus de tout calibre, pour semer la mort dont je suis l'inventeur. AH !...

Certes, je ne tire plus aucune gloire aujourd'hui de ce genre humain qui sombre dans la sous-animalité - car les animaux femelles ne se font pas avorter de leurs petits et il n'y a ni proxénète, ni maquereau parmi les animaux mâles ! Quelle gloire tirerai-je de ce concert discordant et assourdissant de milliards d'imbéciles ?... Mais Celui qui avait créé le ciel et la terre pour le bonheur et la gloire de l'homme est humilié ! définitivement humilié !... Comme je suis content ! Le Père est humilié, et son Nom ne sera plus jamais sanctifié ! Comme je suis content ! »

Ici, je me mis à pleurer et je disais : « Mon Dieu, mon Dieu, qu'il est méchant ! C'est donc bien de lui que vient tout ce mal qui est dans le monde !... Mon Dieu, mon Dieu, pardon, pardon, pardon pour tout ce mal, pardon, pardon ! » Et je ne pouvais retenir mes larmes. « O mon bon saint Georges ! Fais donc taire ce vilain reptile ! ».

St. G - Non, au contraire ! Il faut le faire parler. Il ment. Il exagère son mensonge. Il se vante de sa victoire, mais ce n'est pas une victoire, c'est un échec honteux, c'est un désastre, c'est le désastre total !... Tu le savais dès le départ, Satan, dis-le nous, menteur que tu es : qu'est-ce que Dieu t'a dit pour te punir ? « *Tu mordras la poussière...* » Et tu la mords. Et Dieu t'a dit aussi : « *Elle t'écrasera la tête* ».

Oh !... elle recule, elle recule, la vilaine bête. Elle cherche à s'enfoncer dans la terre. Elle gratte comme une taupe, elle va disparaître. Poursuis-la mon bon saint Georges, poursuis-la !

St. G. – Allez, parle ! Continue d'avouer tes crimes.

Satan - RRRR... RRRR... RRR... Quand elle a dit : « Oui », celle-là ! ... quand elle a dit : « Qu'il me soit fait selon ta parole », j'ai cru que tout était fini pour moi. Quand elle a dit à ce grand... de Gabriel : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? », alors j'ai cru que mon pacte était brisé. Oui, ma tête était écrasée, mon dessein anéanti... MAIS... Ah, Ah, Ah !... je ris, oui je ris encore aujourd'hui, car cette histoire, finalement n'a servi de rien : tous ces cornichons de chrétiens sont retombés dans le même piège. Hi, hi, hi...

- Pique-le, saint Georges, pique-le !...

St. G. - Sur la terre oui, pour peu de temps encore, mais au ciel... Raconte un peu ce qui s'est passé au ciel, à ce moment-là !

Sat. – Au ciel ? ça ne vous regarde pas !

St. G. – Nous voulons le savoir. Tu veux encore ma pique dans la gueule ?

Sat. – Bon je parle, du moment que c'est fait !... Oui, eh bien, jusqu'à ce jour, il y avait ambiguïté parmi les Anges. Beaucoup refusaient de se prononcer, beaucoup passaient de notre côté, en voyant tout ce que l'homme avait réalisé sur la terre : tous les royaumes de l'antiquité et leur gloire. Ils pensaient donc que l'homme ne serait jamais autre chose qu'un animal, qu'un primate supérieur, comme on dit maintenant. Ils voyaient mes grands empires avec leurs empereurs, leurs pharaons, leurs rois, leurs serviteurs, leurs palais, leurs armées, leurs esclaves, leurs théâtres et leurs cirques, leurs galères et leurs chars... Ils voyaient que

j'étais, moi, Lucifer, le grand général victorieux de toutes les guerres. Et ils pensaient que si le Grand avait fait la femme vierge, ce devait être une erreur. « Après tout, disait-on parmi les Anges, la femme n'est qu'une femelle, un plus belle et un peu plus intelligente que les autres femelles. » Et c'est ainsi que, même aux yeux des Anges, j'avais avili la femme, comme je l'avais avilie parmi les hommes, en la rendant servile, veule, ignare, stupide, je l'ai violée, ligotée, reléguée dans les maisons obscures, emprisonnée sous le voile, le tchador, la burka ; je l'ai abaissée dans les sous-sols de la cité, je l'ai asservie à la convoitise, dans les bordels et toutes les alcôves de la prostitution. Et j'ai ainsi fait produire à la femme des rejetons orphelins, orphelins de Dieu, des mort-nés, des poupons rachitiques, des bambins affamés, des adolescents livides et morbides, puis des soldats et des policiers, pour lutter contre les pillards et les voleurs, les gangsters et les bandits ; j'ai fait produire à la femme des hypocrites et des tartuffes. J'ai hissé l'ignominie sur les trônes, j'ai habillé le vice, la délation, la duplicité, la ruse, l'ambition, le crime, la trahison, de la pourpre, de l'hermine, de l'écarlate ; j'ai coiffé l'abjection avec des couronnes, des mitres, même des tiaras ! J'ai suscité un mélange ignoble en tout ce qu'il reste de vrai, de beau, de bien, d'honnête, de droit, de juste : le saint est persécuté, traqué, poursuivi, trucidé, torturé, extirpé, par la canaille au pouvoir !... Tous, bourreaux et victimes, voués aux haines, aux fers, aux vengeances, au feu, aux prisons, aux asiles, avant de tomber dans la fosse. Voilà mon oeuvre. Et cette oeuvre avait cependant autrefois de si belles réussites, qu'elle séduisait les anges de Dieu !... Ils ne voyaient pas pour l'homme d'autre moyen de se reproduire que de forniquer, comme les autres mammifères ! Il ont douté en grand nombre, et je les ai entraînés dans ma queue, et je les ai fait tomber du ciel, comme des étoiles qui se sont éteintes pour toujours ! Mais le jour où cette fille d'Adam, cette fille d'Eve, a décidé de ne plus imiter sa mère, alors ceux qui restaient encore de fidèles parmi les anges, ont rendu gloire ! ...RRR... RRR... Ceux-là qui pendant quatre mille ans avaient persévéré dans la vérité, tous ces « bons anges »... RRR... RRRRR... se sont rangés derrière Michel, ce Michel qui avait tenu tête à mes discours pendant quatre mille ans !... Là, nous nous crûmes perdus ! MAIS nous ne l'étions pas : nous avons dans le crétinisme et l'hébétude des hommes deux alliés infiniment plus puissants que tous les bons anges de Dieu : Trônes, Chérubins, Séraphins... Aucune puissance céleste, si puissante soit-elle, ne peut entamer le crétinisme et la bêtise de hommes !... Il avait dit : « Elle t'écrasera la tête !... » Eh bien, ce n'est pas vrai ... ah, ah, ah !...

St. G. – Si, c'est fait, ta tête est écrasée à tout jamais ! Tu mens, tu mens !..

Sat. - Les royaumes de ce monde m'appartiennent toujours, plus que jamais, ils sont dans ma main ! Je les tiens tous, et je les donne à qui je veux, tout comme autrefois, et je les donne aux plus ambitieux, aux plus cruels, aux plus incapables, et souvent aux plus pervers des hommes. Et tout cela est puissamment orchestré par mon mensonge et mon hypocrisie... ! Et j'y arrive toujours ! C'est toujours l'iniquité qui gouverne le monde ! Et je suis même arrivé, dans cette nation qu'on appelle frauduleusement la fille aînée de l'Eglise, à rendre légal et légitime le massacre des innocents !... hi, hi, hi !...

Mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible ! ... Fais-le donc taire, mon bon saint Georges, fais-le taire : dis-lui qu'elle est écrasée sa tête !

Sat. - Je suis plus puissant avec la queue qu'avec la tête !... Ah, Ah, Ah !..

- Pique-le, pique-le, mon bon saint Georges !..

St. G. – Jésus, le Christ, a réduit à rien ton empire ! Avoue-le ! Lui, le fils de la Vierge Immaculée, lui le FILS DE DIEU t'a foudroyé, anéanti !... Avoue, avoue !..

Et voilà : mon bon saint Georges qui lui perce la gueule à coups de lance. Cette sale bête !... Elle n'arrive donc pas à crever !... Non ! elle vit encore !... Mon Dieu, que ça sent

mauvais !... Quelle puanteur, quelle infection !... Qu'est-ce qu'elle va encore nous cracher par cette sale gueule ?...

Sat. - Arrête, arrête, ou je ne dis plus rien !

S. G. - Parle ! Réponds à ma question ! N'as-tu pas fui devant le Fils de Dieu au désert ?

Sat. - Ne dis pas ça, ne dis pas ça !... Heu... Heu... Heu...

Le voilà qui gémit... qui pleure !... Il est donc si malheureux que ça ? ...

St.G. – Quoi donc ?... Qu'est-ce qu'il ne faut pas que je dise ?

Sat. - Je préfère être percé de mille coups que de t'entendre dire ça !

St. G. - Que Jésus est fils de Dieu ? Fils de Marie, toujours vierge ! Vrai Fils de l'homme ! ... Ah !... là, tu recules, tu cesses de fanfaronner !... Tu trembles, tu t'effondres, tu te dégonfles !...

O Dieu, ô grand Dieu ! Qu'est-ce qui se passe ?... Qu'est-ce qui se passe ? Mais oui, elle se dégonfle cette vilaine bête, comme un morceau de chiffon sale ! Il n'y a rien là dedans ! C'est tout du vent, de la puanteur infecte, ni plus ni moins ! Oh !... que c'est rigolo ! Que c'est rigolo !...

St. G. – Tu vois, bergère, il est anéanti l'empire de Satan par la simple foi d'une vierge, celle qui, par l'Esprit Saint de Dieu le Père, a enfanté le Fils de l'homme.

Eh oui, eh oui, en effet, c'est ce que dit le catéchisme, que nous faisait réciter notre bon curé d'autrefois !... Et maintenant je vois saint Georges relever sa pique. Et il n'y a plus rien. Il n'y a plus sur le sol qu'une espèce de vieille peau écailleuse...

Oh, Oh, Ciel !... Mais qu'est-ce qui se passe ! Oh, là là ! Ce bruit. Je me bouche les oreilles ! On dirait un hélicoptère qui arrive... Et je vois sortir de terre, tout autour de la bête qui paraissait morte, d'autres bêtes volantes, semblables à la première, et encore plus vilaines !... Elles s'envolent. Elles ont des cornes sur la tête et des épines sur le dos, des pattes avec des griffes. Elles ont des ailes comme les chauves-souris. Ah !... les voici maintenant qu'occupent tout l'espace, nombreuses, nombreuses, et elles tourbillonnent tout autour !... Mon Dieu, que j'ai peur, que j'ai peur !... Saint Georges, au secours, au secours !... Ah tiens, voilà saint Georges qui appelle les bons Anges : ils arrivent derrière Saint Michel avec leurs grandes épées pour faire reculer ces bataillons de vampires... Mon Dieu, que j'ai peur !.. Et Saint Georges parle : il crie, comme les plus puissant tonnerres :

St. G. – Arrière, Satan, je te l'ordonne, recule !... Que tes armées descendent en enfer... !

Et j'entendis une voix énorme, comme un coup de foudre : les diables, tous ensemble hurlent !...

Diabes - Non ! et non ! et non !... Nous voulons anéantir le Fils de l'homme !... Et nous l'avons anéanti. Nous l'avons condamné à mort, comme blasphémateur. Nous l'avons rejeté, flagellé ! Nous l'avons crucifié entre deux scélérats !... Non pas nous-mêmes, mais nous l'avons crucifié et anéanti par les plus sages, les plus intelligents, les plus religieux des hommes de ce temps-là !... les scribes et les pharisiens, les grands prêtres du peuple de Dieu !...

Alors là, j'entendis un ricanement énorme, énorme, qui montait jusqu'au ciel et qui me cassait les oreilles :

Les diables – Nous proclamons ta mort...! Nous proclamons ta mort, face à tout l'univers !... Un lamentable cadavre pendu aux quatre coins d'une croix !....

Et alors, tous se mirent à rire, un gros rire, plus puissant qu'une grande tempête sur l'océan, plus puissant qu'une avalanche dans les montagnes !

Ah, Ah, Ah... !...

Et ils se mirent à chanter d'un air frivole :

Le fils de l'homme, nous l'avons anéanti, ti, ti, ti...
Et nous l'avons couché dans le tombeau, beau, beau, beau...
Nous avons évacué le Roi, ha, ha, ha...
Son règne ne viendra plus jamais, ais, ais, ais..

Mais saint Georges se mit à crier très fort :

St G. – Tu mens, Satan, tu sais qu'il viendra !... Tu mens, car Jésus est RES-SUS-CI-TE.

A ce mot de « ressuscité », ils retombèrent tous par terre, comme une énorme avalanche, et ils descendirent dans la terre, tous, et je ne vis plus rien, sinon le soleil, le ciel, les nuages, les arbres, les prairies, les montagnes, la campagne fleurie... Et je vis les Apôtres qui partaient partout dans le monde, avec de nombreux disciples, et qui disaient : « Jésus, le Fils de Dieu, est ressuscité d'entre les morts ». Et je vis saint Paul aussi, qui criait partout : « Il est ressuscité d'entre les morts, parce qu'il est fils de Dieu par l'Esprit Saint ! » Et tous les premiers chrétiens chantaient, en proclamant la bonne nouvelle : « Le Fils d'une vierge, Jésus, a triomphé de la mort ! »...

Et je regardais, toute émerveillée. Et je crus que tout était terminé. Mais saint Georges me dit tout à coup :

St. G. – Marie Joséphine, descends dans ce trou !

Mon Dieu ! je ne l'avais pas vu. Il y avait là, juste devant moi, devant mes pieds, un grand trou, comme un puits, avec une échelle, pour que je puisse descendre. J'avais peur, mais Saint Georges me dit : « N'aie aucune crainte, je vais descendre avec toi ! »... Alors, je descendis dans ce trou...

Me voilà en bas. Il y a comme une grande galerie, j'ai peur. Dois-je y aller ? « Vas-y, me dit saint Georges, je suis avec toi... » Je m'engageai donc dans la galerie. C'était comme un tunnel très long, très sombre, mais on voyait une vague lueur dans le fond, tout là-bas. J'avançai donc, et cette galerie s'écarta et devint comme un grand souterrain. Et là, mon Dieu ! qu'est-ce que je vois !... Je vois comme un grand trône, au milieu d'une grande, grande caverne, comme qui dirait la chambre des députés. Et sur le trône un grand singe velu, avec des cornes et des yeux rouges, et de grosses griffes aux doigts. Le diable ? Oui, le diable, non plus déguisé en dragon, mais tel qu'il est. Et autour de ce trône, assis par terre, en cercle, beaucoup de diables, beaucoup, beaucoup, tous différents et plus vilains les uns que les autres. Tous ils grognaient, comme s'ils avaient mal. Et ils se grattaient, comme s'ils avaient des poux... Et celui qui était assis sur le trône leur dit : « Silence ! » Ils se turent. Ils semblaient avoir très peur du grand Satan : leur roi.

Et il leur dit : « Cette fois, nous sommes foutus, puisqu'il est ressuscité d'entre les morts ! Et si ses disciples font savoir ça aux hommes, ils vont se détourner de nous, et revenir au Grand ! ... Qu'allons-nous faire maintenant ? »

Il y eut un grand silence. C'était la consternation parmi les diables. Plusieurs se mettaient à gémir comme si on leur crevait le ventre. Et j'entendis comme une voix de crécelle : c'était un diable efflanqué et sanguinolent, qui se raclait la gorge pour hurler : « Non, merde de merde... non !... Il n'est pas ressuscité : ce n'est pas vrai, c'est une invention de ses disciples ». Mais le grand diable lui répondit : « Cervelle de pou !... Vermine puante ! Impossible !... Son tombeau est vide ! Ses apôtres l'ont vu ! et beaucoup d'autres ! Comment nier ce qui est arrivé ! » - « Il faut le nier quand même ! il faut raconter, comme les Juifs l'ont demandé aux soldats qui gardaient son tombeau : « ses disciples sont venus le prendre pendant que nous dormions ! » Et tous les diables assis par terre criaient de toute leur force : « Non, Non, Non ! Ressuscité ? Non... ». Et ils semblaient vouloir se syndiquer contre le grand diable !... Satan cria très fort, faisant retentir tous les échos de la caverne : « Vos gueules, là dedans ! Vous êtes tous plus c... les uns que les autres ! Pour l'instant, nous ne pouvons pas ! Pour l'instant, c'est trop connu ! Nous le ferons plus tard. Nous trouverons bien des pignoufs de chrétiens délavés et ratiboisés de toute espèce de bon sens et de sagesse, pour nier la raison même de leur espérance !... Mais, pour l'heure, il faut trouver autre chose. »

Il y eut un silence, et tous étaient bien embarrassés. Alors Satan se mit à hurler, faisant retentir les voûtes de la caverne :

- Je suis en rage !... en rage !...

Et c'était vrai : il était affreux, terrifiant... Des éclairs sortaient de ses yeux, et sa bouche crachait une bave écumante.

- Je veux chasser ces intrus qui se sont introduits dans nos domaines, les écraser, les pulvériser, les réduire en miettes, sous les plus affreux supplices ! Ils ravagent nos possessions et vont détruire les royaumes de la terre : nos royaumes !...
- Eh ! quoi ?... cria un autre diable : arme donc les royaumes du monde contre les disciples du Nazaréen !... Fais tomber sur eux toute la puissance de Rome, avec ses armées, sa police, ses prisons, ses mines, ses galères, ses bêtes fauves ! Que les chrétiens soient vendus comme esclaves, enchaînés comme galériens, déportés, emprisonnés, torturés, dévorés, décapités.

Et tous les diables applaudissaient, tous d'accord :

- Eh bien, soit ! cria Satan.

Aussitôt qu'il eut dit ce mot, il y eut alors comme une pluie de sang qui coulait du plafond de ce souterrain... Et il en coula, il en coula, et tous les diables déliraient de joie en voyant ce sang couler, ils ricanent, ils gloussaient de plaisir. Mais, cependant, ils évitaient de recevoir ce sang sur eux, car celui qui en recevait seulement une seule goutte se mettait à hurler et se frottait comme s'il était brûlé par un fer rouge. C'était très curieux... Cependant Satan, sur son trône, riait, se tordait de rire, et il triomphait, disant :

- Ah ! ah ! ah ! ... je ne croyais pas qu'il fût si facile d'exterminer les chrétiens !... Faut-il que les hommes soient stupides, super bourriques, super crétins !... Ils tuent ceux qui leur apportent la bonne nouvelle de la résurrection ! C'est démentiel ! Quelle connerie, mes amis, quelle connerie ces hommes ! Cette « génération adultère et pécheresse » !...

Cependant, après un temps, il cessa de rire, car, contrairement à ce qu'il avait prévu, les chrétiens n'étaient pas exterminés : au contraire, ils se multipliaient, ils se répandaient partout. Et leur sang, comme une pluie d'orage, coulait en telle abondance dans la caverne, qu'on ne trouvait plus une place pour s'en abriter. La situation devenait intolérable ! Alors Satan dit :

- Ca ne va pas, votre truc ! Il faut arrêter ça. On va trouver autre chose ! Debout, là dedans ! tas de brasseurs de merde, ventres de truies que vous êtes ! Voilà ce que vous allez faire. Prenez des habits de fête ! Enveloppez-vous de lumière ! Jouez la comédie ! ... Portez-vous tous à travers le monde, au lieu de vous masturber dans ce souterrain ! Introduisez-vous partout, courez sur les routes, entrez dans les maisons, dans les palais des rois, dans les églises, dans le lit des évêques et de tous les chefs de cette satanée église ! Réjouissez-vous donc avec eux ! Dites-le donc, vous aussi que Jésus est ressuscité ! Chantez-le, hurlez-le, publiez-le, gloussez-le, murmurez-le !... Tant pis... Il le faut : c'est vrai. Dites même toutes les vérités que ces chiens de chrétiens professent. Allez-y hardiment, toutes les vérités, sauf UNE !...

Et tous les diables, tous, poussent des cris d'approbation. Mon Dieu, que j'ai peur !

- Sauf une, vous entendez ! Sauf une, bande de crapauds visqueux !
- Ouais, ouais ouais.... crient les démons tous en chœur.
- Sauf la vérité que vous savez. Dites que sa mère est une déesse. Dressez-lui des autels et des temples, des chapelles et des basiliques. Exaltez-la même tant que vous pourrez ! Mettez-la au-dessus de la nature humaine ! Très au-dessus, le plus que vous pourrez ! Qu'elle devienne I-NI-MI-TA-BLE ! vous entendez ! Parlez partout des Trois qui ne font qu'un. Dites même, si vous voulez, qu'il est l'un des trois ! Et surtout proclamez bien : « *Aimez-vous les uns les autres !...* » Criez-le partout ! Tant pis, on ne peut pas faire autrement... Je veux qu'ils s'aiment tous, comme des crétins, des hébétés, jusqu'à s'avilir dans leurs vices et dans leur crapulerie ! Qu'enfin ils se confondent dans la lâcheté et le mensonge ! Ils se feront toutes sortes de politesses hypocrites, et deviendront une masse informe, un magma de bidoche puante ! Que tout soit sous le signe du baiser de Judas ! Ah, le baiser de Judas !... Qu'il y ait des traités d'alliance, des concordats, des sacres de rois, d'empereurs, des bénédictions d'avions de chasse, de bateaux de guerre, de canons et d'armes de tout genre ! Qu'il y ait de grands pèlerinages militaires ; et que ceux qui porteront la cuirasse et l'épée, pour tuer, portent aussi sur leurs étendards la croix de l'Agneau immolé !... Ha, ha, ha !... Elle est bien bonne celle-là !...

Mon Dieu ! Quel cri, quel hurlement ! Tous les diables se mettaient à rire de l'invention de Satan.

- Je veux que ces couillons de chrétiens se fassent beaucoup d'idoles et beaucoup d'images et qu'ils y asservissent leur cœur et leur esprit. Que le monde soit noyé dans la superstition ! Qu'il y ait des conciles et des fêtes grandioses, où se mêleront les erreurs avec la vérité, toutes les vanités de ce monde avec le Corps du Christ !... Qu'il y ait un pape guerrier et souverain des rois de l'univers ! Et que l'on mette de la pourpre et du vermillon sur le dos de ses assesseurs, de grands chapeaux pour les hauts dignitaires, des décorations, des honneurs de tout genre, des dignités de tout poil ; et cette satanée église sera corrompue par le luxe, l'argent, l'or, les pierres précieuses ! Tous les vices du vieil Adam, que nous avons si bien ligoté, du temps des Néron et des Vespasien, reflouriront dans cette prétendue chrétienté, et que cette civilisation qu'ils continueront d'appeler chrétienne, soit pourrie plus encore que les anciens royaumes qui étaient notre domaine, où nous nous promenions librement, où nous étions servis et adorés, sous d'innombrables dieux et déesses !... Les noms ne nous gênent pas, c'est la réalité que

nous voulons. Que les chrétiens continuent d'être malades, perclus, débiles, misérables, esclaves, rebelles, contestataires, méchants, ambitieux, avarés, paresseux, hypocrites, pervers, lâches, pleins de rapine et de rapacité ! Qu'ils soient comme les autres hommes ! Et plus encore remplis de fornication et de luxure, de prostitution et de débauche. Qu'ils perpétuent hardiment le péché d'Adam en croyant faire leur devoir, et qu'ils aient des rejetons monstrueux, difformes, simiesques... Oui, que les chrétiens et baptisés professent haut et fort « la famille », la famille chrétienne : celle qui se reproduit par le coït. Rien ne doit changer dans le domaine de la reproduction : la reproduction de la chair humaine, qu'elle reste asservie au hasard et à la nécessité, comme toujours ! Et qu'ils disent, qu'ils enseignent, qu'ils professent eux-mêmes qu'ils descendent du singe, et qu'ils en aient toute l'allure et toute la bêtise ! Et qu'ils oublient définitivement qu'ils ont été créés... RRRR... RRRR...

Ici, le diable se tord, il ne peut aller plus loin. Mais tous les diables comprennent ce qu'il veut dire. Ils ricanent, ils rient, ils vocifèrent... C'est affreux... Mon Dieu, que c'est vilain. O grand saint Georges ! O saint Joseph !...

Satan – Pour arriver à ce beau résultat, tout est très, très bon !!!... Tout doit être très, très bon !... Bien organisé bien orchestré ! Ecoutez moi, écoutez moi bien, najas, cobras, serpents à sonnettes, vipères à cornes, boas gluants !... Ecoutez moi bien ! Transformez-vous en anges de lumière, et dites bien haut toutes les vérités chrétiennes ! Et que toutes ces vérités soient professées et crues – mais non comprises ! Attention ! et non appliquées, surtout ! Attention !... Non appliquées, vous entendez, dévoreurs de déjections !... Vous allez me dresser des bûchers aux quatre coins du monde, où l'on brûlera des hérétiques et de non hérétiques, peu importe, pourvu qu'on brûle quelque chose de bon. Que cette satanée église, revêtue d'or et de pourpre, soit infectée de trafiquants, de banquiers, de dollars, de livres, de francs, de liras, de pesetas, de pesos, de marks, de dollars, ... d'euros... Que cette satanée église devienne la plus grande force d'oppression et de contrainte ! Qu'elle exerce sa tyrannie sur les corps et sur les âmes, et surtout sur les consciences, la tyrannie la plus redoutable ! Et que toutes les vérités soient professées par ces gangsters et ces bandits de chrétiens, et que tout soit noyé dans un mélange hallucinant de confusion et de désordre. Mais il y a une vérité, une SEULE qu'il ne faudra jamais dire ! Vous entendez, une seule, vous savez laquelle !...

O mon Dieu ! Quel cri ! Quel beuglement ! ils disent : « Oui », ils disent tous : « oui », tous « amen ». Ils sont tous d'accord. Maintenant le chef commande le silence. Il veut encore parler !... Quand donc aura-t-il fini ?

Satan – Sauf UNE ! Car je veux que jamais plus, jamais plus, cette chose-là se reproduise ! Je veux que toutes les vierges chrétiennes soient enfermées comme des criminelles, comme on enferme les meurtriers et les assassins. A jamais séparées de l'homme ! Privées de tout amour ! de toute chaleur !... Je veux que ce que le Grand avait uni soit séparé !... Je veux que l'on désobéisse à ce Paul de Tarse, qui disait aux Corinthiens « ... pas d'homme sans femme, pas de femme sans homme ! » RRR... Que l'on dresse de grands murs autour de ces vierges, et que personne ne puisse les approcher sous peine de péché mortel ! Que dans cette satanée église la femme soit tout aussi asservie qu'elle l'était chez les peuples les plus durs et les plus vicieux de la terre !... Et je veux que les femmes qui resteront hors clôture, pontificales et autres, soient toutes violées, toutes, toutes, toutes... soit hors du mariage, soit dans le mariage ! Et qu'aucune d'entre elles ne puisse jamais plus nous jouer le mauvais tour de nos enfants d'en haut un fils de... RRRRR... Vous avez compris ? Morpions, vermine de l'univers, parasites infects !... Je veux que toutes les filles soient dépucelées par les mâles, et qu'elles soient souillées par une semence corruptible, et qu'elles soient déchirées dans le sang et les larmes, pour amener sur la terre une race perfide, ou encore qu'elles se fassent avorter, ce qui serait bien meilleur !...

- Vous avez entendu, bande de cons que nous sommes ! Nous avons dit « NON » au Grand, dès le premier jour où il tira de la terre et modela cet Adam et cette Eve, en qui il voulait faire habiter son Esprit, et donner une fécondité à son Esprit... ! Eh bien, non, non, non !... C'est nous qui aurons la fécondité, comme nous l'avons eue dès le premier jour, par ce Caïn qui était notre oeuvre, et qui, dès le principe, fut hanté par l'homicide !... Nous aurons des Caïn en si grand nombre qu'ils finiront par s'étouffer les uns les autres et mourir de famine ! C'est nous qui avons fait notre demeure dans l'homme, et nous y resterons !...

Ils applaudissent, ils hurlent, ils acclament, ils poussent des ovations. Ils gesticulent de joie ... Mon Dieu, pitié, pitié !... Grand saint Georges ! O grand saint Joseph !... C'est y Dieu possible des choses pareilles !... Il y a un grand diable qui veut parler, là bas, dans le fond, il lève la patte :

Satan – Je veux que toute chair humaine soit profanée. Et toi, qu'est-ce que tu veux dire, là-bas ?

Le diable – Ce sera difficile. Car il est bel et bien ressuscité Celui qui fut engendré d'une Vierge par l'Esprit du Grand ! La preuve a été donnée une fois pour toutes !

Satan – Misérable forcené !... Idiot à l'état pur !... Incarnation vivante du crétinisme ! ... Caïman pestilentiel !... Dinosauré purulent !... Toi, tu la vois la preuve, comme nous la voyons, comme l'ont vue un instant les Apôtres et les disciples que nous avons tous exterminés ! Mais ces crétins de fils d'Adam n'y verront rien du tout ! Vous allez me barbouiller cette prétendue théologie ! Vous allez briser tout ce que le Grand a fait. Dites qu'il a fait le ciel et la terre, tant que vous voudrez ! Mais proclamez, affirmez, assurez, qu'il est incapable de susciter la vie dans le ventre de ses filles ! Et qu'aucune ne s'avise jamais d'imiter... qui vous savez... Attention !... Dites que son premier-né était un sage, un savant, un philosophe, un moraliste, un juste. Dites qu'il est le Messie, qu'il est sauveur - on s'en fout ! il n'a rien sauvé du tout ! Qu'il est roi, - on s'en fout ! c'est nous qui régnons... Dites qu'il est fils de David, qu'il est prêtre, si vous voulez... Tout cela ne nous dérange pas, du moins directement. Mais ne dites pas, ne laissez jamais dire qu'il est ressuscité d'entre les morts, parce qu'il est né comme fils de Dieu d'une mère vierge ! RRR... RRR.... Ca, jamais ! Je vous interdis de le dire, et si l'un de vous le dit, je lui fais manger sa merde éternellement ! Il faut que les hommes, et les femmes surtout, ne voient plus le rapport entre sa résurrection et sa conception !... vous entendez ! Qu'ils déchirent cet Evangile de malheur, qu'il soit pulvérisé comme un miroir réduit en miettes qui jamais, plus jamais, ne reflètera la lumière venue d'En Haut ! Vous avez bien compris ?...

Ils disent tous : « Oui, oui, oui.. » Ca résonne dans ce souterrain ! Mon Dieu que j'ai peur !... Ca y est, il a fini son discours. Il se tait ce grand singe velu. Il est content de lui. Et maintenant je les vois tous s'habiller avec de belles robes, brodées d'or et d'argent, étincelantes de pierres précieuses... Et les voilà qui sont prêts à s'envoler, non comme des chauves souris, mais avec de belles plumes aux couleurs de l'arc en ciel ! C'est beau, c'est très beau ... Et ils se maquillent avec du rouge sur leurs ongles, sur leurs lèvres et sur leurs joues, on dirait que c'est le sang qui est tombé du plafond de leur souterrain ! Quelle bande d'hypocrites... ! Tous déguisés en anges de lumière !... Eh bien, quelle séduction ça va être !... Ca y est, ils commencent à s'envoler ! Ils partent à travers le plafond de leur caverne. O que c'est rigolo !...

Satan – Attendez !... Il y a eu un premier-né, il ne doit plus y en avoir d'autres ! Dites partout, dans cette satanée église que les chrétiens doivent s'accoupler comme des bêtes pour avoir de nombreux enfants, et qu'ils accomplissent leur devoir conjugal, pour peupler la terre de millions d'insensés, comme auparavant.

Je vois un diable qui s'avance. Il ressemble à saint Michel ! Quelle comédie, tout de même !... On s'y laisserait prendre !... Il dit :

« Ils vont les faire baptiser, leurs gosses !... »

Satan - Bien sûr ! Tête d'enfoiré que tu es ! Mais, ça ne fait rien. Il faut bien supporter ça ! Quand ils auront grandi un peu, nous enlèverons la grâce qu'ils auront reçu, nous les corrompons par le scandale de ce monde - de notre monde ! - et nous reviendrons prendre la place, tout comme avant !... Et le baptême ne produira aucun effet ! Ils seront aussi stupides que les païens. Ils diront leurs prières sans les comprendre, ils avoueront que les mystères de Dieu ne sont que ténèbres. Ils rejeteront, ils vomiront les sacrements qu'il a institués pour leur Salut ! Ils le dédaigneront ! Ils l'abandonneront dans leurs églises ! Ils le laisseront moisir dans tous les tabernacles du monde !... Il y aura une renaissance de toutes les idoles, des jeux du cirque, des combats de gladiateurs, tout comme avant. Le Nom du Grand sera oublié, profané, blasphémé, bien plus qu'avant, quand il était si mal connu ! Ce sont des baptisés qui inventeront l'athéisme, qui est la plus grande absurdité philosophique que l'on puisse concevoir, et les baptisés deviendront des dictateurs horribles, bien pires que Néron, Vespasien, Domitien et les autres... Assourbanipal et Téglat-Phalasar... et les autres... Tout en priant celle que nous aurons exalté en déesse, ils continueront à forniquer, comme auparavant, comme tous les peuples de la terre, et la chair humaine explosera et s'avilira de plus en plus !... Vous verrez, nos Royaumes seront barbouillés du vernis de la civilisation chrétienne, avec le risque, il est vrai, que quelqu'un comprenne un jour l'Évangile ! Mais, cette compromission, il faut l'accepter si nous voulons garder l'empire de la mort. Soyez tranquilles : il n'y aura plus aucun fils d'Adam aussi intelligent que ce Joseph, ce charpentier qui nous a joué un sale tour !

Oh ! Satan se met à crier !... Oh !... Quelle colère !...

Satan - Vous entendez, masques de carnaval, cavalcade de putains, nous voulons garder l'empire de la mort !... Nous le garderons, toujours, toujours...

Maintenant disparaissez, foutez-moi le camp... !

Les voilà qui partent... Mais ... Satan les rappelle...

Satan - Non, revenez ! J'ai encore quelque chose à vous dire ! Il y aura des prêtres dans cette satanée église ! Je veux vous dire quelque chose pour eux, spécialement ! Ces gens-là seront vos pires ennemis ! Vous savez que nous sommes muselés et réduits à rien par ce « caractère sacerdotal », comme ils disent ! Eh bien ! je veux que les prêtres deviennent de vieux célibataires endurcis, sans joie, sans entrailles, sans amis, sans amies surtout ! Qu'ils soient emmurés, encerclés, ligotés ! Qu'ils pourrissent d'ennui et de solitude. Je veux que beaucoup se découragent et qu'ils désertent pour courir le jupon, et retomber dans le piège, malgré ce fameux « caractère sacerdotal » ! Et qu'ils se marient, civilement bien sûr, car nous ne pouvons pas faire autrement, du moins pour l'instant. Si nous arrivions à faire bénir par le Pape la fornication des curés, ce serait évidemment formidable !... Ce serait la fin et la mort de cette satanée église.

Alors, attention ! Visez juste ! Je veux la fornication ou la solitude ! La fornication luxuriante ou la solitude désespérante !... De l'amour sans vérité et de la vérité sans amour. Que l'Église soit florissante et triomphante dans le monde, peu importe ! pourvu que le péché d'Adam et Eve soit puissamment entretenu !...

Il crie :

- Vous avez compris, bande de vauriens et d'emmerdeurs ! Je veux que la connerie règne partout, et qu'elle soit habillée du nom chrétien. Et je veux que nous habitons dans le

temple corporel, pour y faire ce que nous voulons et le réduire en pourriture, comme auparavant !...

Tous hurlent en chœur :
- Comme auparavant !

Satan - Il n'y aura rien de changé dans le monde !

Tous – Rien de changé !

Satan – Il sera venu inutilement !

Tous – Inutilement !

Satan – Et l'iniquité grandira de plus en plus !

Tous – De plus en plus !

Satan – Et maintenant, vous allez garder le plus grand secret, et le plus grand silence sur notre plan de destruction, sur notre dessein d'anéantir l'oeuvre de ce « Jésus » qui a prétendu délier la nôtre ! Je veux un aveuglement général, sur ce qu'il a dit, sur ce qu'il a fait, et surtout sur ce qu'il est ! Il faut empêcher à tout prix qu'une autre femme s' imagine qu'elle puisse reproduire ce qui a failli nous perdre complètement, et nous précipiter dans l'abîme ! Car si jamais une autre femme, une autre vierge, songe à enfanter directement un fils par la main du Grand, par le Doigt de Dieu, nous sommes perdus !... Et si jamais un autre homme songe à aimer une femme comme ce grand muet de Joseph, nous sommes perdus ! Vous entendez ! ...

Tous – Oui, oui, oui..

Mon Dieu, quel cri, quel hurlement !....

Satan - Je veux que plus jamais dans le monde un seul acte de foi ne monte à la conscience d'aucun homme ni d'aucune femme !

Tous - Jamais, jamais, jamais !...

Satan – Maintenant faites tout ce que vous voulez, transformez-vous en anges merveilleux, dites tout ce que vous voulez, tout est bon !... Tout est très bon ...! Jouez la comédie du Saint Esprit lui-même, faites-les parler en langues, rien de plus facile, faites-leur faire des prodiges, des miracles même, tout ce que vous voulez, pourvu que l'unique vérité soit étouffée.

Un diable fait une objection :

- Il nous sera difficile de nous faire passer pour l'Esprit du Grand !

Satan – Tais-toi donc, reptile nauséabond ! Rien n'est plus facile ! Faites comme moi ! Comme j'ai fait auprès d'Eve : je l'ai séduite, elle a fini par croire que ce que je lui disais était bon, beau, agréable... Faites de même : je vous ai donné l'exemple. Vous avez la permission de tout donner aux hommes : plaisir, honneur, richesse, fortune, renommée, gloire... avantages de tout genre, pourvu que jamais plus personne ne pose l'acte de foi !... Vous entendez, jamais, jamais...

Oh !.... il crie ... comme s'il était torturé par un fer rouge !..

Satan – Foutez-moi le camp !...

o o o o o o

Et je ne vois plus rien. Tout a disparu. Je me trouve toute seule dans ce souterrain. C'est la nuit épaisse. J'ai peur. Grand Saint Georges, à mon secours ! Ah, le voilà qui arrive ! Heureusement ! Il me prend par la main pour me reconduire à la surface du sol.

S. G. - Tu l'as vu ! me dit saint Georges. Tu as entendu ! Et tu comprends maintenant pourquoi, malgré l'Eglise, les prêtres, les sacrements... rien n'est changé dans le monde ! A chaque génération, il a fallu tout recommencer, parce que les chrétiens ont commis la même faute qu'Adam et Eve !...

- La même faute ?... Comment cela, la même faute qu'Adam ?

Faut-il que je sois bête ! Je ne comprenais pas encore tout ce que m'avait montré le bon Saint Georges ! Je m'imaginai, en effet, qu'Adam et Eve avaient commis une bonne fois pour toutes ce péché originel dont parle le catéchisme. Mais je ne comprenais pas que, par la suite, on pouvait éviter ce péché...

- Mon bon Saint Georges, explique-moi, explique-moi !

St. G. – Eh bien, dit-il, je vais te montrer ce qu'il en est.

Et alors, il me montra Adam au paradis terrestre. Il était en train de labourer avec une belle charrue en or, tirée par des grands boeufs à longues cornes. Et pendant ce temps, Eve était en train de causer gentiment avec un serpent merveilleux, aux mille couleurs, qui avait comme des ailes de libellule. Puis, lorsque Adam eut fini son sillon, il vint vers sa femme, sans doute pour lui donner un baiser, je ne sais... Alors, je vis Satan lui-même, oui, je l'ai bien reconnu, c'était le même que celui qui était assis sur le trône, je le vis s'approcher d'Adam avec un large bandeau qu'il lui mit sur la bouche pour l'empêcher de parler. Et aussitôt, je vis le pape et d'autres papes, sur la chaire de Saint Pierre à Rome, et d'autres à Avignon, et des Evêques, une foule d'évêques, tous avec leurs mitres et leurs crosses, et tous étaient assistés d'un ange de Satan, d'autres anges habillés de belles robes, qui leur mettaient à tous un bandeau sur leur bouche pour les empêcher de parler. Et, pendant ce temps, toutes les femmes du monde continuaient leur causette avec d'innombrables serpents aux mille couleurs, tous pareils à celui qui avait parlé à Eve.

- Ah ! dis-je, mon bon saint Georges ! Mais c'est toujours pareil !...
- Mais oui, comme tu le vois ! C'est toujours pareil. D'une part les démons du bavardage, et d'autre part le démon muet... Mais maintenant, je vais te montrer une autre image.

Et alors je vis : Il me montra un homme et une femme qui se regardaient face à face, et qui causaient ouvertement entre eux. Il n'y avait plus ni bandeau, ni serpent, mais seulement un couple nu qui se regardaient bien en face et ils parlaient. Mais je n'entendis pas ce qu'ils disaient. Il semblait que leurs paroles étaient envolées pour toujours, que jamais plus personne ne les entendrait, ne les comprendrait...

- Qui sont ces personnes ? demandai-je au bon saint Georges.
- Elles sont Joachim et Anne, le père et la mère de Marie.
- Ah ...! Et ils sont tout nus ?
- Bien sûr, car ils sont revenus au paradis terrestre.
- Ah !... Et qu'est-ce qu'ils se disent ?
- Eh bien, écoute !

Et alors j'entendis Joachim qui disait à Anne, sa femme : « Ne crois-tu pas que nous avons été fous de nous accoupler comme Adam et Eve, dans l'espoir d'avoir des enfants ? »

- Bien sûr, dit sainte Anne, puisque nous n'en avons jamais eu !
- Et que nous ferions bien de demander pardon à Dieu ?
- Bien sûr, dit Sainte Anne. D'ailleurs, je savais bien dès le premier jour, dans le fond de mon coeur, que nous recommencions la même bêtise !
- Alors ? Pourquoi n'as-tu rien dit ?
- Parce que c'était à toi de parler !
- Et moi, qui croyais te faire plaisir en te donnant des enfants ...
- Eh bien, tu vois !... Tu aurais bien mieux fait de me dire franchement ce que tu avais sur le coeur !
- Eh bien, désormais c'est fini. Je ne m'accouplerai plus jamais avec toi, et si Dieu veut te donner lui-même un enfant, il le fera directement ! C'est son affaire, ce n'est plus la mienne !
- Eh bien, je suis bien contente, dit Sainte Anne. Il me suffit que je sois tout près de toi, tout près de ton corps, voilà, comme cela... Et que tu sois pour moi non plus un époux de sang, mais un époux de pain.

Et je les vis tous les deux couchés ensemble, mais sans qu'ils soient unis comme ils le faisaient auparavant.

- Tu vois, dit saint Georges, c'est tout simple !

Et je dis à saint Georges :

- Oui, je vois ! Alors, c'est comme cela que Marie fut conçue sans péché ? Directement par la main de Dieu ?
- Exactement, dit saint Georges, sans aucune trace de péché.
- Ah !... dis-je : mais c'est très simple ! Eh bien, si j'avais su ça plus tôt ! Mais il m'aurait fallu trouver un homme aussi sage et saint que saint Joachim !
- Bien sûr. Mais il y en a beaucoup : le Diable n'a pas tout corrompu, tu sais, comme il le disait tout à l'heure pour se vanter ! Il a menti, comme d'habitude. Il exagère toujours. Il y a beaucoup d'hommes bons et droits sur la terre, mais ils sont ignorants de la pensée de Dieu ! Ils ont tous sur la bouche le bandeau qui les empêche de dire la vérité. Sinon, ce serait très simple, et tout serait comme au paradis terrestre.
- Oui, oui, je vois...
- Et alors, maintenant, tu comprends, me dit saint Georges : Anne a appris à Marie sa fille ce qu'il ne fallait pas faire. Et Joseph, de son côté, fut instruit par son père Jacob qui connaissait bien les Ecritures. Si bien qu'eux, ils n'ont pas fait la bêtise.
- Pas étonnant que Jésus soit né du Saint Esprit !
- Bien sûr !
- Ah si j'avais compris plus tôt !
- Et pourtant tu savais !... Ne sais-tu pas ton « Je vous salue Marie » ? ... Le fruit de tes entrailles est béni ... Ne sais-tu pas ton « Je crois en Dieu » : « Il a été conçu du saint Esprit, il est né de la vierge Marie... » ?
- Oui, oui, je sais...
- Eh bien alors ?
- Oui, mais je ne savais pas ce que cela voulait dire pour moi... Personne ne me l'avait expliqué. Bien sûr... Tout le monde a le bandeau sur la bouche, et surtout les curés !

Puis saint Georges ajouta : « Tu vas voir, je vais te montrer ce qui se passe aujourd'hui... »

Et il me sembla que je montais en avion. Je vis une immense campagne, des villages, des villes, des routes, des églises et leurs clochers, des chapelles, des couvents... Et j'entendis monter de la terre des chants, des litanies, des oraisons. Et il y avait des pèlerinages et des processions, des mariages et des sépultures. Et tout le monde y paraissait quand même

heureux d'y vivre, de travailler, même de peiner ; parce qu'il y avait la paix. Et voici que soudain, tous les diables que j'avais vus dans les enfers arrivèrent là dessus comme une nuée de sauterelles, comme une pluie de chauves-souris et de vampires. Ils entrèrent partout, dans les maisons, les magasins, les églises, les chambres, et surtout les cafés, les cinémas... Ils se glissèrent sous les habits des gens, dans les poches des hommes, dans les châles des femmes. Et alors, presque en un instant, toute cette belle campagne devint un champ de bataille où pleuvaient des obus et des bombes, où des soldats se tiraient dessus, se battaient, s'entretuaient avec des baïonnettes, s'éventraient avec des poignards. Les maisons brûlaient et les gens s'enfuyaient de partout, sans savoir où ils allaient, les uns emportaient quelques paquets, des valises et les autres n'avaient rien du tout, à peine de quoi se vêtir... Et tous pleuraient et gémissaient, ils avaient perdu toute joie de vivre, et devant la corruption de leurs chairs, sombraient dans la désespérance. Et les prêtres et les curés fuyaient aussi en grand désarroi : plus personne ne tenait tête aux armés de Satan. Les évêques étaient comme emmurés dans des tombes, et les papes ensevelis sous des monceaux de pierres... !

Et j'entendis Satan au-dessus de tout cela qui criait d'une voix forte :

- J'ai réduit la chrétienté en cendres et en poussière ! ...

Et ils riait à gorge déployée, et tous les diables riaient avec lui.

Et cette fois, il n'y avait plus personne, absolument plus personne pour le faire taire, pour lui fermer la gueule. Et il continuait à grande vitesse son ouvrage de destruction, d'anéantissement. Et je me mis à pleurer amèrement, c'était tellement triste !... Tellement désolant ! ... Et je me tournai vers saint Georges : « Mon bon saint Georges ! Pique-le, pique-le !... Tu nous as abandonnés ? ... Tu nous as abandonnés ?... » Et cette fois saint Georges me dit, remontant au ciel : « Bien sûr ! Ils ne veulent plus de moi !... »

Alors, je me tournai vers saint Michel et ses Anges en regardant désespérément vers le ciel : mais le ciel était noir et couvert de lourds nuages. Je ne vis personne. Et je criai : « Michel, Saint Michel, au secours !... » Et j'entendis comme venant de très, très loin, de très, très haut, la voix de saint Michel et des saints Anges : « Saint, saint, saint le Seigneur Dieu... » Alors je les appelai de toutes mes forces : « Saint Michel, vous tous les saints anges, nous avez-vous abandonnés ? » Et l'un des anges me répondit en leur nom à tous : « Bien sûr, puisque l'Eglise ne veut plus de nous ! Elle dit que nous n'existons pas, elle ne nous invoque jamais ! Qu'elle se débrouille toute seule ! »

Ah ! Mon Dieu, que c'était triste ! Alors je me tournai vers la Vierge Marie et je lui dis en pleurant : « Toi aussi tu nous as abandonnés ?... » Et elle me dit : « Vous n'avez fait aucun cas de toute la peine que j'ai prise pour vous. Personne parmi vous ne m'a honorée, ne m'a donné raison en imitant ma foi. Quand je suis venue pleurer sur votre terre, même des évêques m'ont rejetée ! ... Faites donc appel à Marx ! à Proudhon, à Lénine, à Mao tsé tOUNG, à Hegel, à Clemenceau pour voir s'ils viendront à votre secours ! Vous n'avez pas voulu de mon saint Rosaire, pour vous instruire des lois de la vie ! Eh bien adressez-vous à vos sexologues, pour voir ce qu'ils vont vous donner, et si le fruit de vos entrailles sera béni !... »

Mon Dieu ! ... Alors là, je vis que nous étions complètement et définitivement perdus ! Tous voués à la mort et à la corruption, sans remède, et que la Rédemption était comme anéantie !... Alors, je me tournai vers saint Joseph : « Et toi, Saint Joseph, si tu as protégé l'Enfant Jésus lorsqu'il était poursuivi par Hérode, pourquoi ne viens-tu pas à notre secours ?... » Et je criai de toutes mes forces : « Saint Joseph, saint Joseph !... » Mais saint Joseph ne répondait rien, rien de rien... ! Que faire ? A qui me vouer ? Qui appeler ? J'eus l'idée d'appeler les Apôtres : Saint Pierre, saint Jean, saint Jacques. Et ils vinrent effectivement tous les trois. Et je leur dis : « Allez me chercher saint Joseph ! » Il me semblait que seul saint Joseph allait pouvoir résister contre

les armées du Diable qui continuait à tout ravager sur la terre et dans l'Eglise. N'appelle-t-on pas saint Joseph « La terreur des démons » ?

- C'est vrai, dit Saint Pierre, car c'est par lui que tout a commencé.
- N'appelle-t-on pas saint Joseph le chaste époux de la Vierge Marie ?
- C'est vrai, dit saint Jean. Il fut mon modèle.
- Ne l'appelle-t-on pas le Patron de l'Eglise ?
- C'est vrai, dit Saint Jacques. Mais une Eglise qui ne met pas sa foi en pratique, qui se contente de l'entendre sans l'appliquer, est morte sur elle-même, comme vous le voyez aujourd'hui. Quel est celui, parmi les chrétiens, les prêtres, les évêques, les papes qui ait songé seulement une seconde à mettre en pratique la foi de Saint Joseph dans son amour pour la Vierge Marie, sa femme ? Saint Joseph n'a absolument rien à vous dire, vous n'avez qu'à l'imiter.

Et sur cette parole tout ce que j'avais vu s'envola comme des nuages qui se dissipent dans le vent, et je ne vis plus rien que le tableau de Saint Georges luttant contre le Dragon, comme si rien ne s'était produit.

Signé : Marie Joséphine Blanc

oooooooooooo

Ainsi se terminait, par une belle signature, le cahier de cette brave paysanne. Marguerite fut très impressionnée par ces pages saisissantes.

- C'est vraiment formidable, dit-elle. Il faut avoir toute la simplicité d'une femme de la campagne pour avoir rapporté tout cela avec la verdure du langage et la spontanéité de l'expression !
- Exact, dis-je, c'est la marque de l'authenticité. Tu vois le Seigneur n'a pas besoin d'un jargon théologique abstrait pour nous donner le sens de l'histoire et de la foi !

Il est vrai que Marguerite et moi, nous étions précisément dans les conditions idéales pour accueillir et comprendre ce message.

Nous passâmes donc nos quinze jours de vacances dans ce presbytère isolé du village par un jardin clos de hauts murs. L'air était diaphane, les montagnes scintillaient de neiges et de glaces éternelles. Nous vécûmes là notre paradis terrestre. Tout était merveilleusement simple, alors que notre peau se nourrissait de la lumière, nos yeux de la beauté de la création du Père, depuis les plus humbles fleurs jusqu'aux plus puissantes étoiles. Et nos esprits vivaient de cette parole toute simple : « Dieu a fait la femme vierge pour lui donner, selon son bon plaisir, une maternité digne d'elle, digne de la créature humaine, et conforme à la haute génération du Verbe fait chair !... »

Notre amour se nourrissait de cette foi toute simple, toute enfantine, accessible aux plus petits ; et cependant elle prenait, notre foi, une dimension sublime accordée aux dimensions mêmes de l'univers, de l'histoire, des Ecritures. Quoi de plus simple, quoi de plus direct, que de rompre avec le pacte qui conduit à la mort ?... Ce que nous vivions était-il un rêve ? - Non pas, mais c'est ce monde-ci qui se révélait comme un cauchemar atroce : la démonstration universelle de ce qu'il ne faut pas faire.

Mais mon propos n'est pas de raconter ici les moments merveilleux que nous avons vécu moi et Marguerite. Je dis seulement, qu'après ce jours d'apprentissage du bonheur, il nous fallut revenir dans la cité grouillante et désespérée des fils d'Adam.

oooooooooooo

Les 7 Culottes du Diable

7^{ème} Culotte

L'enlèvement de Marie, l'Égyptienne...

De retour chez moi, une lettre m'attendait dans ma boîte : je l'ouvris hâtivement.

« Mon cher ami,

J'ai achevé la traduction de ce précieux manuscrit du 4^{ème} siècle que je vous ai montré. Je n'ose vous l'envoyer par la poste de peur de quelque indiscretion. Venez donc me voir, nous en reparlerons de vive voix, et je vous le remettrai en mains propres.

Soyez assuré... »

Helme Vagalam

Je fourrai donc aussitôt cette missive dans la poche de mon veston, et je filai chez le professeur Vagalam. Frappant à son bureau, je reconnus sa voix chevrotante, toujours craintive : « Entrez.... » J'entrais donc. Il baissait la tête en avant, pour me reconnaître par dessus les verres de ses lunettes. Comme d'habitude, il était noyé dans un fatras de livres, de documents, sous un amas de paperasses...

- Mon Dieu ! ... C'est vous, dit-il... C'est vous, mon ami !...

Il se leva. Il courut vers moi et me serra dans ses bras. J'étais un peu étonné de cette démonstration presque excessive d'affection et de tendresse. Ce petit homme fragile était émouvant dans sa simplicité et sa faiblesse corporelle, alors qu'il était assurément l'un des cerveaux les mieux éclairés et les mieux documentés de notre époque.

- Ah, mon ami ! Vous voilà !... Combien j'ai désiré le moment de vous revoir, car vous êtes mon unique confident. Oui, sur terre, désormais, mon unique confident. C'est vous l'ami à qui j'ai dévoilé la torture secrète de mon âme, en ce monde si austère de la critique exégétique, où il n'y a plus ni amour, ni respect, ni estime de rien ni de personne... Si vous saviez dans quel enfer je vis ! ...

J'avais ce brave Tubidek, qui m'avait un jour confié ses souffrances sur les terres désolées de notre science analytique... Et savez-vous que notre cher Tubidek est mort ? Mort au cours d'un pèlerinage en Terre Sainte, au retour, sur les traces de saint Paul... Du moins dans la mesure où nous pouvons accorder quelque crédit au récit des Actes des Apôtres... Bref Tubidek est mort ! C'est désolant !... Vous savez comment ?

- Oui, dis-je, je sais...

- Un savant comme lui ! Un érudit de sa classe ! Mort d'une manière pitoyable ! Si encore le requin qui lui a sectionné les deux jambes d'un seul coup de dents, avait été plus gros ! S'il avait été de la taille de la « baleine » de Jonas, il aurait avalé dans sa gueule notre cher Tubidek tout entier, et nous aurions eu alors, quelle merveille !... la démonstration hautement scientifique de la possibilité existentielle de l'aventure de Jonas !... Quel dommage !... Il est vrai que Tubidek était beaucoup plus grand et plus fort que moi ! J'eus été à sa place, le requin m'aurait peut-être avalé tout rond et m'aurait ensuite vomi sur l'une des plages enchantées des Cyclades ! Qui sait ? J'aurais pu ainsi, pour la première fois de ma vie, prendre des vacances au soleil, car précisément mes vêtements eussent été digérés. Le professeur Rudolf-Willim van der Raüssbartackenwieschtz vient de publier un article très documenté dans la New

Interpretations holy Scriptures revue où il démontre que Jonas a été vomi tout nu par la baleine, en raison de la digestion de ses vêtements. D'où l'effet psychologique produit sur les habitants de Ninive.

- Vous croyez donc, cher professeur à l'historicité de Jonas ?
- Assurément en tant que chrétien ! L'Écriture ne saurait être révoquée en doute. Mais il faut s'accommoder aux esprits faibles qui refusent au Créateur du ciel et de la terre, au Dieu tout puissant qui a allumé le Soleil et les immenses galaxies de l'Univers, la possibilité de susciter un poisson assez gros pour ingurgiter un homme, alors que nous savons très bien qu'il existe encore aujourd'hui des cachalots dont la gueule peut abriter non pas un homme seulement, mais une vingtaine de bons gaillards !³ Je suis en train d'écrire une étude très approfondie de cette question pour démontrer que Jonas est un livre parfaitement historique. Je ne le publierai pas, bien sûr, car on me vouerait aux gémonies... Et pourtant savez-vous que lors de cette fameuse expérience du Kontiki, radeau qui traversa le Pacifique en 100 jours environ, survint autour de lui un énorme poisson qui dépassait la longueur du radeau de plus du triple ? Et ce radeau avait quatorze mètres de long !... Les hommes qui s'y trouvaient eurent alors très peur d'être engloutis tous ensemble avec leur embarcation par un seul coup de queue de ce monstre marin, de ce gigantesque animal !...
- Ah, tiens !
- Comment ? Vous ignoriez cet événement ? Mais c'est la réponse que j'attendais, moi, depuis trente ans, moi qui ai toujours cru à l'historicité de Jonas, tout comme notre Seigneur Jésus-Christ lui-même le dit sans ambiguïté : « Jonas est resté trois jours dans le ventre de la baleine. » La baleine : entendons le béhémoth marin, l'énorme bête, dont l'Écriture ne mentionne évidemment ni le genre, ni la classe, ni l'espèce, ni la variété, pour la bonne raison que Frédéric Cuvier n'avait pas encore écrit son « Histoire des Cétacés »... On sait aujourd'hui qu'il ne pouvait s'agir que du cachalot. Ah ! mon cher, il n'y a qu'à vous que je puisse faire de telles confidences, maintenant que notre cher Tubidek a été coupé en deux par le Béhémoth des abîmes.

Jusque là le professeur n'avait pas cessé de me tenir les deux mains, il n'avait pas encore achevé sa salutation.

- Oui, mon cher, bonjour, bonjour ! Et je suis très heureux que vous ayez répondu si promptement à mon petit mot.
- Eh bien, je l'ai trouvé ce matin même, en rentrant de vacances...
- De vacances ! Mon Dieu ! Vous trouvez le temps de prendre des vacances ! Alors qu'il y a encore tant de questions non résolues !... Moi, voyez-vous, il y a cinquante ans que je n'ai pas quitté ce petit bureau, si ce n'est pour aller consulter des bibliothèques. Pour étudier toutes les hypothèses, en montrer leur caractère difficile, voire l'improbabilité ; ou même parfois leur caractère fantaisiste, et même blasphématoire ! Que n'a-t-on pas inventé pour nier l'authenticité des Écritures, et mettre en doute les vénérables récits de la Bible !... Tenez : voici un article de l'éminent professeur Karl Wolffman von der Maüsbirtermienpstk, maître d'études à la Würfenkaüksiblenturgen-Scholl de Breslau. Il vient de prétendre que Goliath n'a pas été tué par une pierre lancée par une fronde, comme le dit pourtant l'Écriture explicitement, mais par une balle de tennis lancée par une raquette ; et non sur le front, mais dans les fesses ; pour la bonne raison dit-il que « Goliath tournait déjà le dos à l'ennemi ». Vous vous rendez compte ?.. Eh bien voilà, il faut fouiller les documents, consulter les anciens manuscrits, vérifier toutes les références, pour démontrer que ces hypothèses sont parfois arbitraires, pour

³ - Un cachalot de 18 m de long a une gueule de 6 m de long, 4,60 m de haut et 2,70 m de large, et avec cela une très petite langue, quasi incapable de mouvement, un peu comme chez l'oiseau.

ne pas dire saugrenues, ou même totalement imaginaires ! ... Alors qu'il serait simple, de prendre l'Écriture comme elle est, tout comme le faisaient nos pères.

- Mais alors, y a t'il quelque utilité dans toutes vos études ?
- Absolument aucune, ce que nous écrivons dans des revues ultra spécialisées ne peut être lu strictement par aucun fidèle ; ni par les infidèles, évidemment, qui, par principe se désintéressent de tout ce qui est religieux, de près ou de loin ! Chaque spécialiste ne poursuit que son idée personnelle et ne consulte jamais personne ; et ceux qui ne sont pas spécialistes ne lisent jamais ces choses qui sont tout à fait hors de leur portée, et qui ne les intéressent pas. Alors il reste seulement quelques correspondants d'hebdomadaires et de journaux qui sont payés pour lire et faire des comptes rendus... Ils lisent mal, ils comprennent mal, font des résumés qui trahissent, la plupart du temps, la pensée de l'auteur ; ils prennent pour argent comptant ce qui n'est avancé qu'avec les plus extrêmes précautions, comme de prudents projets pour des pistes de recherche... Aussitôt tout est déformé et amplifié par la contestation universelle et permanente, dont meurt notre civilisation. Où n'allons-nous pas nous arrêter ?... Ou irons-nous ne pas nous avancer ? ...

Tout à coup le professeur Vagalam se souvint que je lui parlais d'autre chose :

- Ah !... mais, où en étions-nous ? Que me disiez-vous ? Il me semble que je vous ai coupé la parole... Excusez-moi, mais comprenez que j'ai si rarement l'occasion d'avoir quelqu'un qui m'écoute, alors que j'aurais tant de choses à dire !...
- Je vous disais que je viens de passer quelques jours de vacances.
- Ah oui ! C'est cela !... Et où donc ?
- Au paradis terrestre.
- Heu... Comment dites-vous ?
- Oui. Enfin je veux dire dans les conditions psychologiques et naturelles du paradis terrestre.
- Oh, oh !... Les conditions psychologiques, dites-vous ?... Mais, monsieur l'abbé, en raison du verset 25 du chapitre second de la Genèse, ces conditions indiquaient qu'ils étaient nus tous deux, l'homme et la femme, l'un devant l'autre, et qu'ils ne rougissaient pas, c'est-à-dire qu'ils n'éprouvaient aucun sentiment de honte. Car il est avéré que la rougeur du visage est la manifestation physiologique du sentiment de la honte, cela ne fait aucun doute... Le texte est le texte ! Il implique évidemment pour le paradis terrestre une psychologie tout à fait transcendante à celle que nous connaissons en ce bas monde !... Vous n'allez pas me faire croire que vous avez vécu dans de telles conditions avec une femme ?...
- Si, justement !
- Eh bien alors !...

Le professeur Vagalam se laissa choir dans son fauteuil sous le coup de la suffocation.

- Ah bien !... Monsieur l'abbé... Ah, c'est bon ! C'est terriblement bon ! ... Si la chose est vraie ... Elle est vraie n'est-ce pas ?
- Oui, oui, je vous assure.
- Eh bien, nous tenons là, grâce à vous, la meilleure expérience que l'on puisse rêver pour démontrer concrètement que le Paradis Terrestre n'est pas un mythe ! Si vous pouviez prolonger, poursuivre cette expérience, elle apporterait un élément de libération fantastique, vous entendez ?... fantastique, non seulement pour l'exégèse, mais pour toute l'Eglise ! Il faut poursuivre hardiment, monsieur l'abbé ! Vous ferez un compte-rendu qui aura un impact retentissant, étourdissant, non seulement pour la science, mais pour la conscience chrétienne et humaine ! Nous vérifierons ainsi que l'Écriture ne nous a pas trompés, et qu'il en était effectivement bien ainsi avant la faute.

Il s'était relevé. Il gesticulait. Levait les bras au ciel : il exultait.

- Avant la faute ! Revenir avant la faute !... Mais c'est absolument formidable !... S'il m'était donné une femme avec laquelle je puisse, comme vous, participer à une telle expérience, je n'hésiterais pas un instant à quitter ce bureau, et même à brûler tous mes livres !... Avant la faute.... Vous vous rendez compte ?
- La faute, qu'entendez-vous par là, cher maître ?
- La faute ! Mais la faute dite originelle !
- Et comment la définissez-vous ?
- Comment ? Est-il besoin de le dire ? Le texte sacré n'est-il pas explicite sur ce point, disant, avec la pudeur qui s'impose en de telles matières, ce que tout homme de sens et toute femme tant soit peu intelligente, comprennent aussitôt ! S'ils couvrent leur sexe avec des feuilles de figuier, n'est-ce pas qu'ils ont péché par leur sexe ? ... Si, ensuite, la femme doit enfanter dans la douleur, n'est-elle pas punie par où elle a péché ? Tout le monde sait bien que la dite faute a été la profanation du sein virginal de la femme !... Que cette faute a été, plus exactement, la transgression de l'hymen, symbolisé dans la loi de Moïse par le voile qui fermait le Saint des Saints ? N'est-il pas évident que la faute d'Adam et d'Eve a été l'accouplement charnel en vue, ou non, d'une progéniture charnelle, dont Caïn fut le premier fruit taré, puisqu'il tua son frère.
- Je suis très heureux de vous l'entendre dire, cher maître.
- Comment ! qu'y a-t'il de nouveau ?
- Mais ne savez-vous pas que tout un courant de pensée tend à nous faire douter que le péché originel ait quelque rapport avec la sexualité ?
- Et avec la virginité, sans doute !... Quels sont les ânes qui disent cela ?

Le professeur Vagalam se mit à rire :

- Vous n'allez tout de même pas vous laisser influencer par des théologiens de salon, que dis-je, d'alcôve, pour ne pas dire de lupanar, qui n'ont même pas les capacités d'être canonistes !... Et plutôt à Dieu que de tels irréalistes fussent canonistes !... Ils nous diraient si le cierge pascal éteint est encore un sacramental, ou si l'eau bénite réduite dans une chaudière à l'état de vapeur garde encore sa bénédiction !... Voilà les questions qu'ils faut abandonner aux divagations de ces infortunés !... N'est-il pas évident que toute l'humanité est asservie à Satan ? Satan qui a « l'empire de la mort » : Hébreux 2/14, monsieur l'abbé !... Eve, séduite, va enfanter dans la douleur – douleur atroce, dit-on ! - des fils et des filles voués à la mort et à la corruption cadavérique. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle a refusé, avec Adam, refusé ! dis-je, à Dieu le Père, d'être l'initiateur de la vie dans son sein virginal ! Voilà comment Joseph et Marie comprenaient l'Écriture, pas une foi claire et simple ! Et voilà effectivement comment l'Écriture a été clarifiée, avec la plus grande évidence, par la génération sainte du Verbe fait chair !
- Je suis content de vous entendre, cher Maître !
- Ne m'appellez pas maître ! C'est lui le maître « qui éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde » ! Jésus a une maman vierge, et c'est tout. Je vous dis là ce qu'enseignaient les anciens Pères qui gardaient la foi des Apôtres, ni plus ni moins !... Marie, la mère de Jésus, qui n'a pas commis le péché d'Eve, a enfanté dans la joie et l'allégresse et non plus dans la douleur. C'est logique, non ?... Elle a gardé dans cette admirable maternité, la gloire de sa virginité intacte, selon le plan primordial, éternel, immuable, de la Sainte Trinité sur la nature humaine. Joseph, son époux, comprenait exactement l'ordre primordial du Père : de Dieu le Père, monsieur l'abbé !... Sainte Marie aimée et soutenue par un amour parfait, tout à fait chaste ! Il ne faut pas chercher ailleurs !
- Mais alors, cher maître, si vous croyez cela, pourquoi ne le dites-vous pas ?... Pourquoi ne l'écrivez-vous pas ?
- Mais, parce qu'on ne saurait le dire, ni l'écrire plus clairement que les Évangiles eux-mêmes !.. Lisez saint Matthieu et saint Luc : leurs deux premiers chapitres ! Dites-moi si

l'on peut parler plus clairement, plus simplement ! Marie, à l'Ange Gabriel : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ?... »

- Ah ! Mon Dieu, que je suis heureux de vous entendre !...
- Mais quoi ?... On dirait que je vous fait une révélation !... Ne dites-vous pas tous les jours votre Angelus, comme l'a prescrit à toute la chrétienté notre illustre pontife Alexandre VI ? Il s'y connaissait, celui-là, sur la sexualité et la virginité ! Croyez-moi. Il avait d'autant plus de mérite à garder la foi qu'il était loin de la mettre en pratique !
- Vous pensez donc ...
- Je pense ce que je dis et je dis ce qui est vrai ! Ou bien la foi a une application sur la génération humaine, ou elle n'est rien !
- Vous pensez cela, et vous ne le publiez pas ?
- Le publier ? Publier le « Je vous salue Marie », et le « Je crois en Dieu » ?...
- Oui, mais vous gardez le silence !
- A qui voulez-vous que je parle ? Je suis dans le même cas que saint Joseph, qui n'a rien dit sur les secrets divins dont il avait une expérience quotidienne, pour la bonne raison qu'il était entouré d'insensés et d'incrédules. Les chrétiens, par principe, connaissent les Evangiles ! Il n'y a rien à dire de plus !...
- Vous dites donc que les Apôtres et les Pères apostoliques...
- Bien entendu ! C'est cette foi-là qu'ils ont professée, c'est pour elle qu'ils sont morts martyrs ! Vous n'imaginez pas qu'ils auraient offert leur vie pour le christianisme social, ou pour l'engagement politique dont parlent aujourd'hui les évêques !... D'ailleurs cette foi a été vécue à Nazareth avant d'être proclamée dans le monde !... Quoi ! N'avez-vous jamais appris cela ?
- Eh bien oui, mais ...
- Oui mais, toujours « oui mais »... Voilà toute l'exégèse moderne : « oui mais... » On dit « oui mais... » à la parole de Dieu, et nous la rendons inefficace par notre incrédulité. Mais, attendez, j'ai écrit là dessus une étude pertinente qui a pour titre : « Le déviationnisme timoré de l'exégèse moderne ». Oh... c'est quelque chose ! Il y en a qui en prennent pour leur grade là dedans !... Mais elle ne sera publiée qu'après mon décès ; car si je mettais cela au jour, la sainte congrégation de la foi rallumerait ses bûchers pour m'y brûler, moi, et mes oeuvres !...
- Eh bien ça alors !... Je ne vous croyais pas si audacieux !
- Oh... ! non, non, non, je vous en prie ! Je suis tout le contraire d'un audacieux. Je suis d'une timidité excessive, morbide, malade, et heureusement que je ne suis pas né du temps des Néron, des Domitien, des Dèce ou des Dioclétien !... Mon âme est tout l'opposé de celle d'un martyr ! C'est pourquoi je tiens tout sous clé. J'évite d'envoyer des colis et des lettres par la poste. Je me méfie extrêmement de mes visiteurs, - sauf de vous ! - Et je camouffle soigneusement tout ce qui peut être compromettant. Jamais le fanatisme des négateurs n'a été plus grand qu'aujourd'hui : ce n'est plus seulement comme autrefois celui des foules ignares et aveugles, avides de carnage et de sang ! C'est celui des potentats et des dignitaires !

Le professeur Vagalam parlait avec une extrême volubilité et une fine ironie, toujours attentif à faire l'exégèse de son propre style, pour en arrondir les angles, avec un sourire, un clin d'oeil, d'un haussement d'épaules, un geste évasif... Il était trop intelligent pour se prendre tout à fait au sérieux. Il revint à la foi des Apôtres :

- En fait, dit-il, la vraie foi apostolique a été professée pendant toute la période des persécutions : c'est indubitable, notamment par ces nombreuses vierges chrétiennes qui préféraient les tortures et le glaive plutôt que de perdre la gloire de leur virginité dans un honnête mariage. Sainte Cécile, Sainte Lucie, sainte Agathe... Le pape saint Damase, qui a recueilli les Actes des Martyrs, était un historien sérieux, extrêmement pointilleux sur l'exactitude des faits. Dieu a illustré cette foi toute simple, mariale, dirions-nous, par

d'éclatants miracles. Foi que Bède le vénérable définit d'un mot : « Vera professio fidei virginitas ». Mais... après les persécutions... la foi apostolique s'est perdue dans les sables, on peut le dire, car elle s'est exilée dans les déserts de la haute Egypte, dans cette Thébaïde qui est loin d'avoir livré tous ses secrets... Et justement, tenez, nous arrivons enfin au sujet qui nous intéresse : ce pourquoi, précisément, je vous ai fait venir : vous communiquer le précieux document dont je vous ai parlé l'autre jour... Ah ! monsieur l'abbé, quel trésor ... !

Le professeur Vagalam revint à son bureau, s'assit, ouvrit un tiroir, y prit une clé grâce à laquelle il ouvrit un autre tiroir. Et de là, tout en retenant son souffle, il sortit la fameuse chemise de carton gris, qu'il ouvrit, pour y contempler le précieux manuscrit qu'il m'avait déjà montré :

- Venez voir cela, monsieur l'abbé, venez voir !...

Je m'approchai donc de lui, penché sur son épaule, je revis dans son plastique transparent, le fameux papyrus où l'écriture serrée, très belle, encore bien noire, recouvrait les feuillets jaunés par le temps.

- ... Quand je pense qu'une relique si précieuse m'est tombée entre les mains après avoir échappé à l'usure du temps, aux dents des rats, aux mites, aux charançons, aux incendies !... Quelle grâce ! Quelle bénédiction ! Quelle récompense !... Bref, vous savez tout cela. Je ne la sors pas de son plastique, vous comprenez. Passons tout de suite à la traduction, la voici :

Il me montra un cahier très ordinaire, de quelques dizaines de pages. Il le feuilleta rapidement. Il l'avait écrit soigneusement de sa main :

- Voyez, c'est pour vous, précisément, que j'ai recopié moi-même ma traduction sur ce cahier. Il y avait quelques mots effacés sur le bord du papyrus, je crois les avoir assez bien reconstitués... Dans mon édition critique, je justifierai mes reconstitutions personnelles par des notes et des références tout à fait exhaustives : il n'y aura rien à redire. Mais j'ai pensé que vous n'en aviez pas besoin du moment que vous n'êtes pas spécialiste.

- Oh ! non, non... ! fis-je.

- Vous avez raison : tous les spécialistes comme moi risquons de sombrer dans le gâtisme précoce. C'est la déformation professionnelle. C'est un risque à courir... ! Et puis, il faut de tout pour faire le monde de l'exégèse moderne. Maintenant si vous vouliez apprendre le Copte, vous pourriez lire l'original lui-même, infiniment plus savoureux que n'importe quelle traduction. Vous voyez donc le titre, là écrit dans l'original en caractères un peu plus gros que le reste du texte :

« Comment Marie l'Egyptienne fut enlevée au ciel. »

- Je vous ai dit, je crois, que cette Marie l'Egyptienne, dont il est ici question, n'est pas cette ancienne prostituée d'Alexandrie qui s'en alla expier ses fautes par une pénitence extrême du côté de Jéricho en Palestine, et qui mourut là, après avoir communié de la main d'un prêtre appelé Zosime. Non, c'est une autre Marie l'Egyptienne, dont la tradition sculpturale a gardé mémoire, en la représentant toute nue avec sa chevelure tombant jusqu'aux genoux. En ce temps-là, nous n'étions pas encore traumatisés par la pruderie excessive qui a infecté la conscience chrétienne sous les influences latentes du manichéisme toujours renaissant. On était simple et vrai... Bref, ce n'est pas là mon affaire. Moi, je vous confie un document... Vous le lirez et me le rapporterez, n'est-ce pas ?

Je le lui promis.

- Me permettez-vous, d'en faire une copie ? lui demandai-je.
- Ah !... Ca, ça...

Il hésitait beaucoup... J'insistai :

- Ce serait pour un usage strictement personnel.
- Je me méfie de toutes les copies, surtout faites à la main. Le papier imprimé, largement répandu dans le public, personne ne le prend au sérieux, mais une copie faite à la main... C'est un véritable détonateur.
- Un usage strictement personnel, je vous assure.
- Strictement personnel ? ... Alors, là, mon Dieu, j'accepte. Je ne voudrais pas vous priver de la compagnie de Marie l'Égyptienne !... Mais vous me promettez de n'en faire aucune publication ?... C'est sûr ?
- Je vous le promets. Ce texte d'ailleurs est votre propriété, et ce serait plus qu'une indécatesse, une malhonnêteté...
- Ce serait une profanation, monsieur l'abbé, que de laisser tomber ce pur joyau dans les kiosques de gare, parmi les romans policiers, les revues de mode, les innombrables magazines de vanité et de sottise !... Vous me promettez de ne pas le publier ?
- Je vous le promets.

Et effectivement, j'étais sincère, en lui faisant cette promesse. Mais après avoir lu ce qui suit, tout lecteur jugera lui-même que les réticences du professeur Vagalam étaient injustifiées. Il eut été déplorable de priver la culture et la conscience humaine d'un document que la Divine Providence avait protégé miraculeusement pendant tant de siècles - et davantage - pour qu'il soit précisément exhumé en notre temps.

oooooooo

Comment Marie l'Égyptienne fut enlevée au ciel.

En ce temps-là, la renommée de frère Paphnuce s'était répandue dans toute l'Égypte et même au delà des mers et des déserts. Innombrables les jours de sa solitude sous le soleil brûlant ! Innombrables les nuits de ses veilles sous les étoiles infatigables ! Depuis plus de quarante ans, il avait persévéré dans la prière et la pénitence, dans sa grotte de Miravallis, nourri du lait de ses deux chèvres, de la figue sauvage, de la sauterelle alourdie par le froid du matin, de la racine extraite du sable chaud, mais surtout rassasié des saints Livres qu'il méditait jour et nuit, et des précieux adages du Bienheureux Antoine.

Les foules venaient à lui, avides de ses pieuses exhortations, dont il ne multipliait jamais les paroles, pour éviter les pièges de la vanité. Beaucoup d'infidèles et même de chrétiens affadis, touchés par la grâce, se vouaient à la pénitence et à la solitude suivant son illustre exemple. Un jour, les prostituées d'Alexandrie, au nombre de plusieurs centaines se concertèrent toutes ensemble et dirent : « Que faisons-nous ici à vendre nos corps à la convoitise des paillards ? Levons-nous ! Allons vers frère Paphnuce, nous lui confesserons nos péchés, il nous les pardonnera au nom du Seigneur, et nous retrouverons notre dignité de femmes, si toutefois nous ne pouvons retrouver notre intégrité de vierges ».

Elles arrivèrent ainsi à Miravallis, sous le sac et la cendre, les pieds ensanglantés en raison de leur longue marche sur le sable brûlant du désert, présentant ainsi à frère Paphnuce le témoignage le plus authentique de la véritable pénitence.

Frère Paphnuce fut émerveillé de la puissance de la grâce de Dieu qui était allé quérir non plus la brebis garée, parmi les cent, mais des centaines parmi des milliers. Il les accueillit en leur demandant pardon de n'être pas allé les chercher lui-même. Il multiplia pour elles le lait de ses chèvres, l'eau de sa cruche, le pain de sa huche, et les paroles de consolation et d'espérance en les assurant de la miséricorde de Dieu à l'égard de toutes ses créatures, et en les invitant à devenir, par le saint Baptême, les filles bien-aimées de ce Dieu qui voulait être leur Père. Elles furent tellement touchées par la grâce divine, que le plus grand nombre d'entre elles demeura au désert dans les environs de Miravallis, groupées par petits ermitages, de deux, trois, ou davantage, selon leurs préférences et leurs amitiés particulières.

A l'école de frère Paphnuce, elles se mirent assidûment à l'étude des saintes lettres et apprirent à chanter les louanges de Dieu par toute l'ordonnance du Saint Office. Le désert refleurit, car elles cultivaient des racines pour leur nourriture et des fleurs pour l'agrément de leurs yeux et de leur odorat, et leurs voix devenues de jour en jour plus claires et plus cristallines remplissaient le silence des solitudes. D'autres revinrent à Alexandrie pour porter témoignage de ce qu'elles avaient vu et entendu, si bien que, de lune en lune, l'essaim des admiratrices et des disciples de frère Paphnuce grossissait énormément et bourdonnait autour de lui comme une ruche laborieuse.

Frère Paphnuce rendait grâce à Dieu de toutes les merveilles de la grâce réconciliatrice à l'égard de ces femmes si pleines de bonne volonté, et si désireuses du Royaume de Dieu, mais il craignit que sa vocation à la solitude ne fut gravement compromise. C'est pourquoi, ayant jeûné pendant huit jours, il invoqua le Seigneur :

« Seigneur que veux-tu que je fasse ? Ne suis-je pas, moi aussi, de chair et de sang ? Et ne crois-tu pas que la présence de toutes ces femmes autour de mon ermitage, ne risque de réveiller en moi le feu de la convoitise que j'ai mis si longtemps à éteindre ?... Aie pitié de moi, Seigneur, sauve mon âme !... Ecarte de moi les tentations de l'orgueil et de la luxure ! Délivre-moi de l'esprit de vanité et de fornication ! J'ai dit et maintenant appris à ces femmes, qui sont devenues tes filles, tout ce que j'avais à leur dire. Maintenant c'est toi que je veux servir, toi seul, Seigneur ».

Le Seigneur entendit favorablement la prière de frère Paphnuce. Et il lui parla comme autrefois à notre père Abraham, et lui dit : « *Lève-toi et va dans le pays que je te montrerai !* »

o o o o o

Dès le lendemain, bien avant le lever du jour, et dans le plus grand silence de la nuit, alors que toutes ses disciples avaient achevé les matines, et prenaient un légitime repos, il prit son bâton et s'enfonça dans le désert, tournant le dos à l'Etoile Polaire et remontant les rivages enchantés du Nil. Il marcha longtemps, longtemps. Il passa auprès des temples majestueux que les Pharaons du temps passé avaient élevés à leurs idoles, et il dit en son cœur : « O toi, Père Dieu vivant et vrai ! Qu'allons-nous faire, nous, pour honorer ton Nom ? Ce sont nos corps qui seront tes temples vivants, et le lieu de ta gloire ! »

Lorsqu'il n'eut plus de nombre pour compter ses pas, et qu'il eut perdu le souvenir des jours qui le séparaient de Miravallis, il arriva au lieu où le fleuve se divise en deux grands bras. Et comme il ne savait pas lequel suivre, il s'arrêta. Il s'était assis sur une pierre brûlante et il méditait. Le soleil était éclatant, très élevé dans le ciel. Et l'ange du Seigneur lui parla et lui dit : « Laisse-là ton bâton, et jette-toi dans les eaux du fleuve ; traverse-le à la nage et va sur l'autre rive c'est là-bas que le Seigneur ton Dieu t'a préparé le lieu de ton repos. » Il obéit aussitôt, et se jeta tout nu dans les eaux du fleuve et le traversa à la nage ; Lorsqu'il fut sur l'autre rive il se

sentit tout revigoré et vivifié par ce baptême dans l'onde limpide. Mais le soleil était tout aussi ardent sur cette rive que sur l'autre, et comme il n'avait plus son manteau pour s'en protéger, voici qu'en quelques jours seulement sa peau devint brune comme la pierre d'onyx, ou mieux encore, colorée comme la pierre de sardoine. Un grand silence régnait en ce lieu, rompu seulement, de temps à autre par le chant d'un oiseau au vol rapide, au plumage comme l'arc-en-ciel. Frère Paphnuce se réjouissait et rendait grâce à Dieu d'avoir eu le courage de traverser le grand fleuve à la nage pour trouver en cette nature totalement vierge la solitude la plus idéale que l'on puisse rêver.

Il chemina pendant de longues heures sur les dunes boisées de térébinthes, de cyprès, d'arbres à encens, de résineux odoriférants, d'arbustes chargés de fruits qu'il n'avait jamais vus, dont la saveur était exquise. Ces collines étaient aussi couvertes de genêts dorés, parsemées de fleurs aux corolles opalines, ici des taillis ombreux, là des clairières voluptueuses. Les ruisseaux couraient dans les creux du terrain, en murmurant leur chanson très douce. Il s'y baignait les pieds. Il étanchait sa soif tout en demeurant dans une perpétuelle action de grâce. Il arriva près d'une importante rivière, dont les eaux vertes ou bleues ou même mauves et violettes, suivant les remous et les fonds de son lit, lui parlaient des solitudes mystérieuses où elles prenaient leur source. L'Ange du Seigneur l'encouragea et lui dit : « Remonte ce cours d'eau ». Il le fit. Sa marche dura des jours et des jours. Il cheminait le long des rivages enchantés de cette rivière, tant que le soleil éclairait devant lui le lieu de ses pas. Il s'arrêtait la nuit, veillant et priant, les bras tendus vers les étoiles, chantant les matines sonores et recevant sur sa peau le rafraîchissement de la rosée matinale.

Il arriva que le lit de cette rivière se resserra et qu'elle devint un torrent qui bondissait en puissants rapides sur les roches moussues. Il dut se hisser parfois sur de hautes pierres polies par les eaux bruyantes, se frayer un passage sur l'une ou l'autre rive, parmi les herbes hautes, les buissons épais, les troncs de saules et d'aulnes qui se pressaient tout au long des rives verdoyantes. Il déboucha enfin sur un lac parsemé de lotus, irisé par le vent, irradié par le soleil, qui alimentait, tel un vaste réservoir, le cours d'eau qu'il avait remonté pendant des jours et des jours. Ce lac n'était pas très grand. Il estima son diamètre à trois mille pas, peut-être, et dix mille son pourtour. Une falaise de hautes roches blanches et roses dominait sa rive occidentale. Elle était, à son pied, percée de plusieurs grottes, par lesquelles se déversait, depuis les profondeurs de la terre, les eaux qui remplissaient le lac, et qui ensuite dévalaient jusqu'au Nil lointain. La rive orientale était adoucie par des plages et des roseaux, et de là, le sol boisé s'élevait graduellement vers le midi pour rejoindre le sommet de la falaise occidentale. Ce lieu était d'une beauté souveraine, et frère Paphnuce rendit de longues actions de grâce à Dieu pour lui en avoir montré le chemin ; et il priait et se préparait ainsi, à voir sa Face dans une solitude si profonde qu'il lui semblait rejoindre celle d'Adam avant la création d'Eve.

Il entreprit donc de faire le tour du lac, afin d'explorer le domaine merveilleux que le Créateur du ciel et de la terre lui avait préparé depuis des temps et des temps. Il s'engagea sur la rive orientale qui offrait à ses pas un passage plus aisé. Il s'avança ainsi sur une plage de sable étincelant de paillettes d'or ; et voici qu'en foulant ce sable si doux à la plante de son pied, quelle ne fut pas sa surprise d'y découvrir des traces assurément humaines d'une grâce et d'une légèreté non pareilles. Son coeur battit ! Son sang ne fit qu'un tour ! « Il y a quelqu'un ici », se dit-il. Il ne se trompait pas, car à peine eût-il détaché son regard de ces empreintes fort troublantes, il vit, face à lui, sortant des roseaux, une femme d'une beauté encore plus grande que celle de la nature qui l'entourait, bien plus grande, mille fois plus grande que celles de toutes les pieuses prostituées d'Alexandrie qui l'avaient rejoint au désert près de Miravallis... Cette femme se montrait à lui toute nue, avec sa grande chevelure, dont les nattes brunes et brillantes se croisaient sur ses épaules et contournaient ses seins.

Notre frère Paphnuce fut sidéré et comme ébloui, le temps de réciter un « Miserere ». Il eut alors une grave hésitation de conscience : il ne pouvait douter de l'objectivité de ce qu'il voyait, et il ne pouvait douter non plus de l'authenticité de l'appel d'En Haut, qu'il avait reçu pour se rendre en cette solitude. Dieu ne lui avait-t-il pas donné des forces inouïes pour franchir les déserts, se frayer un chemin dans les taillis et les forêts, escalader les roches moussues et glissantes, triompher des cascades et des tourbillons ?... Ce n'était pas en vain qu'il était parvenu sain et sauf en ce lieu qui lui semblait le bout du monde ! Alors, après avoir ajouté un De profundis au Miserere, il pria en disant : « Est-ce bien toi, Seigneur, qui m'as conduit jusqu'ici ? » Il ferma donc les yeux pour descendre en lui-même et discerner la pureté de son intention, selon la doctrine répandue comme la rosée du ciel dans les adages du bienheureux Antoine ! Oui, ses intentions étaient pures, sans aucun doute !... Alors il rouvrit les yeux. Il vit que la femme qui venait de sortir des roseaux, s'était approchée de lui, et que ses pieds délicats foulèrent posément le sable doré. Elle avançait au devant de lui, bras ouverts, visage souriant ; son regard était loyal ; ses yeux bien dessinés, ses pupilles très brunes l'assuraient qu'il n'avait rien à craindre. Frère Paphnuce, alors, - comme il l'a raconté à ses disciples privilégiés - reçut une curieuse grâce du Très-Haut : il lui sembla que tout son être intérieur se retournait comme un vieux vêtement que l'on dépouille, et qu'une sorte de carapace éclatait en lui, se pulvérisait en lui. Il se frotta les yeux, disant : « Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit caelum et terram... » (En grec, car il priait habituellement en grec dans ses prières spontanées). Non, ce n'était pas un rêve, c'était la réalité, plus belle, mille fois plus belle que tout ce qu'il avait pu contempler comme beautés pendant les quarante neuf ans, sept mois et deux semaines, trois jours et quatre heures, qu'il avait passés dans sa grotte de Miravallis.

Cette contemplation de la réalité objective avait été si prenante et saisissante qu'il en avait oublié qu'il était nu. Il finit tout de même par s'en souvenir, et il se rappela qu'il avait laissé son manteau au bord du Nil à de nombreux jours de marche. Il n'était plus question de retourner le chercher : « C'est bien, se dit-il, c'est plus franc ! » Et il se souvint de cette parole du Seigneur qu'avait rapporté le bienheureux Clément dans ses Stromates : « Je reviendrai lorsque vous foulerez aux pieds le vêtement de la honte. »

Cependant, au devant de lui, sur la plage de sable parsemé de paillettes d'or, alors que les oiseaux de Paradis voltigeaient autour de sa tête si aimable, que la brise se jouait dans sa chevelure, que le ciel éclatant de midi faisait miroiter la peau de ses épaules et de ses seins, de ses hanches, de son ventre, et de ses admirables jambes, cette femme s'approchait toujours d'un pas très lent, ses bras ouverts, ses mains merveilleuses tendues vers lui, comme pour l'apaiser, l'accueillir avec une infinie douceur. Frère Paphnuce avait surmonté pendant ses longues veilles, toutes les puissances infernales alliées aux convoitises charnelles ; sa persévérance, sa foi, sa constance, sa patience, ses jeûnes assidus, ses combats intrépides, ses victoires recevaient en ce moment, à cette heure précise, la grâce insigne de regarder sans aucun trouble l'ouvrage le plus merveilleux du Créateur du ciel et de la terre. Alors que son âme était follement éperdue d'admiration, ses sens demeuraient dans une paix sereine, et c'est là que, retrouvant l'équilibre des premiers commencements, il eut la certitude que c'était bien l'Esprit de Dieu qui l'avait poussé en ce lieu tout empreint de la bénédiction céleste.

« J'y suis, j'y reste », se dit-il.

Et alors, ô surprise, à peine avait-il pris cette décision, qu'il s'entend appelé par son nom ! Une voix d'une douceur et d'une chaleur exquises l'interpellaient et l'invitait à la fois :

- Paphnuce, mon frère bien-aimé !
- Comment me connais-tu ma soeur si belle et si bénie de Dieu ? répondit-il.
- Ta renommée m'a été apportée jusqu'ici par les oiseaux migrateurs, qui chaque année, lorsque revient la saison des pluies, m'ont parlé de ta grâce et de ta piété, et surtout de

ta charité, dont tu as si bien entouré mes soeurs malheureuses venues vers toi pour se faire guérir et consoler. Je pensais depuis longtemps que mon Epoux Céleste, le Verbe de Dieu fait chair, t'enverrait jusqu'à moi ! Et te voici aujourd'hui, surgissant des eaux vives du fleuve bouillonnant, tel Ulysse jeté sur les rivages de Nausicaa par les flots impétueux de la mer. Que tu es beau, que tu es délicieux, mon frère Paphnuce, alors que ta chevelure ruisselle de mille perles brillantes qui descendent aussi sur ta barbe parfumée ! Et voici que ta peau est forgée comme un bronze inaltérable au creuset de la lumière solaire et des frimas des nuits étoilées, et te voici revêtu de la vie incorruptible ! Pour moi tu es le messager du Christ, le fils de la vierge immaculée ! N'aie aucune crainte, car je vénère ton corps comme je vénère le sien : car ton corps n'est plus disloqué par les vices, mais il est recréé et fortifié par le Saint Esprit de Dieu !...

Mais le frère Paphnuce qui prenait toujours le temps de la réflexion et de la prière, et dont l'humilité était si grande qu'il acceptait toutes choses, les éloges et les injures avec une paix égale, leva les mains pour attirer sur cette vierge souverainement belle, les plus formidables bénédictions de la Sainte Trinité, en même temps que pour la tenir à distance de lui encore quelques instants :

- Le Seigneur Jésus-Christ ne m'a pas révélé ton nom, lui dit-il.
- Je m'appelle Marie, dit-elle. Si je porte le nom de l'admirable mère de Jésus, c'est que je partage sa foi.

A ce Nom béni de la plus bénie entre toutes les femmes, frère Paphnuce ressentit dans ses os le frémissement de l'enthousiasme divin et la joie sublime de l'Esprit Saint :

- Alors, Marie, lui dit-il, tu peux t'approcher de moi, car je suis tout à fait certain maintenant que je suis venu jusqu'à ta pieuse retraite poussé par l'Esprit de Dieu, et non pas par quelque désir de la chair et du sang. Je ne savais pas que mes pas me porteraient vers toi, vierge parfaite, vraie fille du Père, temple vivant de son Esprit !

Marie l'Egyptienne alors s'approcha de frère Paphnuce, tout comme il l'a raconté à ses disciples privilégiés. Elle se mit à genoux devant lui, en lui disant :

- Ce n'est pas devant toi que je me mets à genoux, mais devant le Christ vivant en toi !

Puis elle saisit, en ses mains admirables le sexe de frère Paphnuce, et le baisa avec le plus grand respect. Elle reprit ainsi le geste du serviteur d'Abraham qui avait pris le sexe d'Abraham son maître pour lui jurer fidélité. Déjà, à cette époque, frère Paphnuce avait acquis une parfaite maîtrise de lui-même, et le sens éminent de la sainteté de toutes les oeuvres de Dieu - et tout spécialement de son corps, qui exhalait, comme un parfum suave, la bonne odeur de Jésus-Christ. Puis, Marie l'Egyptienne lui dit :

- Je vénère en toi les sources de la vie, consacrées au Dieu vivant !

Puis elle se releva. Frère Paphnuce ressentit alors en tout son être une joie immense : il se sentit totalement réconcilié dans sa chair avec Dieu le Père, dans le Christ, par l'Esprit Saint. Il sut que toute trace de péché était en lui effacée ; et dans ce même instant, il obtint une révélation exacte de la grandeur et de la beauté intérieure de Marie l'Egyptienne, et de son incomparable dignité virginale.

- Marie, lui dit-il, ma soeur bien-aimée, tu es vierge et bénie de Dieu et des anges ! Tu as consacré ton corps à l'Esprit Saint dès ta jeunesse pour qu'il soit son temple immortel. N'est-il pas vrai ?
- C'est vrai, dit Marie l'Egyptienne
- C'est bon, c'est bien, dit frère Paphnuce. C'est bon, c'est bien. Je vois que Dieu a eu bien raison de dire que tout ce qu'il a fait est très bon.

A son tour, il s'inclina profondément devant Marie l'Egyptienne. Il déposa un baiser plein de douceur sur ses seins, comme sur les reliques de l'autel. Puis il se mit à genoux et s'apprêta à baiser pareillement la porte du sanctuaire, fermé par le voile et ombragé par la toison très douce. Et il professa ainsi sa foi devant Marie l'Egyptienne :

- Marie, lui dit-il, ton nom est celui de la mère admirable du Christ saint et bienheureux ; elle qui a enfanté dans la joie et l'allégresse, dans la gloire de sa virginité, le vrai fils de l'homme ! Je vénère en toi l'Arche de l'Alliance de Dieu et des hommes, et le sanctuaire du Dieu vivant, où sera sanctifié le Nom du Père, dans son royaume !

Et il déposa un long baiser sur la porte dont il convient de garder les montants. Et le corps de Marie l'Egyptienne, parfaitement harmonisé avec toute la nature, ouvrage des mains de Dieu, exhalait un parfum plus suave que celui des roses et des lys et que toutes les fleurs de la terre.

Lorsque le frère Paphnuce eut ainsi vénéré le lieu très saint de la vie, comme le prêtre honore de ses lèvres l'autel, où il offre le sacrifice eucharistique, comme aussi l'on honore les saintes plaies du Crucifix, il se releva, tout rempli d'admiration et d'émerveillement et le coeur débordant d'action de grâces à l'égard de Celui qui a fait ciel et terre. « Non, se disait-il en lui-même, il n'y a rien à ajouter ni rien à retrancher à l'oeuvre de Dieu ! »

Alors Marie l'Egyptienne prit la parole :

- Mon frère bien-aimé, veux-tu te restaurer en prenant quelque nourriture pour réparer tes forces ?
- Non, ma soeur bien aimée, répondit frère Paphnuce. Avant de prendre quelque nourriture ou repos que ce soit, il nous faut tout d'abord rendre grâces à Dieu, et lui offrir nos corps en oblation, pour qu'il accepte d'en faire la résidence de sa gloire. Lorsque nous aurons achevé cette prière, nous verrons si nous aurons encore besoin de nourriture ou de repos.
- Comme je suis heureuse de t'entendre, mon frère bien-aimé ! Eh bien, puisque le Soleil commence à descendre vers l'Occident, je pense qu'il serait bon de chanter les vêpres. Je vais chercher ma lyre.

Elle s'éloigna en courant, avec une légèreté extrême, et ses pieds délicats semblaient à peine effleurer le sable doré. Sa grâce était inimaginable. Elle disparut dans les roseaux. Et alors que frère Paphnuce murmurait en son coeur : « Que tes oeuvres sont admirables, Seigneur, et combien sont profonds tes pensers... » et aussi : « Vers ton Temple sacré je me prosterne, pénétré de ta crainte... », et qu'il était éperdu de joie céleste, elle revint, tout en faisant résonner les cordes de sa lyre.

Frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne entonnèrent les vêpres du jour. Ils les chantèrent en hébreu, en grec et en latin, pendant que le soleil enflammé descendait dans les rougeurs de l'Occident. Avant que la nuit soit totale, ils chantèrent les Complies, en latin, en grec et en hébreu. Et lorsque toutes les étoiles furent allumées dans le ciel, ils entonnèrent les puissantes Matines :

- « Venez, crions de joie pour le Seigneur !
- « Acclamons le Rocher qui nous sauve !
- « Allons au devant lui en actions de grâce !
- « Au son des musiques acclamons-le !... »
- (...)

Toute la nuit ils prièrent ainsi, les bras levés vers le ciel, vers les profondeurs des espaces, vers l'immensité de l'univers, où sont allumées tant de sphères ardentes, toujours fidèles sur leur route cyclique. Ils dirent ainsi le psautier des anciens pères, les cantiques de David et de Salomon, les cantilènes de Coré, les plaintes d'Asaph. Et ils ajoutèrent aux antennes des matines remontant aux patriarches et aux prophètes, plusieurs hymnes nouveaux qui exaltaient le Christ Jésus, fils de vierge, ressuscité et bien-aimé ! Puis, lorsque l'aube orientale souffla sur eux les brises annonciatrices du jour, frère Paphnuce improvisa un répons solennel d'adoration et d'action de grâces, et Marie l'Egyptienne l'accompagnait sur sa lyre et répétait ensuite les strophes aux volutes légères en les ornant de sa voix claire comme du cristal. A mesure que la lumière devenait plus précise, et que les couleurs se rallumaient sous l'aurore aux doigts de rose, les oiseaux se rassemblèrent auprès d'eux, cachés dans les roseaux, perchés sur les branchages, et chantèrent eux aussi, non pas confusément, mais dans un ordre admirable. Et toutes les bêtes de la forêt s'étaient approchées, et se tenaient à la lisière des grands arbres, attentives, alors que les grands fauves demeuraient dans l'épaisseur des taillis et élevaient la voix comme des orgues puissantes.

Lorsque le soleil se leva, irradiant la haute falaise occidentale d'un or éclatant, frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne entonnèrent ensemble la grande acclamation au Christ, Verbe de Dieu, Maître de Justice, seul Très-Haut, seul très saint, assis à la droite de Dieu le Père dans l'amour de l'Esprit éternel. Ils le supplièrent de dissiper les ténèbres du monde, et d'achever la pleine réconciliation et la rédemption de toute chair. La première heure arriva, où le soleil déjà haut sur l'horizon, resplendit de toute blancheur. Puis l'heure de Tierce, qui éclate déjà comme le feu de l'Esprit Saint, et réchauffe le cœur des fidèles. Et la sixième heure, où le plein midi écrase de ses chaleurs les herbes, les insectes, les feuillages et la terre nue, et les rochers brûlants. Et frère Paphnuce et Marie l'égyptienne, toujours debout, les bras levés, adoraient dans une louange et une acclamation solennelle à la gloire du Dieu vivant: « Dieu est lumière, Dieu est amour ».

Le bonheur et l'allégresse de frère Paphnuce et de Marie l'Egyptienne furent immenses et dépassaient tout ce que l'on peut dire, comme il l'a si bien attesté lui-même auprès de ses disciples privilégiés.

Lorsque le soleil eut dépassé le milieu de sa course, et que la chaleur fut devenue tellement accablante que les bêtes des forêts, tapies sous le feuillage, haletaient, vautrées sur la fraîcheur du sol humide, frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne, toujours debout sur le sable étincelant de paillettes d'or, chantaient encore à haute voix. Et comme ils avaient achevé le psautier en hébreu, ils le recommencèrent en grec, afin que tous les peuples de la terre, qu'ils soient Juifs ou Grecs, fussent illuminés et réchauffés par la divine parole de Dieu.

Toutefois, en arrivant au psaume 50 où le prophète David dit : « Asperges me Domine, et mundabor, lavabis me et super nivem dealabor... », frère Paphnuce s'interrompt et dit :

- Ne crois-tu pas, ma soeur bien aimée, que nous pourrions, sans offenser le Seigneur notre Créateur et Père si bienveillant, nous tremper dans cette eau limpide, pour nous rafraîchir un peu ? Car cette eau est une belle et douce créature qu'il a faite pour nous, de sa main, et elle a été sanctifiée dans le Jourdain par le corps très saint de Jésus ; elle nous a purifiés de toute faute dans le saint Baptême, et elle pourrait aujourd'hui même nous apporter un puissant réconfort et une grâce de Dieu.

Marie l'Egyptienne répondit :

- Paphnuce, mon frère bien-aimé tes paroles sont douces comme le miel, suaves comme le rayon de miel. Je suis bien assurée, moi aussi, que Dieu notre Père, si plein de tendresse, ne sera nullement offensé de nous voir nous baigner ensemble dans cette

eau. Tout au contraire, il s'en réjouira fortement avec nous. Je pense que ta proposition est bonne et que nous ferions bien de l'accomplir ».

Aussitôt Marie l'Egyptienne déposa sa lyre et plongea à la suite de frère Paphnuce, dont les bras puissants et les jambes musclées traçaient déjà dans les eaux un sillage étincelant. Ils traversèrent le lac à la nage. Ils se reposèrent un instant sur l'autre rive, sous la grande falaise occidentale, sur l'un des gros blocs tombés là depuis des siècles innombrables et polis par les saisons, tout près des grottes béantes qui déversaient dans le lac les eaux des abîmes. Là, assis côte à côte, ils évoquèrent ensemble tous les passages des saintes Ecritures où le Verbe de Dieu fait chair s'est trouvé au bord des eaux : la pêche miraculeuse, la tempête apaisée, sa marche sur le lac de Tibériade, et cette autre prêche miraculeuse, après sa résurrection où Pierre, encore timide, n'osa pas se présenter tout nu devant son Seigneur et Sauveur de sa chair. Ils évoquèrent aussi le passage de la Mer Rouge par les hébreux, l'engloutissement de Jonas, et les quatorze jours pendant lesquels saint Paul, qui portait l'Evangile aux nations, affronta les fureurs de l'ouragan parmi les terreurs de tous les passagers de son navire. Puis ils revinrent à la nage jusqu'aux sables dorés où ils étaient restés debout depuis la veille, les bras levés vers le ciel.

Il était de nouveau l'heure des vêpres et ils s'apprêtaient à recommencer l'office pour le jour suivant, lorsque frère Paphnuce dit :

- Ne penses-tu pas, ma soeur bien-aimée, si cela n'outrage pas tes faibles forces de femme, que nous ferions bien de rester ainsi dans la prière pendant sept jours, en mémorial des sept jours de la création de Dieu ?
- Amen, répondit Marie l'égyptienne.

Et aussitôt frère Paphnuce entonna les vêpres sur le ton que lui donnait Marie l'Egyptienne avec sa lyre.

Et ils adorèrent ainsi sept jours et sept nuits, les bras levés vers le ciel, chantant chaque jour tout le psautier, en hébreu, en grec et en latin ; ils chantèrent aussi, jour après jour les quatre évangiles en grec, en latin et en copte, leur langue maternelle à tous deux. Ils savaient en effet par coeur toutes ces divines paroles. Ils ajoutèrent aussi, selon les jours, telle ou telle épître de saint Paul, et les autres épîtres du Nouveau Testament. Toutefois, après le milieu du jour, lorsque la chaleur était si accablante que les bêtes des forêts haletaient, tapies sous le feuillage, vautrées sur la terre humide, ils prenaient un peu de repos en traversant le lac à la nage, pour séjourner un instant côte à côte, en devisant, assis sur l'un des gros blocs tombés de la falaise occidentale, puis ils revenaient sur la petite plage de sable doré, comme ils l'avaient fait le premier jour.

Lorsque les sept jours et les sept nuits furent achevés, frère Paphnuce dit à Marie l'Egyptienne :

- Ne crois-tu pas, ma soeur bien-aimée, si cela n'outrage pas tes faibles forces de femme que nous ferions bien de prolonger ainsi notre prière pendant quarante jours en mémorial des quarante jours que Jésus a passés dans le désert pour nous délier des filets du Diable ?
- Amen, dit Marie l'Egyptienne.

Et elle donna aussitôt le ton sur sa lyre, et le frère Paphnuce entonna les vêpres, les bras levés vers le ciel. Ils chantèrent ainsi tout l'office pendant quarante jours et quarante nuits, dans les trois langues sacrées, en ajoutant des hymnes et des cantiques, pour que tous les hommes soient amenés à la vraie repentance, à la connaissance de la vérité et qu'ils soient sauvés.

Lorsque les quarante jours furent achevés, frère Paphnuce dit à Marie l'Égyptienne :

- Ne crois-tu pas, ma soeur bien aimée, qu'il serait bon de prolonger ainsi notre prière, si cela n'outrage pas tes faibles forces de femme, pendant neuf mois, en mémorial des neuf mois pendant lesquels le Verbe fait chair a séjourné dans les entrailles bénies de Marie sa vierge mère?
- Amen, dit Marie l'Égyptienne.

Et elle s'apprêtait à donner le ton à frère Paphnuce, en frappant de ses doigts agiles les cordes de sa lyre, mais voici que soudain deux anges s'approchèrent d'eux et leur dirent :

- Nous vous saluons, fils et fille bien-aimés de Dieu ! Gardez-vous de surpasser les forces humaines. Maintenant que vous allez prier ainsi pendant neuf mois, en souvenir de l'Incarnation du Verbe notre bien-aimé Seigneur, il vous sera utile de prendre quelque nourriture, si vous le voulez bien.

Et effectivement les anges n'avaient pas les mains vides, mais l'un portait un plateau en argent ciselé, et l'autre une outre en cuir de bélier, décorée de rubis et peinte de vermillon, avec un gobelet d'or pur. Sur le plateau d'argent il y avait des poissons grillés, un rayon de miel et des galettes d'orge ; et dans l'outre un vin délicieux que l'ange leur versait dans le gobelet d'or.

Frère Paphnuce et Marie l'Égyptienne remercièrent les bons anges de Dieu de leur délicate attention à leur égard en disant : « D'où nous vient cet honneur, nous qui ne sommes que poussière et cendre, d'être ainsi visités par des messagers célestes ? » Et comme les anges eux-mêmes les rassurèrent en bénissant leur repas, ils acceptèrent joyeusement cette nourriture.

Frère Paphnuce, qui a raconté cela à ses disciples privilégiés, n'a pu dire si elle était céleste ou humaine. Bien qu'elle fût servie par des anges, elle avait les apparences et le goût de ce que les hommes mangent habituellement. Et bien qu'elle eût toutes ces apparences, cette nourriture leur donna une énergie et une vigueur extraordinaire pour aller tout à fait au bout de ce qu'ils avaient décidé pour la plus grande gloire de Dieu : adorer les bras levés vers le ciel, jour et nuit, en action de grâce, pendant neuf mois, en mémorial de la sainte génération du Christ. Et ils suppliaient aussi ce même Dieu pour que son nom de Père soit sanctifié sur la terre comme au ciel ; et que le règne de son Verbe, le Seigneur Christ, vint sur la terre comme au ciel ; et que la douce et joyeuse volonté de son Esprit Saint, ami des hommes, fût accomplie sur la terre comme au ciel.

Trois quarts d'année passèrent ainsi. L'automne survint, avec l'apparition d'Orion dans le ciel du soir, puis vinrent à sa suite le Lion, et la Vierge, et le Scorpion avec le puissant Antarès, et le Bouvier avec Arcturus, la pointe de son aiguillon, et l'Aigle où Altaïr est toujours accompagné de ses deux assesseurs, et le large Cygne qui vole dans une écume d'étoiles, et le Sagittaire et le Capricorne, et le Verseau, et Formalhaut la solitaire qui veille sur le poisson austral, et le grand cheval de Pégase qui galope avec ses quatre fers au devant du Bélier et du Taureau... Alors que défilaient ainsi les innombrables constellations des cieux, frère Paphnuce et Marie l'Égyptienne leur tendaient les bras à la longueur des nuits, dans la jubilation de l'action de grâce. Les pluies s'abattirent pour féconder la terre, et tous deux, intrépides sous les averses, ruisselants sous les orages, remplis d'une indicible joie, persévéraient dans le service de Dieu. Et l'hiver vint aussi avec ses frimas, relativement supportables en ces lieux tropicaux, mais acerbés certains matins, en raison de l'altitude élevée des montagnes ; frère Paphnuce et Marie l'Égyptienne demeuraient debout, exultant d'allégresse, alors que leurs pieds se blanchissaient de givre sur le sable doré et que leurs cheveux et la barbe de frère Paphnuce, étincelaient de cristaux de glace. Mais le soleil ne manquait jamais de surgir au dessus de

l'horizon, quoiqu'il restât, certains jours, caché par les nuages, il leur apportait néanmoins le réconfort de sa chaleur.

Ainsi sans fatigue excessive, ils parcoururent les neuf mois d'adoration pour la merveille des merveilles : le séjour de Celui que l'Univers ne peut contenir, dans les entrailles très humbles, très pures et très délicates d'une petite vierge : l'épouse de Joseph. Alors frère Paphnuce dit à Marie l'Egyptienne :

- Ne crois-tu pas, ma soeur bien aimée, qu'il serait bon de prolonger ainsi notre prière pendant trois ans, en mémorial des trois années de la vie publique de notre Seigneur sur la terre ?
- Je pense, mon frère bien aimé, dit Marie l'Egyptienne, que nous ferions bien de décider toute de suite de passer trente-trois ans, ainsi, en prière, en mémorial non seulement de la vie publique, mais aussi de la vie cachée de notre bien-aimé Seigneur.
- Tu es une vierge très sage et intrépide, une vraie fille de Dieu, dit frère Paphnuce. Je pensais ainsi ménager tes faibles forces de femme en te proposant trois ans de prière seulement, mais je vois que tout de suite, tu vas au-devant de mon désir. C'est bien, c'est bon !...
- C'est bon, c'est bien, dit Marie l'Egyptienne. Et lorsque les trente-trois ans seront écoulés, nous verrons alors s'il y a lieu de prier aussi pour commémorer les quarante ans pendant lesquels les Hébreux ont séjourné dans le désert, sous la conduite de Moïse.
- C'est tout à fait exact, dit frère Paphnuce. Et ensuite nous aviserons pour voir s'il ne conviendrait pas de passer ainsi quatre mille ans en prière pour réparer le long temps de détresse pendant lequel Dieu, notre Père bien-aimé, fut outragé par la faute d'Adam et d'Eve, de génération en génération, jusqu'à l'avènement de Jésus le juste.
- C'est également tout à fait exact, répondit Marie l'Egyptienne. Mais avant de nous engager dans trente-trois ans de prière, je pense qu'il serait bon que nous prenions une nuit de repos.
- Dans ses illustres apophtegmes, répondit frère Paphnuce, notre bienheureux Antoine disait souvent qu'il est préférable de ne point trop aller au-delà de ses forces. Aussi, ma soeur bien aimée, je pense que ta proposition est bonne, qu'elle peut être reçue et qu'elle doit être exécutée.

Comme l'heure était tardive et le soleil s'abaissait à l'horizon occidental, au-dessus de la grande falaise, dans un ciel rouge et menaçant, frère Paphnuce obéissant promptement à ce qui avait été décidé, s'étendit aussitôt sur le sable alourdi de paillettes d'or, encore tiède de la clarté du jour, et il s'apprêta à donner un peu de sommeil à ses yeux. Et Marie l'Egyptienne se retira dans sa petite maison. Mais voici que les lourds nuages qui s'accumulaient rapidement dans le ciel, soudain, firent tomber une pluie torrentielle, en même temps que les éclairs ébranlaient les montagnes et de puissants tonnerres déchiraient les airs de leurs coups multipliés. Marie l'Egyptienne qui s'était agenouillée auprès de sa couche pour recommander son repos au Seigneur, fut alors saisie d'une grande compassion pour son frère Paphnuce, elle vit clairement qu'elle devait, en toute charité, lui offrir l'hospitalité de son toit. Elle revint donc vers la petite plage, relevant devant elle les roseaux qui s'écrasaient sous les cataractes du ciel. Elle arriva près de frère Paphnuce qui commençait à s'enfoncer dans un profond sommeil, alors que, cependant, les eaux montaient dangereusement autour de son corps.

- Mon frère bien aimé, dit Marie l'Egyptienne, pardonne-moi de te réveiller et de troubler ton repos. Crois-tu qu'il est bien raisonnable de passer la nuit sous les écluses déchaînées des nuages ?

Frère Paphnuce, qui s'était laissé bercer par les grandes orgues des puissants tonnerres, dormait déjà en toute sérénité, mais la douce voix de Marie l'égyptienne lui rendit en un instant toute la lucidité de l'état de veille. Elle continuait, dans les fracas de l'ouragan :

- Ne vois-tu pas que les eaux du lac montent dangereusement et qu'elles vont t'engloutir, et j'ai peur que ton beau corps ne soit frigorifié. Accepte donc, je te prie, l'hospitalité de ma maison.

Frère Paphnuce eût été bien capable de dormir et flottant sur l'eau, mais il dit, citant un apophtegme du bienheureux Antoine :

- Il y a autant de vertu à recevoir l'hospitalité qu'à la donner.

Et aussitôt, sans se faire prier le moins du monde, il se mit debout et accepta d'entrer dans la maison de Marie l'Égyptienne. Elle le prit par la main, car, en dehors des brèves lueurs des éclairs, les ténèbres étaient si épaisses qu'il n'aurait pu la voir pour la suivre à deux pas de lui. Marie l'Égyptienne ouvrit de sa main droite leur chemin à travers les roseaux noyés sous les trombes descendues du ciel, alors que frère Paphnuce citait toujours les apophtegmes du bienheureux Antoine :

- Si vous exaucez promptement les demandes de vos frères, Dieu exaucera lui aussi promptement vos demandes.

Pour la première fois de sa vie, frère Paphnuce donnait la main à une femme. Il sentit ainsi toute la douceur de ce contact corporel parfaitement expressif de leur parfaite unité d'esprit dans la foi, et de leur parfaite communion de cœur dans l'amour de Dieu. Il entra donc dans la maison de Marie l'Égyptienne, construite à la lisière de la forêt, non loin des eaux. Une couche était aménagée sur un côté avec des feuillages et des herbes sèches. De l'autre côté un petit feu de braise restait sans cesse allumé, entretenu par les anges, lorsque Marie l'Égyptienne prolongeait quelque peu sa prière.

- Vois, lui dit-elle, j'habite ici, et c'est ici que je sers le Seigneur en l'adorant sans cesse, dans l'attente de son retour et de la manifestation de sa gloire.
- Je te demande pardon, ma soeur bien-aimée, si je te pose une question indiscrete, mais veux-tu me faire la grâce de me dire depuis combien d'années tu es ici ?
- Autant que je puisse m'en souvenir, dit-elle, il y a 67 ans.

Tout autre que frère Paphnuce eût été fort étonné de cette réponse, car Marie l'Égyptienne était si belle qu'elle semblait être une jeune vierge de vingt ans. Mais frère Paphnuce connaissait la parole de Saint Paul qui promet que l'homme justifié par la foi vivra, étant bien entendu que ce qui est vrai pour l'homme est ici également vrai pour la femme. N'est-ce pas en effet précisément une femme, la mère de Jésus, qui fut la première pleinement justifiée par la foi, et qui fut vraiment la foi vivante venue dans le monde ? Il répondit donc à Marie l'Égyptienne :

- Par ta grâce et ta beauté, progresse sans cesse dans les splendeurs de la vie incorruptible !

Et il avoua à Marie l'Égyptienne qu'il avait vécu, lui, moins longtemps dans le désert, dans son ermitage de Miravallis. Et, en prenant soin de ne pas multiplier les vaines paroles, il fit à Marie l'Égyptienne une petite description de sa grotte et de sa petite cabane de pierres sèches, entourée d'un petit enclos de fleurs et de racines, où il avait séjourné, lui aussi dans le service du Seigneur.

- Heureux le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur trouvera réveillé lorsqu'il reviendra, dit Marie l'Egyptienne à frère Paphnuce.

Elle était très heureuse de tout. Il n'y avait rien autre à désirer que cela. Elle dit donc à frère Paphnuce, car l'heure était tardive et il convenait de prendre le repos qui avait été décidé :

- Mon frère bien-aimé, tu vas t'étendre sur ma couche, et moi je dormirai ici sur la terre battue.

Frère Paphnuce eut envie de protester comme le font les gens du monde, par un grand éclat de voix, disant : « Ah non ! alors... » Mais réprimant la brusquerie de ce premier mouvement, il lui dit avec la plus extrême courtoisie :

- Ma soeur bien aimée, je ne puis accepter que tu pousses ainsi ton hospitalité jusqu'à te priver pour moi de ta propre couche. Je suis sur la terre comme un passant et un voyageur, comme un errant qui n'a nulle part de demeure permanente ; c'est pourquoi, dans l'imitation de Jésus mon maître qui fut exilé sur la terre parmi nous, c'est moi qui dormirai sur la terre battue, et toi sur ta couche.

Mais Marie l'Egyptienne, qui sentait en son coeur et en son âme, et en tout son être de femme, harmonieux et sensible comme une lyre, une très grande dilection pour frère Paphnuce, ne put réprimer les larmes qui montèrent à ses yeux :

- Que le Christ Jésus ne soit plus errant ni étranger parmi nous, mon frère bien-aimé ! Que le Christ vivant en toi accepte de s'étendre ce soir sur ma couche pour y prendre son repos ! Certes, de son vivant sur cette terre, il n'a pas eu un lieu où reposer la tête, mais que ce soir au moins, il puisse se reposer paisiblement sur ce lit de feuillage !

Frère Paphnuce ne redisait jamais deux fois les mêmes paroles, sauf lorsqu'il citait les apophtegmes du bienheureux Antoine. Mais l'idée de voir Marie l'Egyptienne, qu'il aimait en toute vérité, avec une très grande vénération, coucher toute nue à même la terre froide et dure, fit monter à ses yeux des larmes qu'il ne put arrêter : il s'excusa, exprimant aussi bien que possible l'ambiguïté et l'imprévu de leur situation :

- Ma soeur bien-aimée, je ne puis accepter que ton corps si délicat et si parfaitement beau soit meurtri par cette froide terre ; et toi tu ne peux accepter que je dorme hors de ta propre couche...

Cependant, au dehors, la pluie tombait toujours à grand fracas, et les cataractes du ciel leur imposaient impérieusement de rester tous deux sous le même toit. La braise allumée dans l'âtre rejetait une lueur rougeâtre dans cette frêle demeure. De temps à autre, les éclairs encore nombreux y projetaient une vive clarté. Frère Paphnuce mesura du regard la largeur de la couche, et vit qu'elle était suffisante pour que l'on puisse s'y étendre côte à côte sans se gêner.

- Ma soeur bien-aimée, dit-il, je n'ai aucun apophtegme du bienheureux Antoine pour résoudre le dilemme qui est le nôtre en ce moment. Il nous faut donc agir en nous efforçant de n'être, ni l'un ni l'autre, un sujet d'inquiétude ou de chagrin, l'un pour l'autre. Aussi je pense que le mieux c'est que nous essayons de nous étendre tous les deux sur ta couche, si, toutefois, tu n'y vois aucune offense pour la délicatesse de ta sainte pudeur.
- Oui, mon frère bien-aimé, répondit Marie l'Egyptienne, je pense que le bienheureux Antoine n'aurait pas raisonné autrement s'il avait été à ta place dans une situation aussi embarrassante que la nôtre en ce moment.

Alors que l'orage grondait toujours, et que de puissants éclairs projetaient de vives lueurs à l'intérieur de la maisonnette de Marie l'Egyptienne, le frère Paphnuce implora la grâce de Dieu et toutes les armées célestes des Anges, pour que leur nuit de repos, la première qu'ils allaient

s'accorder depuis des lunes si nombreuses qu'ils avaient renoncé à les compter, fut toute remplie de douceur et de paix spirituelle. Ils s'étendirent alors l'un à côté de l'autre. Et lorsque frère Paphnuce sentit tout contre lui la tendre chaleur de Marie l'Egyptienne, et la douceur de sa peau, il jugea qu'il eût été vraiment téméraire de passer la nuit frigorifié sur le sable gorgé d'eau, sous les froides cataractes du ciel. Et il trouva que c'était très bon pour un homme d'avoir à côté de soi le corps d'une femme. De même, lorsque Marie l'Egyptienne se sentit ainsi, en toute confiance, étendue tout près du chaste serviteur de Dieu, dont la peau était de la couleur de la sardoine et de l'onyx, et dont la chaleur était plus réconfortante que celle de son feu de braise, elle jugea qu'elle avait eu hautement raison d'aller le réveiller alors qu'il dormait déjà profondément dans les eaux montantes du lac sur la plage de sable doré. Elle rendit grâce à Dieu dans son coeur parce qu'il était le créateur de l'homme. Elle se rappela que la femme avait été engendrée de l'homme par la main de Dieu. Et elle trouva que c'était extrêmement bon, pour une femme, d'avoir à côté d'elle le corps d'un homme très fort, très vigoureux, et cependant très délicat comme l'était frère Paphnuce. Et frère Paphnuce mit sa main sur le corps de Marie l'Egyptienne, sur le haut de ses cuisses, comme pour garder la porte du Sanctuaire, comme on toucherait un vase sacré. Et Marie l'Egyptienne mit aussi sa délicate main sur le corps de frère Paphnuce, comme on toucherait un ciboire d'or où repose le saint Corps du Christ. Et ils firent ainsi, tous les deux, une profonde méditation dans un religieux silence, prenant conscience en toute vérité de ce qu'ils étaient l'un pour l'autre avec une délicieuse simplicité, par la lumière de l'Esprit Saint. Et frère Paphnuce ressentait un grand bonheur alors que ses sens entraient très délicatement en harmonie avec la joie de son coeur, tout en demeurant parfaitement paisibles et soumis comme un beau cheval bien dressé. Et Marie l'Egyptienne exultait de joie et d'allégresse d'avoir à son côté, tout près d'elle, ce frère infiniment respectueux de sa virginité.

En raison des puissants éclairs qui, de temps à autre, sillonnaient le ciel, et projetaient dans la maison la clarté de leur sillage, la beauté resplendissante de leurs corps ne leur était point cachée. Et à mesure que se prolongeaient ainsi de si délicieux moments, frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne étaient l'un et l'autre sur le point d'éclater d'action de grâces, et auraient aussi bien l'un que l'autre, voulu crier leur reconnaissance avec une voix aussi forte que les plus puissants tonnerres. Mais ni l'un ni l'autre n'osait rompre le silence pour ne point troubler le repos de l'un ou de l'autre. Cependant l'orage s'était éloigné et la nuit se prolongeait, tempérée de la rouge lueur du feu de braise dans l'humble demeure de Marie l'Egyptienne. Et frère Paphnuce n'y tint plus. Il eut besoin de tous ses trésors de tempérance et de toutes les réserves de l'impassibilité accumulées pendant tant d'années d'austérités et de macérations, pour ne point laisser échapper de ses lèvres un énorme cri d'enthousiasme : « C'est vraiment formidable !... » Il dit donc à mi-voix, dans le silence de la nuit, selon toute la retenue convenable aux hommes tout adonnés au service du Dieu de Paix :

- Veuille me pardonner de rompre ici le silence, ma soeur bien-aimée, mais je crois être dans l'obligation de dire à haute voix ce que mon coeur ne peut plus retenir, à savoir que Dieu notre Créateur et Père bien-aimé n'a pu mieux faire son ouvrage, et qu'il n'y a rien à ajouter et rien à retrancher.

Et Marie l'Egyptienne répondit :

- Et moi, mon frère Paphnuce bien-aimé, je ne saurais réprimer plus longtemps le saint désir que j'ai de déposer un vrai baiser sur tes lèvres, pour te dire combien je t'aime, en raison même de l'exquise délicatesse de ton amour pour moi, de ta grande piété et de ta grande foi !

Et elle le fit. Et frère Paphnuce pensa que s'accomplissait alors cette parole du Prophète : « *Voici que je crée une chose nouvelle sur la terre : c'est la femme qui recherchera l'homme* ». Et, en sentant sur ses lèvres toute la douceur et toute la suavité de l'âme de Marie

l'Égyptienne, qui se mêlait à son âme, il fut transporté en extase au cœur même de la Sainte Trinité, dont il devina toute la hauteur de bonheur inaltérable dans le baiser éternel de l'Esprit Saint, baiser par lequel le Père est tout entier dans le Fils, et le Fils tout entier dans le Père. Et il comprit aussi cette autre parole de l'Écriture qui annonce que la femme est l'arche de l'Alliance virginale et eucharistique, dont autrefois l'arche couverte d'or fabriquée par Moïse n'était que le symbole. Et lorsque Marie l'Égyptienne eut fini de lui donner ce véritable baiser dans une étreinte très chaste, il lui dit alors, sous forme d'exhortation spirituelle, comme il l'avait fait pendant tant d'années auparavant à ses petits frères, et ensuite aux pieuses prostituées d'Alexandrie :

- Ma soeur bien-aimée, nous voici ici transportés par la grâce de Dieu dans le commencement du monde. Nous voici replacés tous les deux dans les mêmes conditions qu'Adam et Eve au paradis terrestre. Et je crois bien que notre paradis est ici aussi beau de le leur. Mais maintenant que nous sommes éclairés et instruits par la génération virginale du Verbe de vérité, Jésus, notre Seigneur, nous saurons éviter le péché et nous conformer à la Justice. Et nous allons, si tu le veux bien, et si cela n'outrage pas tes faibles forces de femme, en faire la promesse à Dieu le Père, car, comme l'a dit le Prophète : « *Celui qui a fermé le sein virginal se réserve le droit de faire naître* ».

Et Marie l'Égyptienne accueillit cette parole avec joie et allégresse : elle tressaillit dans l'Esprit Saint. Elle entonna le cantique de la Vierge Marie, consigné dans les saints livres, et répété par toute l'Église, tous les soirs aux vêpres :

- « Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit exulte de joie en Dieu mon Sauveur, car il s'est penché sur sa petite servante, et je proclame que son nom de Père est saint... »

Et elle ne put aller plus loin, car de grosses larmes se mirent à couler de ses yeux.

Frère Paphnuce s'en aperçut, en les sentant couler sur sa joue et sur sa barbe, et il demanda à Marie l'Égyptienne :

- Tu pleures, ma soeur bien aimée ?
- Je pleure de joie, lui dit-elle, et je suis tellement heureuse d'être aimée par toi comme Marie la mère de Jésus fut aimée par son chaste époux Joseph, que je crois bien que je vais mourir.

Et frère Paphnuce lui aussi se mit à pleurer ; et ils pleuraient tous les deux ensemble, jusqu'à ce que l'orage se fut enfin calmé, et que les derniers tonnerres eussent fait entendre leurs plus lointains échos, et que la lune réapparut à travers les nuages effilochés, et que les oiseaux nocturnes reprissent courage sous la sérénité retrouvée des étoiles. Et ils pleuraient ensemble pendant tout ce temps-là en pensant que tout avait été si bon, si beau, et si vrai, et que tout avait été cassé, abîmé et détruit par la perversité et la supercherie de Satan. Et quand ils eurent bien pleuré sur ces longs siècles de péché, qui avaient tant souillé et détruit l'ouvrage de Dieu, la lune redevint parfaite dans le ciel, et les oiseaux nocturnes reprissent leur chant, alors frère Paphnuce dit à Marie l'Égyptienne :

- Ma soeur bien aimée, il ne pleut plus maintenant. Je vais aller me coucher sur le sable doré, conformément aux saints règlements de nos pères.

Mais Marie l'Égyptienne lui répondit :

- Cette pensée, mon frère bien-aimé, ne vient peut-être pas de Dieu. Examine si elle ne viendrait pas plutôt de ce qui te reste encore de pusillanimité. Si nous sommes revenus dans le commencement, mon frère Paphnuce, demande-toi si Adam avait quelque règlement qui lui venait de ses pères ?

Ici, le frère Paphnuce mesura la sagesse d'une vierge éclairée par l'Esprit d'Amour qui bannit toute crainte, et il se souvint de la parole de Saint Paul : « *Vous avez été délivrés par le Christ d'une vraie liberté* », et de cette autre : « *Là où il n'y a plus de transgression, il n'y a plus besoin de loi* ». Alors il répondit à Marie l'Egyptienne :

- Tu viens d'être pour moi, ma soeur bien-aimée, l'aide qui m'était nécessaire pour me dégager tout à fait de l'antique servitude. Mais je pense qu'il faut tout d'abord me lever, sortir sur le sable doré, non pour y dormir, mais pour y prier et chanter, les bras levés vers le ciel ! Car il me faut exprimer à haute voix tout le débordement d'adoration et d'action de grâces qui monte en moi pour notre Dieu qui a créé l'homme et la femme à l'image et ressemblance de sa Trinité immuable et éternelle !

Et frère Paphnuce était sur le point de se lever, lorsque Marie l'Egyptienne lui dit :

- Et que vais-je faire ici toute seule maintenant ?

Alors frère Paphnuce entra dans une profonde méditation, écartant de lui toute distraction futile et purifiant au fond de lui-même toutes ses intentions. Certes, s'il avait eu quelque répugnance, s'il avait ressenti quelque répulsion pour Marie l'Egyptienne, il n'aurait pas hésité à rester auprès d'elle, tant il avait l'habitude d'obéir à la loi d'amour de son Dieu, sans tenir compte des impressions fugaces de sa sensibilité. Mais il éprouvait pour Marie l'Egyptienne une si pieuse tendresse, une si totale dilection où il puisait une joie extrême et une grande paix, qu'il était très embarrassé que plus rien en lui ne s'opposait à la sainte loi d'amour de son Dieu. Il avait tellement habitué son corps aux plus sévères pénitences qu'elles lui semblaient plus un plaisir qu'une peine ; mais ici, sur l'heure, il éprouvait une énorme difficulté, un immense embarras, pour affronter la joie qui montait en lui, en son corps et plus encore en son âme, par la présence si proche de Marie l'Egyptienne, sa soeur bien-aimée. Certes, il se souvenait du psaume de David qui assure que la loi de Dieu est un réconfort pour l'âme, une joie pour le coeur, qu'elle est plus délicieuse que le miel, une sagesse pour l'homme simple et droit, une lumière pour les yeux, et plus désirable que l'or et que l'or le plus fin. Il en était là de ses réflexions, descendant en lui-même avec la lampe de la parole divine, pour explorer les recoins les plus secrets de son coeur, fouiller, par la fine pointe de l'esprit, ses moelles et les jointures de son âme et de sa chair, lorsque la lune parfaite, progressant dans sa course nocturne, arrivait au point précis du ciel d'où elle illumina le corps admirable de Marie l'Egyptienne, en projetant sur son ventre et ses seins, son rayon bleuté à travers l'étroite lucarne de la maisonnette. Et le ventre de Marie l'Egyptienne devint alors resplendissant dans la pièce obscure, et il avait la couleur d'un gros pain de froment doré au four. Et lorsque frère Paphnuce vit ainsi, sous la clarté céleste, le lieu saint de l'Incarnation du Verbe, il fut transporté d'un tel élan d'enthousiasme et de ferveur, qu'il surgit de la couche, saisit la lyre déposée là tout près, et aussitôt en fit vibrer les cordes sonores pour entonner le « *Cantique des Cantiques* » de Salomon.

Il le chanta en hébreu d'abord, reprenant plusieurs fois les admirables versets de ce poème, sur divers tons et divers registres. Et, aussitôt, Marie l'Egyptienne fit écho à sa voix, chantant ce qui doit être chanté par l'amante virginale, la fiancée bien-aimée de l'époux. Alors des oiseaux innombrables se rassemblèrent au dehors de la maison - et même au dedans - pour les accompagner de leur concert. Lorsqu'ils eurent ainsi chanté en hébreu le Cantique le plus haut de l'Écriture, ils le chantèrent en grec et les syllabes résonnaient encore plus douces dans cette langue aux sonorités si harmonieuses. Et ils exultaient de joie l'un et l'autre, chantant et dansant à la gloire de la sainte Trinité dont ils étaient l'image et la ressemblance.

Lorsque le Cantique de Salomon fut fini, la nuit l'était aussi, et le jour était levé. Il était l'heure des Laudes. Ils sortirent donc tous deux de la maisonnette, plongèrent leur corps dans

les eaux du lac parsemé de lotus, et se réunirent sur la plage de sable fin orné de paillettes d'or, pour entonner le chant sacré au devant du soleil levant, les bras levés vers le ciel. Ils passèrent ainsi toute cette journée dans une exceptionnelle action de grâce, déroulant les heures de l'Office divin. Et ce qu'ils ressentaient dans leur coeur et tout leur être, à mesure que leur ferveur était soutenue par la chaleur diurne des airs, dépassait de loin tout ce que pouvait exprimer leur bouche, aussi bien que leurs doigts agiles sur les cordes de la lyre.

Le soir venu, lorsqu'ils eurent terminé sur la dernière cédula des complies, frère Paphnuce dit à Marie l'Egyptienne :

- Ma soeur bien aimée, nous voulions nous reposer un peu la nuit dernière avant d'entreprendre nos trente-trois ans de prière pour commémorer les années où le Verbe de Dieu, ayant quitté le sein de son Père, est venu vivre parmi nous sur la terre. Et voici que nous n'avons ni l'un ni l'autre fermé l'oeil de la nuit ! Malgré notre désir de prendre un légitime repos, nous avons été contraints, tout d'abord par l'ouragan, ensuite par le feu de l'Esprit Saint, à chanter le Cantique des Cantiques à la gloire de la Sainte Trinité. Nous allons donc nous reposer cette nuit pour réparer un peu nos forces.
- Je veux bien, dit Marie l'Egyptienne, et je consens à ton désir, puisque la femme doit être en tout soumise à son homme comme au Christ.
- C'est bien, dit frère Paphuce.
- C'est bon, dit Marie l'Egyptienne.

Et leur conversation s'arrêta là, afin que nulle parole oisive ne vint troubler l'extrême bonheur de leur âme dans la contemplation des beautés de Dieu telles qu'elles transparaissent dans toute sa création, pour ceux qui s'aiment en lui et par lui. Au soir de ce jour, le ciel était d'une extrême sérénité, aussi frère Paphnuce demeura sur le sable doré et s'y étendit de tout son long. Alors Marie l'Egyptienne n'eut pas le coeur de se retirer toute seule dans sa maisonnette ; elle se coucha de tout son long sur le sable doré, à côté de frère Paphnuce, qui se garda bien de l'éloigner de lui, se souvenant de la parole du Prophète : « *Je hais la répudiation, dit Yahvé, le Dieu d'Israël* ».

Elle était juste un peu plus petite que lui, et comme nous l'avons déjà dit, quoiqu'elle fût restée depuis 67 ans au désert, sans aucun vêtement, soumise aux étés torrides et aux froidures de l'hiver, aucune ride n'altérait sa beauté. Nourrie de l'air, de l'eau, de la lumière, de quelques fruits, d'un peu de lait de chèvre, les années avaient augmenté sa grâce. Et sa peau avait des reflets moirés, tels ceux de l'apophylite, ou de la marianite, ou encore de la méionite, ou même de la chabasite, et surtout de la natrolite et de la pyrophyllite, et, plus précisément de la margarite, jointe à la rhodonite, ou bien, encore mieux, de la cristobalite, du chrysobéryl et du réalgar. Et le frère Paphnuce était juste un peu plus grand qu'elle, et quoiqu'il eût vécu dans les déserts un peu plus d'un demi siècle, la perfection de sa sobriété et de sa chasteté lui avaient conservé une jeunesse si resplendissante que son corps avait, lui aussi, les reflets moirés des gemmes les plus précieuses. C'est pourquoi, comme enivrés de cette incommensurable beauté de la création de Dieu, que la nuit raconte comme une confidence, et que le corps concentre en sa substance même, ils ne fermèrent pas l'oeil, tout comme la veille ; mais lorsque la lune se leva, ils furent en quelque sorte contraints eux aussi de se lever, et de chanter à pleine voix, face à l'écho de la grande falaise occidentale, le merveilleux Cantique de Salomon. Lorsqu'ils en eurent déroulé toutes les strophes dans les trois langues sacrées, le jour était levé, et il était l'heure de chanter les laudes.

Le soir de ce jour là, qui avait été tout rempli d'une action de grâces exceptionnelle, frère Paphnuce dit à Marie l'Egyptienne :

- Je crois qu'avant de commencer notre longue prière de trente trois ans, nous ferions bien de prendre une nuit de repos.
- Ah oui, mon frère Paphnuce, si tu éprouves quelque fatigue !

- Non, non, pas du tout, répondit-il, je ne suis nullement fatigué. Mais, disant cela, je pensais à tes faibles forces de femme.
- Quoique mes forces soient très faibles, répondit Marie l'Egyptienne, qui avait la plus vive conscience de sa petitesse devant la Face de Dieu, je t'assure que je n'éprouve aucune fatigue. Mais, tout au contraire, l'amour que tu me portes au nom du Christ me remplit d'une vigueur, d'une vie et d'une joie incroyables !
- Alors, tu n'as donc pas sommeil ?
- Pas du tout : un tel bonheur n'est pas compatible avec le sommeil.
- Eh bien, moi non plus, dit frère Paphnuce, je n'ai pas sommeil. Alors qu'allons-nous faire ?
- Tu vois cette montagne, dit Marie l'Egyptienne, montrant à frère Paphnuce les hauts sommets couronnés de neige qui s'élevaient au dessus de la falaise occidentale. C'est très beau, là haut ; et si tu le veux, nous pourrions y monter, tout comme le Christ Jésus montait lui aussi sur la montagne pour y louer le Père.

Ils montèrent donc cette nuit-là sur la haute montagne avec la lyre à dix cordes. Des ours et des renards, des gazelles et des faons leur ouvraient le chemin. Et lorsqu'ils furent arrivés en un lieu élevé d'où leur vue s'étendait jusqu'à la lointaine vallée du Nil, et d'où ils auraient pu voir tous les royaumes de ce monde, ils se mirent à louer le Père pour son admirable création, et à le supplier pour tous les fils d'Adam capturés dans les filets du Diable. Ils furent tous deux ravis d'une joie immense, plus grande que l'Univers : le bonheur même de la Sainte Trinité leur était communiqué par l'Esprit Saint. Et ils passèrent les jours et les nuits dans l'action de grâce et l'adoration, puisant leurs forces tout autant dans l'amour de Dieu que dans leur amour mutuel.

Les étoiles tournèrent dans le ciel, suivant l'ordre des immuables constellations, tout autour de la vigilante Polaire. Et le soleil décrivit sa course au fil des saisons dans l'azur inaltérable du ciel, où les figures des nuages étaient toujours nouvelles sans jamais se reproduire identiquement. Et la lune reformait ses phases mois après mois. Et leur allégresse était telle que le temps semblait ne plus passer, alors que, cependant, les jours succédaient aux nuits et les nuits aux jours, comme à l'ordinaire. Et, à mesure qu'ils exhalaient leur prière, l'Esprit de Dieu qui priait en eux les instruisait de toute science et de toute sagesse, leur révélant les trésors cachés des saintes lettres. Et ils recevaient également en eux, par révélation divine, la connaissance de tous les secrets de l'Univers, des minéraux, des cristaux, des nuages et des glaces, des herbes et des fleurs, des grands arbres et de la profondeur des forêts, des cours d'eaux et des immenses continents de la terre, et de tous les êtres vivants qui s'y meuvent. Et ils eurent aussi des vues admirables sur les profondeurs des espaces et sur l'architecture géante de l'Univers. Mais surtout, ils reçurent par intuition et confiance divine, la science de leur propre corps, de ses secrets, et de son admirable contexture intime. Ils grandirent ainsi, pendant trente-trois ans, non pas en taille, mais en science et en sagesse, et ils atteignirent la plénitude de l'âge du Verbe fait chair. Il y avait cent ans que Marie l'Egyptienne, baptisée par l'évêque Denis d'Alexandrie, avait quitté le monde pour se retirer dans la puissance des solitudes du désert, pour y vivre de la grâce baptismale.

Quand ils descendirent de la montagne, ils retrouvèrent la maisonnette, le lac, les roseaux. Les anges avaient soigneusement entretenu le feu de braise et renouvelé leur couche. Et leur corps était devenu si agile et si fort à la fois qu'il avait, pour ainsi dire, la liberté et l'agilité de l'Esprit. Rien n'avait vieilli, tout, au contraire, était renouvelé. Ils étaient entrés dans l'immutabilité des dons divins. Toutefois, après ces trente-trois ans de prière, ils prirent quelques jours de repos en explorant, dans une joyeuse promenade, accompagnés d'un grand nombre d'animaux de la forêt, le massif montagneux où les rivières qui alimentent le Nil prennent leur source.

oooooo

Cependant, les frères de Paphnuce qui étaient restés à Miravallis commencèrent à avoir quelque inquiétude au sujet du sort de leur compagnon. Au cours d'un chapitre qu'ils tenaient une fois tous les trois ans, pour voir s'il n'y avait rien à modifier dans leur règle, l'un d'entre eux éleva la voix et dit :

- Mes frères bien-aimés, voici plus de trente ans que notre frère Paphnuce nous a quittés, nous et nos soeurs venues d'Alexandrie, et il s'est enfoncé dans les solitudes du désert. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il n'ait pas reparu ?

Mais le chapitre fut divisé à ce sujet. Les uns disaient : « Il est ravi dans l'extase divine, il ne faut point le troubler ». Et d'autres disaient : « Non point, mais il a dû être dévoré par une bête fauve ».

Après avoir prié l'Esprit Saint et quelque peu délibéré, ils reconnurent d'un commun accord qu'un fils de Dieu tel que frère Paphnuce n'avait pu être dévoré par quelque bête que ce soit, fauve ou non ; et que, s'il était encore en extase divine, il ne serait point outrageux de le retrouver, mais que ce serait une grande richesse pour toute la communauté de profiter de son expérience des choses de Dieu. Ils se partagèrent donc en plusieurs groupes pour s'enfoncer sur les diverses pistes du désert, vers les quatre points cardinaux à la recherche de leur frère.

Ceux qui s'avancèrent vers le midi, en remontant les rivages enchantés du Nil, furent, on le comprend, plus heureux que les autres. Ils pouvaient étancher leur soif aux eaux du fleuve. Après avoir marché bien des jours, ils arrivèrent au confluent des deux grands bras du Nil, et là, ils y trouvèrent le bâton et le manteau de frère Paphnuce, du moins ce qu'il en restait après tant de saisons, où il avait subi tour à tour les étés torrides et les hivers pluvieux. A la vue de ces vénérables reliques, ils conclurent que frère Paphnuce était passé par là, et pensèrent avec beaucoup de justesse, que, s'il avait abandonné son manteau, c'était pour traverser le fleuve à la nage pensant le reprendre à son retour. Ils imitèrent donc leur grand frère dans son dépouillement et son audace et traversèrent eux aussi le Nil à la nage. Ils parvinrent sur l'autre rive, toute fleurie et ombragée. Aucune trace évidemment ne pouvait les guider, mais l'Ange du Seigneur les conduisit, tout comme frère Paphnuce, le long de ce cours d'eau qui s'élevait en pente douce, jusqu'à former ensuite un torrent impétueux bondissant sur les roches moussues en cascades tonitruantes. Ils grimpèrent donc de rocher en rocher, et se frayèrent un passage parmi les aulnes et les saules du rivage, tout comme l'avait fait frère Paphnuce, et ils débouchèrent auprès du lac parsemé de lotus et bordé par la haute falaise occidentale. Ils avancèrent un peu sur la rive orientale et trouvèrent la petite plage de sable mêlé de paillettes d'or, où ils eurent l'immense joie de voir des traces de pas. Ils chantèrent donc cette heureuse découverte par un « Alléluia » débordant de reconnaissance et d'exultation qui dura tout le reste du jour et une partie de la nuit. Puis, ils s'étendirent sur le sable doré pour y prendre un peu de repos.

Mais alors que la Lune atteignait le milieu de sa course et que, déjà, les pâleurs de l'aube se glissaient au dessus des montagnes orientales, ils furent réveillés par un chant d'une mélodie et d'une harmonie parfaites. Un homme et une femme chantaient les matines sous le ciel étoilé. D'où ce chant venait-il ? De côté ? De haut ? de loin ? du septentrion ? du couchant ? ... Ils ne savaient le dire, car ce chant, répercuté par la falaise occidentale et par les eaux du lac, remplissait tout l'espace. Ils reconnaissaient effectivement les antiennes, les psaumes et les répons du jour. Ainsi, après avoir été charmés et comme ravis en extase par la voix de l'homme, et plus encore par celle de la femme, ils se mirent eux aussi à chanter les louanges de Dieu, en répondant aux versets de l'Office divin. Frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne qui étaient très haut sur la montagne, à la limite des glaces et des neiges, les entendaient d'autant mieux que le lac auprès duquel chantaient les petits frères formait comme un miroir qui projetait leurs voix vers les hauteurs.

- Ce sont mes frères qui sont venus me chercher, dit frère Paphnuce à Marie l'Egyptienne.
- Descendons vite vers eux, dit-elle, pour ne point les faire attendre.

Elle parlait ainsi dans la simplicité et la spontanéité de son coeur tout rempli d'amour. Ils descendirent donc tous deux de la montagne, tout en continuant à chanter les louanges de Dieu. Ils approchèrent ainsi des petits frères, et lorsqu'ils eurent achevé l'Office de Tierce, alors que le soleil était déjà haut dans le ciel, ils se réunirent tous ensemble sur la petite place resplendissante de paillettes d'or fin. Dire avec quelle joie, quel amour, quelle cordialité, frère Paphnuce embrassa ses petits frères est chose impossible... Ils étaient toutefois un peu étonnés de voir leur grand frère en compagnie de cette femme dont la beauté surpassait de loin tout ce qu'ils avaient pu imaginer ou même admirer déjà chez leurs petites soeurs, qui, venues des ruelles d'Alexandrie, avaient persévéré dans la prière et le service du Seigneur, dans les environs de Miravallis, et dans le mémorial pieusement entretenu de frère Paphnuce. Marie l'Egyptienne leur adressa la parole avec une douceur extrême et leur dit :

- Mes frères bien-aimés, vous devez éprouver quelque fatigue en raison de votre longue marche dans le désert. Je vais donc chercher de quoi refaire vos forces...

Aussitôt elle s'en alla dans sa petite maisonnette, disparaissant à travers les roseaux. Lorsqu'ils eurent entendu la voix de Marie l'Egyptienne s'exprimer à leur égard avec une telle délicatesse et une telle douceur, ils étaient sur le point de croire qu'elle était la vierge Marie elle-même, et déjà ils s'apprêtaient à la prier comme si elle était la mère de Dieu. Frère Paphnuce s'aperçut de la méprise qui provenait de leur émerveillement excessif, et il leur dit en deux mots qu'elle s'appelait effectivement Marie, mais qu'elle était seulement l'Egyptienne, et non pas la Nazaréenne. Et, à peine achevait-il son discours, qu'elle réapparut à travers les roseaux, tenant d'une main un plateau d'argent surmonté de galettes toutes fumantes et de l'autre une outre de vin et un gobelet d'or pur. C'était le plateau d'argent et l'outre que les Anges avaient apportés eux-mêmes quarante ans auparavant ; et cette dernière était encore pleine d'un vin qui n'avait fait que s'améliorer en vieillissant.

Avec un sourire ineffable, Marie l'Egyptienne servit ainsi tous les petits frères, l'un après l'autre, s'informant de leur nom et de leur vocation spirituelle particulière, sans toutefois leur poser aucune question indiscreète. Ils mangèrent et ils burent, et ils étaient dans un tel émerveillement qu'ils ne pouvaient empêcher leur coeur de battre très fort, ni leurs yeux de verser des larmes de bonheur. La joie ineffable de la Sainte Trinité rayonnait ainsi sur eux à travers l'amour de frère Paphnuce et de Marie l'Egyptienne, et ils en étaient réchauffés, encouragés et fortifiés. Et frère Paphnuce, tout comme autrefois, leur fit une pieuse exhortation spirituelle, et leur dit :

- Mes frères bien aimés, c'est ainsi que s'accomplit aujourd'hui la première parole de la Sainte Ecriture : « *Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance, il le fit à l'image de Dieu, il le fit mâle et femelle* ». Si nous sommes ainsi dans le parfait bonheur du commencement, quel sera donc notre bonheur lorsque nous parviendrons à l'achèvement ?

Les petits frères entendirent ainsi la voix de frère Paphnuce : elle coulait en eux avec un délice tout aussi grand que le vin servi dans le gobelet d'or fin par les mains fines et admirables de Marie l'Egyptienne. Après l'exhortation de frère Paphnuce, ils demandèrent aussi à Marie l'Egyptienne de leur adresser une parole de consolation. Elle le fit avec toute sa grâce et toute son humilité, en ne faisant que répéter ce que savent tous les chrétiens : que Jésus était Fils de Dieu parce qu'il avait une maman vierge. Avec des paroles d'une simplicité parfaite, elle exalta ainsi la sainte génération de Jésus, si bien que les petits frères virent que la foi était limpide et

claire comme la lumière du Soleil. Puis, toujours assis en cercle sur le sable doré, avec frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne, ils parlèrent ensemble de la hauteur, de largeur, de la longueur et de la profondeur de l'amour divin, dans la contemplation du Mystère de la Sainte Trinité, resplendissant à travers toutes les créatures. Et l'heure des vêpres arriva. Alors Marie l'Egyptienne fit résonner les cordes de sa lyre, et tous se mirent à chanter en chœur.

Ainsi leur bonheur était si grand à tous, aussi bien à frère Paphnuce et à Marie l'Egyptienne, qu'aux petits frères de Miravallis, qu'ils passèrent plusieurs lunaisons à la louange et à l'adoration de Dieu.

Et voici qu'arriva la grande fête de l'Assomption de la Vierge Marie au ciel. Ils s'y préparèrent pieusement par huit jours de jeûne, et la veille au soir, frère Paphnuce entonna les vêpres alors que Marie l'Egyptienne frappait harmonieusement les dix cordes de sa lyre. Aux vêpres succédèrent les Complies, illustrées d'hymnes et de cantiques en l'honneur de l'Assomption de Notre-Dame. Puis les triomphantes matines, alors que les étoiles suivaient gracieusement leur cours dans les cieus. Pendant toute cette nuit-là, frère Paphnuce et Marie l'Egyptienne étaient tellement transportés de joie et de bonheur, dans l'amour et la louange de Dieu, en l'honneur de l'Assomption de Marie, la mère de Jésus, qu'ils étaient comme transparents de lumière. Un jour nouveau se leva. Lorsque les Laudes furent terminées et que le dernier accord des voix et des cordes eût résonné longuement dans les échos de la falaise occidentale, alors que le soleil irradiait de ses feux obliques les eaux frémissantes, recouvertes de fleurs de lotus, les petits frères se regardèrent émerveillés et inquiets, car ils pressentaient qu'il allait se passer quelque chose.

Trois d'entre eux, donc, se précipitèrent dans la forêt voisine, ils détachèrent des arbres de grandes lianes qu'ils apportèrent en toute hâte. Ils jetèrent ces lianes sur frère Paphnuce, l'enserrant de toutes parts, et ils le lièrent ainsi avec des noeuds puissants aux arbres voisins, les plus gros évidemment. Et ils s'apprêtaient à lier de même Marie l'Egyptienne, mais alors qu'ils hésitaient un peu à jeter sur son corps si beau ces filets de verdure pour la retenir avec eux, ce qu'ils craignaient se produisit : déjà elle s'était élevée au-dessus de la plage de sable doré, et ses pieds effleuraient la pointe des roseaux qui entouraient sa maisonnette. En souriant et en les bénissant, elle s'éloignait graduellement vers les hauteurs. Ils la regardaient, cloués au sol, si désireux de la suivre qu'ils en pleuraient d'impatience et qu'ils étaient sur le point d'en mourir d'envie. Elle montait toujours en direction de quelques nuages de dentelle qui flottaient dans le bleu du ciel, et elle envoyait mille baisers à frère Paphnuce, alors qu'elle lui disait :

- A bientôt mon frère bien-aimé, je vais te préparer une place : toi reste encore un peu de temps avec les petits frères pour leur enseigner la voie, la véritable voie royale de la foi parfaite qui procure la vie et le Salut, et de l'amour divin qui donne le bonheur impérissable...

Et sa voix diminuait d'intensité à mesure qu'elle se rapprochait du nuage de dentelles légères, et elle disparut.

Frère Paphnuce avait acquis, on le comprend, une telle maîtrise de lui-même, qu'il dominait aisément tous les désirs de son coeur, de son esprit, de ses sens, de tout son être, tous ces désirs, certes, qui, en ce moment, se ruaient en lui comme une violente tempête pour l'emporter auprès de Marie l'Egyptienne. Il n'avait qu'un mot à dire, et sans doute le Seigneur eût exaucé sa prière, et l'aurait enlevé dans les hauteurs, malgré ses liens. Mais il concevait qu'il devait encore rester un peu sur la terre, pour que ne se perdît point le bon dépôt de la foi et qu'il fût confié à des hommes sûrs. D'ailleurs il priait le Seigneur avec beaucoup de reconnaissance en voyant s'élever son épouse virginale et bien-aimée, sa soeur fiancée si parfaite, que la grâce baptismale, soigneusement cultivée, avait conduite à la pleine justice aux yeux du Père. Et il

disait au Seigneur : « Même si tu veux que je reste jusqu'à ton retour, Seigneur, j'accepte l'exil sur la terre, et je suis prêt à rester... » C'est pourquoi la légende s'est répandue que frère Paphnuce est encore caché dans les déserts de Nubie qui séparent les deux grands bras du Nil.

C'est par le témoignage de frère Paphnuce lui-même, confié à ses petits frères, que ces choses ont été rapportées et consignées par écrit par le frère Jubilus, à la fin de la lune de mai de l'an de grâce 378.

ooooo

Lorsque j'eus pris connaissance de ce document, je le communiquai à Marguerite qui l'apprécia, on le devine, avec la même émotion et le même bonheur que moi. Puis je le reportai au professeur Vagalam.

- Ah ! me dit-il, qu'en pensez-vous ?
- C'est absolument merveilleux !

J'étais très ému. J'avais un sentiment de nostalgie indicible qui m'étranglait la poitrine et la gorge. Et je dis en soupirant :

- On aimerait que ce fût vrai ...
- Comment ! s'écria le professeur Vagalam ! Mais cela fut vrai ! Vous n'avez aucune idée des puissances de la foi, lorsqu'elle était vécue, comme elle le fut du temps des Antoine, des Macaire, des Egide... Nous ne sommes plus que des résidus informes de chrétiens dégénérés... Ah ! Je pourrais vous en dire sur ce point !... Certes, le récit a un style particulier, mais il le faut, pour exprimer des états d'âme qui resteront à tout jamais indicibles. Vous comprendrez bien qu'il convient de tenir ces choses secrètes, car si jamais la foi apportait à l'humanité d'aujourd'hui ce qu'elle peut apporter lorsqu'elle est comprise et appliquée, nous serions précipités dans la plus sinistre désolation et notre société subirait un désastre irrémédiable.
- Comment cela ? ... Vous plaisantez, cher maître ?
- Y pensez-vous ?... Si la foi advient dans le monde, plus de maladies, donc plus de médecins, plus d'écoles de médecine, plus de facultés, plus de grands pontes, plus d'infirmiers, d'infirmières, finies les recherches sur le cancer, fini « l'Institut Pasteur », finies les vaccinations, plus d'hôpitaux, plus de cliniques, plus de chirurgiens ! Si la foi advient dans le monde, y songez-vous ? Plus de troubles de conscience, plus de dépressions nerveuses, donc plus de psychopathes, plus de névropathes, plus d'asiles d'aliénés, plus de cliniques psychiatriques, et, dès lors, plus de remèdes, donc plus d'industrie pharmaceutique ! Y songez-vous ?... Imaginez que la foi vienne dans le monde : les gens deviennent bons et généreux, ils n'ont plus de haine, plus de peur ; donc plus de disputes, plus de procès, plus de tribunaux, plus de juges, plus d'avocats, plus de procureurs, plus de greffiers, puis d'huissiers, plus d'avoués ; plus de voleurs, donc plus de gendarmes, plus de policiers, plus de C.R.S, plus de forces de répression, puisqu'il n'y a plus rien à réprimer ! ... Mais y songez-vous : si la foi arrive dans le monde !... Nous serions gouvernés par des hommes droits et désintéressés, par des hommes de coeur et d'esprit, qui respecteront leur parole ; dès lors, les traités assurent la paix, donc plus de guerres, donc plus d'usines d'armement, ce qui diminue étrangement les besoins en acier, en fonte, en cuivre, en nickel, et tous les métaux rares dont on fabrique les avions, les missiles, les bombes... et la monnaie !... Que de gens sur le pavé ! que de chômeurs, que de désœuvrés ! Y Pensez-vous ? ... Si la foi vient

dans le monde, les hommes se détourneront de leurs idoles : donc plus de courses, plus de tiercé, plus de loto, plus d'argent, bien sûr, donc plus de banques, plus d'emprunts, plus d'épargne, plus de bourse ... c'est la mort du capital !... Si la foi arrive dans le monde, y songez-vous ?... Les ouvriers deviennent tous travailleurs et consciencieux, et les patrons justes et généreux : donc plus de questions sociales, plus mouvements ouvriers, plus de syndicats, plus de revendications, plus de menaces de grève, ni de séditions, ni de révolutions !... Vous rendez-vous compte ?... Si la foi advient dans le monde, les gens deviennent sages et désireux de s'instruire de toute science et de toute sagesse : donc plus de livres idiots, plus de disques ridicules, plus de musiques aberrantes, plus de chansons frivoles, impies, ineptes : plus d'incitation au mal ! Plus de prostitution bien sûr, donc plus de proxénètes, plus de traite des blanches, plus de commerce de la chair humaine !... Imaginez que la foi vienne dans le monde : les gens vont se contenter de peu, avec le minimum de nourriture et de vêtement : chute verticale des industries gastronomique et vestimentaire : plus de grands couturiers, plus de modes, plus d'industrie textile ! Si la foi vient dans le monde, la génération est rectifiée, donc plus d'enfants attardés, handicapés, débiles ; au contraire : l'avènement des fils et des filles de Dieu, comblés de grâce et de beauté, supérieurement intelligents et sages, surdoués, qui ont la science infuse et la puissance d'apprendre tout par eux-mêmes sans aucune difficulté ! Donc, plus de maîtres, plus d'instituteurs, plus de professeurs, plus de ministère de l'Education Nationale : l'Education étant assurée par le Saint Esprit !... Vous mesurez ? Vous imaginez ?... La suppression de la sécurité sociale, de toutes les compagnies d'assurances, de tous les trafics inutiles, de tous les moteurs et machines inutiles !... Arrêt brutal de la fabrication de tous les poisons chimiques et nucléaires, contre lesquels nous dépensons actuellement tant d'énergie ! Et comme avec la foi vient surtout la sagesse, il n'y aura plus d'imbéciles dans le monde !... Songez au désastre que peut produire la foi dans notre civilisation !...

- Eh bien oui, cher maître, je n'avais jamais songé à cela !

Nous nous séparâmes sur ces paroles et je m'en fus trouver Marguerite qui, ce soir-là, m'avait invité à souper.

oooooo

EPILOGUE

Coup de pied au cul, sous forme d'exorcisme.

- Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ! - Amen.
- Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre !

Arrière Satan ! Toi et tes ignobles armées !

Par la justice, la vertu et la puissance de Jésus-Christ, fils de Dieu, fils de l'homme et fils de la Vierge Marie immaculée, ton empire est détruit, ta ruine est sans remède, ta prise sur la chair humaine est terminée.

Tu n'as plus qu'à foutre le camp et à descendre dans les abîmes pour y ruminer ton ennui et ta honte, et y savourer éternellement ta définitive confusion. Les âges géologiques et le calendrier des Galaxies garderont éternellement le mémorial de ton échec et de ta défaite.

Pour toi, c'est fini.

Nous rejetons ton mensonge et ta supercherie, par lesquels tu as retenu dans les ténèbres et sous le joug de la mort, toute l'humanité, depuis Adam jusqu'à nos jours. Nous professons désormais, avec les pionniers de la foi et du salut, Marie et Joseph, que Celui qui a fait Ciel et Terre, le Père tout puissant, a fermé intentionnellement l'utérus de la femme, pour lui procurer par son Esprit créateur une maternité dans la joie, l'allégresse et la gloire, en lui donnant des fils et des filles de Dieu dont le premier-né est Jésus, le Verbe de Dieu

Maintenant que tu es bien déculotté, nous te donnons tous ensemble, tous les milliards d'hommes qui vivent encore sur la terre, joints à tous ceux qui, après y avoir souffert, sont aujourd'hui sauvés avec le Christ ressuscité, tous ensemble nous t'appliquons le plus formidable COUP DE PIED AU CUL de tout l'Univers !

oooooo